504091A

coll. complet

F III

18/6

BOERHAAVE

TRAITÉ
DES FIEVRES
INTERMITTENTES.

PREMIERE PARTIE.

TRAITÉ
DES FIEVRES
INTERMITTENTES.

PREMIÈRE PARTIE.

prop 4°
47909

TRAITÉ
DES FIEVRES
INTERMITTENTES,

TRADUIT DU LATIN DES APHORISMES de BOERHAAVE, commentés par Mr. le Baron de VAN-SWIETEN, premier Médecin, & Bibliothécaire de leurs MAJESTÉS IMPÉRIALES, Préſident du Collége des Médecins de Vienne, de la Société Royale de Londres, de l'Inſtitut de Bologne, des Académies Royales des Sciences, & de Chirurgie de Paris, &c.

Par Mr. PAUL Correſpondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, & Aſſocié à l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille.

PREMIERE PARTIE,
CONTENANT L'HISTOIRE DE LA MALADIE.

Dubois Méd.

A PARIS,
Chez les Libraires Aſſociés.

M. DCC. LXVI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TRAITÉ DES FIEVRES INTERMITTENTES.

§. 746. *J'ai donné ci-devant (727) la définition de la Fievre intermittente. Son dianoſtic eſt évident par lui-même ; ſes diſtinctions en différentes claſſes ſont faciles à faire, n'étant fondées que ſur la ſeule différence du tems que ce mal dure. Il y en a quelquefois de ſeptennaires exquiſes, comme je l'ai vu.*

ON donne le nom d'intermittentes, ſuivant ce que nous avons dit dans une autre occaſion, à ces fievres qui ont une intermiſſion périodique qui procure

toujours (*a*) une parfaite *apurexie* (*b*) entre leurs paroxyſme. Ainſi à cet égard leur diagnoſtic eſt très-aiſé, en tant qu'elles different des autres fievres. On comprend que pour l'établir avec ſûreté, ce diagnoſtic, il faut que le Médecin ait vu deux accès. Il eſt bien plus difficile de décider dès le premier, ſi la fievre doit être intermittente, & de quelle eſpece; ſi elle ſera quotidienne, tierce, ou quarte. C'eſt de quoi nous traiterons plus au long, après avoir parlé de la diviſion des fievres intermittentes en différentes claſſes.

On diſtingue pluſieurs ſortes de fievres intermittentes, & cette diſtinction eſt fondée ſur la différence du tems qui s'écoule entre leurs paroxyſmes. On nomme fievre *quotidienne*, celle dont les accès reviennent chaque jour, de façon cependant qu'on obſerve entre deux une parfaite intermiſſion. Si la fievre étant venue le premier jour, elle ne reparoît que le troiſieme, laiſſant le malade libre, le ſecond, on lui

(*a*) Aphoriſme de Boerhave, §. 727.

(*b*) Ce mot eſt grec, & ſignifie intermiſſion ou ceſſation de la fievre.

donne le nom de fievre *tierce*, en comptant depuis le commencement d'un paroxyſme, juſqu'à l'entrée du ſuivant (*a*); la fievre eſt *quarte* ſi le ſecond paroxyſme ne revient que le quatrieme jour depuis la premiere attaque; *quinte* ſi elle ne paroît que le cinquieme, & ainſi des autres dans leſquelles on obſerve de plus longs intervalles encore (*b*).

Chacun ſait que les fievres quotidien-

(*a*) Sydenham. Sect. 1. cap. 1. pag. 96.

(*b*) Ces dénominations méritent d'être remarquées; car dans ce Pays-ci, du moins parmi le peuple, on confond communement tous ces noms-là. On y donne à la fievre quarte le nom de *derdendagſche koorts*, qui ſignifie *fievre qui revient le troiſieme jour*, parce qu'on voit qu'après que le malade a paſſé deux jours ſans fievre, l'accès revient le jour ſuivant qu'ils prennent pour le troiſieme. C'eſt pour la même raiſon qu'on nomme la fievre tierce *Anderendagſche koorts*, c'eſt-à-dire, *fievre qui revient de deux jours l'un*. Cependant il eſt d'uſage parmi les Médecins, tant dans ces fievres, que dans les autres maladies, de compter depuis le commencement du mal; & cet uſage nous fait voir la raiſon des noms qu'on a donné aux différentes fievres intermittentes.

nes, tierces, & quartes ſont très-fréquentes. Mais il eſt très-rare d'en voir dont les accès ſoient ſéparés par de plus longs intervalles. Cependant Hippocrate (*a*) fait mention de certaines fievres dont les paroxyſmes revenoient le cinquieme, le ſeptieme, & le neuvieme jour; & le célebre Auteur de ces Aphoriſmes, aſſure avoir vu la fievre ſeptennaire exquiſe. J'ai moi-même eu occaſion de voir une fois une fievre quinte formée d'une fievre quarte, qui ceſſa ſpontanément après quatre accès. Simon Schultzius (*b*) a obſervé une fievre dont les paroxyſmes revinrent pendant cinq fois de huit en huit jours, à la même heure, & avec les mêmes ſymptomes. Le ſixieme paroxyſme qui fut le dernier, arriva le cinquieme jour après le précédent, & commença trois heures avant l'heure ordinaire. L'Auteur remarque en même-tems que cette fievre ſe diſſipa naturellement, & preſque ſans le ſecours

(*a*) Epidem. lib. I. Comment. III. Text. II.
(*b*) Miſcell. Curios. ann. 4 & 5. pag. 58.

d'aucun remede, en partie par les sueurs, & en partie par un flux abondant d'urine. Amatus Lusitanus (*a*) a vu un jeune Juif attaqué pendant bien plus long-tems d'une fievre semblable; car il en fut atteint au commencement de l'hiver, & n'en fut délivré qu'au milieu du printems. Les paroxysmes en étoient très-marqués, & duroient environ quinze heures. Dès que l'accès étoit fini, le malade se portoit au mieux. On trouve dans les Auteurs qui ont donné ou qui ont recueilli des observations médicales, plusieurs histoires semblables, par lesqu'elles il conste qu'on a vu quelquefois des fievres intermittentes dont les paroxysmes étoient encore plus éloignés. Mais le plus long période dont il soit parlé, est celui d'un an. Pline (*b*) le Naturaliste rapporte que *le Poëte Antipater de Sydon étoit attaqué chaque année au jour de sa naissance seulement d'une fievre qui l'emporta à la fin dans un âge assez avancé.* Schenkius

(*a*) Centur. septim. Curat. LXXV. pag. 767.
(*b*) Lib. VII. Cap. LI.

(*a*) a recueilli plusieurs observations de cette nature. Mais on comprendra aisément que ces sortes de fievres sont très-rares, si l'on fait attention que Galien (*b*) assure n'en avoir jamais vu, il dit en avoir seulement observé dont les paroxysmes revenoient de cinq en cinq jours, mais d'une maniere irréguliere & peu marquée; cependant Tulpius (*c*) a vu une fievre quinte très-distincte, *qui par une suite continuelle de paroxysmes qui se répondoient exactement dura au delà de 18 mois, sans que le malade en fut affoibli ou extenué sensiblement.*

Comme la division des fievres intermittentes est fondée sur la durée plus ou moins longue de l'espace qui s'écoule entre leurs paroxysmes, on voit bien que la distinction en est très-aisée à faire, & que cette connoissance est à la portée de tout le monde. Mais Galien (*d*) a renfermé leur diagnostic

(*a*) Observat. Medic. lib. VI. pag. 745. 746.
(*b*) Epidemior. lib. I. Comment. III. Text. II.
(*c*) Obs. Med. lib. III. Cap. pag. 269. 270.
(*d*) De Crisib. lib. II. cap. II.

dans des bornes bien plus étroites. Il a prétendu qu'on pouvoit connoître, dès le premier paroxyſme d'une fievre intermittentes, de quel genre elle doit être ; il a même oſé prononcer que *quiconque ne ſçait pas diſcerner d'abord & dès le premier jour, la fievre tierce de la quarte, ne mérite pas le nom de Médecin.*

Les ſignes auxquels Galien (*a*) prétend qu'on peut reconnoître la fievre quotidienne, ſont une chaleur humide, jointe a une certaine acrimonie dont on ne s'apperçoit pas d'abord au toucher, mais qui ſe fait enſuite ſentir à la main, lorſqu'on l'a tenue quelque tems ſur le corps du malade ; une ſoif peu conſidérable ; l'évacuation d'une matiere pituiteuſe par haut & par bas ; une abondance d'humeurs crues dont tout le corps ſemble regorger ; l'humidité de l'âge, du tempéramment, de la ſaiſon, de l'air ; d'ailleurs dans la fievre quotidienne, la chaleur qui accompagne le paroxyſme, lorſqu'il eſt parve-

(*a*) Ibid.

nu à ſon plus haut degré de violence, n'eſt jamais auſſi forte que celle qui ſe fait ſentir dans la fievre tierce. (*a*)

On reconnoît celle-ci (*b*) en ce que le froid qui l'annonce, eſt plus vif que dans la précédente, & qu'il eſt accompagné de picottemens incommodes; que le pouls s'écarte d'abord moins de ſon état naturel (*c*), mais qu'il devient en peu de tems plus grand & plus fort; que la ſoif eſt preſſante, la chaleur extrême, mais également répandue par tout le corps juſqu'aux extrêmités; qu'elle ſe fait d'abord ſentir vivement au toucher, mais qu'elle eſt bientôt ſurmontée par celle de la main; que la ſueur s'enſuit; que la diarrhée & le vomiſſement bilieux ſe mettent de la partie (*d*), & que l'urine préſente auſſi un caractere bilieux. On prononcera avec plus de certitude, ſi en même-

(*a*) De Criſibus, lib. II. cap. V.

(*b*) Ibid. Cap. III.

(*c*) Ibid.

(*d*) Ibid.

tems la saison est chaude, (*a*) si le tempérament du malade est chaud & bilieux, & si la fievre a été précédée par des fatigues, des veilles, le chagrin, l'abstinence.

Les signes propres à la fievre quarte, suivant le même Auteur, (*b*) sont que lors de l'arrivée du paroxysme, *l'artere paroît, pour ainsi dire, liée & retirée en dedans*, comme nous l'avons déjà fait remarquer dans une autre occasion (*c*) que le froid n'est pas accompagné de ces picottemens qu'on éprouve dans celui de la fievre tierce; mais qu'il semble aux malades que *toutes les parties de leur Corps sont refroidies & comme contuses jusqu'aux os.* Le diagnostic sera bien plus sûr encore si ces sortes de fievres regnent frequemment dans le pays (*d*), si elles y sont actuellement épidémiques, & si c'est pendant l'automne.

(*a*) Ibid.
(*b*) Ibid.
(*c*) Aph. de Boerh. §. 576.
(*d*) Galenus, ibid. cap. IV.

Mais quoique les ſignes que nous venons de rapporter ſoient d'un grand ſecours pour diſtinguer chaque eſpece de fievres intermittentes, & qu'un habile Médecin puiſſe, par leur moyen, ſur-tout ſi par un long exercice, il ſe les eſt rendu familiers, prédire quel eſt l'intervalle qui doit s'écouler juſqu'au paroxyſme ſuivant; il eſt cependant de la prudence de n'y point trop s'y fier, de peur d'expoſer à la riſée, & le Médecin & la Médecine par une prédiction téméraire. D'autant mieux qu'il n'y a aucun inconvénient à prononcer ſur le type de la fievre, juſqu'à ce qu'un nouveau paroxyſme l'ait mis en évidence. Au reſte, il eſt aiſé aux Médecins dont la pratique eſt un peu étendue, lorſqu'ils connoiſſent une fois la conſtitution épidémique actuelle, de prévoir de quelle eſpece doit être la fievre intermittente dont ils voient le premier accès.

Outre cette premiere diviſion des fievres intermittentes, priſe de la durée du tems qui s'écoule entre leurs paroxyſmes, on en a imaginé une autre

fondée sur la durée plus ou moins longue des paroxysmes eux-mêmes. Ainsi lorsque l'accès d'une fievre tierce se termine dans l'espace de douze heures, Galien (a) lui donne le nom de tierce exquise. S'il dure plus de douze heures, de façon cependant que le tems de l'intermission soit toujours plus long, il l'appelle simplement tierce, sans y ajouter aucune épithete. Mais si le paroxysme est plus long que l'intervalle qui le sépare du suivant, il l'appelle tierce étendue ou prolongée. Cette division n'est pas à négliger; car il y a des prédictions, qui, comme nous le dirons plus bas, ne peuvent convenir qu'à la fievre tierce exquise.

Il arrive quelquefois qu'il survient un nouveau paroxysme au jour intercalaire, & alors les fievres intermittentes sont appellées doubles, triples, &c. parce qu'effectivement il y a alors tout autant de fievres dont les paroxysmes se répondent exactement chacun à chacun quant à l'heure, ainsi qu'au nombre &

(a) Epidem. lib. I. Comment. III. Text. V.

à la violence des ſymptomes qui les accompagnent. C'eſt par-là qu'on diſtingue la fievre quotidienne de la fievre double tierce & triple quarte; car dans la fievre double tierce, le paroxyſme du premier jour répond à celui du troiſieme, & celui du ſecond à celui du quatrieme; & ceux de la triple quarte obſervent un pareil ordre entr'eux; au lieu que dans la fievre quotidienne tous les paroxyſmes ſont parfaitement ſemblables. Il paroît que Celſe (*a*) n'a pas fait attention à cette différence qu'il y a entre la fievre quotidienne & la double tierce, puiſqu'il range celle-ci parmi les variétés de l'autre.

Il arrive quelquefois auſſi, quoique plus rarement, que ce redoublement de la fievre ne vient pas au jour intercalaire, comme par exemple, lorſque dans la fievre tierce, au lieu d'un ſeul paroxyſme qui doit ſurvenir au troiſieme jour, on en voit deux très-diſtincts & qui ſe ſuivent de près l'un l'autre, tandis que le ſecond & le quatrieme jour ſe

(*a*) Lib. III. cap. III. pag. 116.

paſſent dans une parfaite apurexie. Si les choſes allant de la ſorte, il ſurvenoit un nouvel accès au jour intercalaire, on pourroit rapporter cette fievre à la triple tierce que Galien (*a*) dit avoir obſervée très-diſtinctement. On voit aſſez quelle irrégularité il doit y avoir dans ces ſortes de fievres, lorſque les accès ainſi multipliés devancent l'heure ordinaire, comme il arrive quelquefois. Elles imitent alors la marche des fievres continues, comme nous le dirons plus bas au §. 748.

§. 747. *On appelle, en général, fievres du printems, celles qui regnent depuis le mois de Février juſqu'à celui d'Août, & fievres d'automne, celles qui commencent au mois d'Août & finiſſent en Février. Cette diſtinction eſt néceſſaire à cauſe de la différence qui ſe trouve tant dans la na-*

(*a*) De Criſib. lib. II. cap. IX.

ture, & les ſymptomes de ces deux fievres, que dans leur terminaiſon, leur durée, & leur traitement. D'ailleurs elles ſe chaſſent l'une l'autre.

Outre la diſtribution des fievres intermittentes en différentes claſſes, dont nous venons de parler, elles ſouffrent encore une diviſion générale, ſelon la ſaiſon de l'Année dans laquelle elles commencent à ſe répandre. Car, comme nous le dirons dans une autre occaſion, en parlant des *Maladies épidémiques*, on obſerve principalement deux tems dans l'année, où il ſe fait un changement remarquable dans le caractere des maladies, ſçavoir le printems & l'automne, ou du moins le tems le plus proche de chacune de ces deux ſaiſons. Sydenham (*a*) s'eſt aſſuré par une longue ſuite d'obſervations exactes, que les fievres intermittentes, de même que les autres maladies épidémies qui

(*a*) Sect. I. cap. V. pag. 97. 98.

doivent être épidémiques dans un pays, commencent à s'y répandre au mois de Février & au mois d'Août. Il appelle les premieres fievres de printems, & les autres fievres d'automne. Il a observé que les fievres qui ont commencé au mois de Février, ne ceſſent que pour faire place à celles d'automne, & que celles-ci diſparoiſſent à leur tour aux approches du printems; de façon que vers le milieu du mois de Juin ou au mois de Juillet, les fievres du printems diminuent peu à peu & ceſſent enfin tout-à-fait, & que la même choſe arrive aux fievres d'automne dans le mois de Janvier. Et voilà, pour le dire ici en paſſant, la raiſon pour laquelle, toutes choſes égales d'ailleurs, le mois de Juin & de Juillet ſont ceux où il y a le moins de malades. Cela vient de ce que les maladies du printems commencent alors, & que celles de l'automne n'ont pas encore commencé. On voit par fois paroître certaines fievres dans les ſaiſons intermédiaires entre le printems & l'automne, mais elles ſont beaucoup moins com-

munes, & il eſt aiſé de les rapporter aux fievres vernales, ou aux autumnales, ſelon que l'on eſt plus proche de l'une ou de l'autre de ces deux ſaiſons. Car Sindenham (*a*) a obſervé que lorſque ces fievres doivent être épidémiques, elles commencent quelquefois de meilleure heure, ſur-tout celles d'automne qu'on voit alors paroître dès le mois de Juin. Mais ſi leur nombre ne doit pas être fort conſidérable, elles ſont plus tardives, & ne paroiſſent gueres qu'au mois d'Août ou au commencement de Septembre. J'ai même obſervé quelquefois que les fievres d'automne tardoient encore davantage, & ne paroiſſoient qu'à la fin de ce mois. Selon l'obſervation de Sydenham (*b*) leur nombre eſt d'autant plus grand, qu'elles ont commencé plutôt; & il remarque à ce ſujet qu'en l'année 166. où les fievres quartes furent extrêmement nombreuſes,

(*a*) Ibidem.

(*b*) Ibidem. pag. 98.

ces fievres avoient déjà paru vers la fin du mois de Juin.

Cette distinction des fievres intermittentes en vernales & en autumnales, est absolument nécessaire. Car bien qu'une fievre porte le même nom & observe le même type, il y a cependant une extrême différence tant dans les symptomes que dans le traitement, selon qu'elle appartient au printems, ou à l'automne ; c'est pourquoi Sydenham (*a*) n'a pas craint d'avancer, *que ces fievres different entr'elles essentiellement, & sont d'une nature entiérement différente.* Et il avertit que si on ne fait attention à cette différence, on se trouve reduit à un tatonnement continuel, soit dans le prognostic, soit dans le traitement de ces fievres. On n'en sera pas surpris si l'on considere que dans le printems, la chaleur tempérée de l'atmosphere opere la resolution des humeurs lentes & visqueuses qui se sont accumulées pendant l'hiver, & qu'ainsi la constitution de l'air conspire avec la fievre elle-même pour

(*a*) Ibidem. pag. 100.

débarraſſer en peu de tems le corps de la matiere febrile ; & cet effet eſt encore puiſſamment favoriſé par les ſucs des végétaux qui commencent à germer alors, & dans leſquels les hommes trouvent des remedes & des alimens ſalutaires. Les troupeaux qui renfermés juſqu'alors dans la bergerie, trainoient une vie foible & languiſſante, vont ſe nourrir dans les prairies des herbes verdoyantes que la nouvelle ſaiſon fait croître. Les ſucs nouveaux qu'elles leur fourniſſent purgent leur corps des humeurs inutiles ramaſſées pendant l'hiver. On les voit bientôt chargés de graiſſe, & c'eſt alors qu'ils fourniſſent au genre humain, un remede ſi ſalutaire dans leur lait & la ſéroſité qu'on en ſépare.

Pendant l'automne, au contraire, les corps ſont épuiſés par les chaleurs de l'été. La partie la plus liquide de nos humeurs s'étant diſſipée, ce qui en reſte eſt tenace & groſſier ; la bile eſt plus âcre & plus épaiſſe. D'ailleurs la température de l'air eſt alors extrêmement inégale, de ſorte que ceux qui ont l'imprudence de ne pas ſe couvrir aſſez, de peur

d'eſſuyer pendant le jour une chaleur trop forte, ſont ſouvent ſurpris par la fraîcheur du matin ou du ſoir, & ſe procurent par-là différentes maladies. Combien de fois le froid qui augmente alors de jour en jour n'a-t-il pas été cauſe de la rechûte des convaleſcens ? Il eſt aiſé de conclure de tout cela que les fievres d'automne ont un caractere très-différent de celles du printems, & qu'on les guérit avec bien plus de difficulté.

On obſerve une différence très-ſenſible entre ces fievres, tant par rapport à leur nature, & à leurs ſymptomes, qu'à leurs terminaiſons; en effet les fievres du printems ſont toujours ſalutaires & rarement de longue durée, & quoiqu'elles ſoient ſouvent traitées peu méthodiquement, même dans les vieillards & les perſonnes foibles, on n'a preſque jamais obſervé qu'elles ayent donné la mort aux malades (*a*). Les fievres d'automnes au contraire, ne ſont ſouvent pas exemptes de danger. Elles deviennent même quelquefois mortelles pour

(*a*) Ibid.

les perſonnes avancées en âge, & pour les corps cacochymes, lorſque par le redoublement & la longueur de leurs paroxyſmes, elles imitent la marche des fievres continues, comme nous le dirons au paragraphe ſuivant. Il eſt ordinaire de voir les fievres tirer en longueur, ne finir qu'après pluſieurs mois (*a*), & ne quitter même le malade qu'au retour du printems. C'eſt ce qu'on obſerve tous les jours dans les fievres quartes d'automne; & l'on ne voit jamais ou du moins que très-rarement à la ſuite des fievres vernales, ces ſymptomes fâcheux que les fievres d'automne n'entraînent que trop ſouvent après elles, tels que la dureté du bas ventre, les différentes eſpeces d'hydropiſie, la cachexie, &c. Ces fievres ne different pas moins eſſentiellement par la maniere dont elles ſe guériſſent. Car les fievres du printems n'ont preſque pas beſoin de remedes, & les ſeules forces de la nature ſuffiſent ordinairement pour les dompter (*b*); au lieu que les

(*a*) Ibid.

(*b*) Ibid. pag. 100. 102. 103. 114.

fievres d'automne exigent une attention plus suivie & des soins particuliers ; comme nous le verrons plus bas, lorsque nous parlerons du traitement de ces fievres. Elles sont aussi plus sujettes que les fievres du printems à redoubler au jour intercalaire, & les symptomes qui les accompagnent, tels que les naufées, les vomissemens, l'anxiété, &c. sont beaucoup plus violens. D'ailleurs, c'est surtout pendant l'automne que naissent les fievres quartes, (*a*) qui de toutes les fievres intermittentes sont les plus opiniâtres ; & l'on voit quelquefois les fievres tierces autumnales dégénerer en quartes, ce qui n'arrive jamais aux tierces du printems (*b*). C'est pourquoi Hippocrate (*c*) a dit que les fievres quartes d'été sont ordinairement courtes, mais que celles d'automne durent long tems ; & en parlant des maladies en general, que pendant l'automne les maladies sont plus que jamais violentes & mortel-

(*a*) Ibid. p. 104.

(*b*) Ibid. p. 104.

(*c*) Aph. sect. III. n°. XXV.

les ; mais que le printems & la saison la moins pernicieuse, & la plus salutaire (*a*).

Ce que nous venons de dire suffit pour faire voir combien les fievres du printems different des fievres d'automne. Nous devons ajouter que leur caractere estellement opposé qu'elles se chassent reciproquement. (*b*) Galien (*c*) avoit déjà observé que la fievre tierce non exquise qui commence pendant l'automne, ne finit qu'au printems ; & nous voyons tous les jours les fievres quartes autumnales disparoître aux approches de cette saison ; & il paroît que cet effet dépend moins de la chaleur tempérée de l'air, qui cependant est d'un si grand secours pour reparer les forces épuisées par une longue maladie, que du changement de la constitution épidémique qui cesse alors d'être favorable au genie des fievres d'automne. En effet Sydenham (*d*) a observé « que les fievres

(*a*) Ibid. sect. III. n°. IX.

(*b*) Syndenh. sect. 7. cap. v.

(*c*) Method. med. ad Glaucon. lib. 1. cap. IX.

(*d*) Sect. 1. cap. v. pag. 190.

» tierces du printems traitées mal-à-pro-
» pos par la saignée & la purgation, &
» irritées par un regime peu convenable,
» s'étoient prolongées jusqu'au tems ou
» les fievres d'automne commençoient à
» paroître, mais qu'alors la constitution
» de la saison étant directement con-
» traire au genie de la fievre, celle-ci est
» supprimée tout d'un coup.

Il paroît effectivement que l'inégalité de la température de l'air pendant l'automne, & le froid qui augmente alors de jour en jour, devroit bien plutôt entretenir la maladie. Ce n'est donc pas à cette cause qu'il faut attribuer la guérison des fievres tierces du printems prolongées.

§. 748. *Souvent même au commencent de l'automne, elles imitent parfaitement la marche des fievres continues, à cause de la longueur & du redoublement des accès. Cependant leur genie & leur cure sont entiérement différens.*

Celſe (*a*) avoit déjà remarqué que » les paroxyſmes des fievres intermittentes ſont quelquefois tellement confondus qu'on ne ſçauroit s'aſſurer du tems » qu'ils durent, ni de l'intervalle qui les » ſépare. » De-là il arrive que ne trouvant jamais le malade ſans fievre, les perſonnes peu inſtruites le croyent attaqués d'une fievre continue, & combattent la maladie par les mêmes remedes qu'on a coutume d'employer dans les fievres continues inflammatoires. Il eſt vrai que dès que la fievre s'eſt d'abord montrée avec le type d'une fievre intermittente réguliere, & qu'elle dégénere enſuite en continue, par la longueur & le redoublement de ſes paroxyſmes. Comme Sydenham (*b*) l'a vu arriver après le quatrieme accès dans une certaine conſtitution épidémique, il eſt aiſé d'en reconnoître la nature. Mais cette connoiſſance devient beaucoup plus difficile lorſque dès le commencement la

(*a*) Lib. III. cap. III. pag. 117.

(*b*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. pag. 383.

fievre

fievre a paru ſans aucune intermiſſion ſenſible. Pendant ces années où les fievres intermittentes étoient ſi fort répandues dans cette ville, j'ai eu occaſion d'en voir pluſieurs qui ſe maſquoient ainſi ſous l'apparence d'une fievre continue. Sydenham (*a*) nous avertit expreſſément de ce phénomene; « il faut auſſi » remarquer, dit-il, que lorſque les fie» vres intermittentes commencent à pa» roître (ſur-tout ſi elles ſont épidémi» miques, & ſi c'eſt pendant l'automne,) » il n'eſt pas facile d'en démêler le type » dès les premiers jours; & ſi l'on n'y » fait une ſérieuſe attention on ne remar» que rien autre choſe qu'une legere in» termiſſion, laquelle finit cependant » peu à peu par une intermiſſion parfai» te; & la fievre obſerve un type qui » repond exactement à la ſaiſon. »

C'eſt par la connoiſſance de la conſtitution épidémique, que nous nous aſſurons alors qu'une pareille fievre appartient réellement à l'ordre des fievres intermittentes, quoique les paroxyſmes longs &

(*a*) Sect. I. cap. v. pag. 104.

redoublés lui donnent l'apparence d'une fievre continue. Car on voit toujours dans le même tems pluſieurs malades attaqués de fievres doubles tierces ou triples quartes dont les accès ſont pourtant ſéparés par une intermiſſion ſenſible. D'ailleurs, ſi dans une pareille fievre on obſerve une remiſſion, & une exacerbation conſidérable, on eſt certain qu'elle n'appartient ni à l'ordre des fievres ſynoques, ni à celui des continues aiguës ; mais qu'on doit la rapporter aux continues remittentes, qui ſont ſouvent formées d'une fievre intermittente, comme nous l'avons dit dans une autre occaſion (*a*). Il paroît que ce changement des fievres intermittentes en continues dépend principalement de la chaleur de l'atmoſphere. Car nous ſçavons, comme on le verra ci-après lorſqu'il s'agira du traitement des fievres intermittentes, que l'uſage des remedes chauds eſt capable de produire le même effet. Or la même cauſe paroît avoir lieu ici. Car l'on n'obſerve guere ces ſortes de fievres, que lorſque

(*a*) Aphoriſm. de Boerh. §. 738.

les fievres intermittentes ſont épidémiques. Or, nous avons remarqué dans le paragraphe précédent, que ces fievres commencent alors de meilleure heure, & qu'elles ſe montrent dès le mois de Juin, c'eſt-à-dire, dans un tems où la chaleur eſt encore exceſſive. Et plus on approche de l'hiver, plus on voit augmenter le nombre des fievres intermittentes régulieres, & diminuer celui des fauſſes continues. Auſſi Sydenham (*a*) declare-t-il expreſſément qu'on obſerve les dernieres *lorſque les fievres intermittentes commencent à paroître.*

Il eſt extrêmement important pour la pratique de ſçavoir diſtinguer les fievres intermittentes ainſi maſquées. Car la ſaignée, & les autres remedes dont l'effet eſt de diminuer les forces, ne leur conviennent pas beaucoup. On doit les traiter de la même façon que les intermittentes régulieres, auxquelles ces remedes ne ſont point du tout appropriés, comme on le verra dans la ſuite lorſqu'il ſera queſtion de leur traitement. Syden-

(*a*) Sect. I. cap. v. pag. 104.

ham (*a*) n'héſitoit même pas d'employer le quinquina dans ces ſortes de fievre, & il le faiſoit avec beaucoup de ſuccès ; tandis que ce remede n'eſt d'aucun ſecours dans les fievres vraiment continues.

§. 749. *Elles commencent avec des bâillemens, des allongemens, avec laſſitude, froid, horreur, friſſon, tremblement, pâleur aux extrêmités, reſpiration difficile, anxiété, nauſées, vomiſſement, célérité, débilité, & petiteſſe du pouls. Plus ces accidens ſont conſidérables, & plus il s'en trouve enſemble, plus la fievre, la chaleur & les autres ſymptomes qui la ſuivent, ſont mauvais. Tel eſt le premier degré de cette fievre, qui repond à l'augment des fievres continues, & eſt le*

(*a*) Ibidem.

plus dangereux de tous. Alors l'urine eſt ordinairement crue & tenue. En ouvrant des cadavres de gens morts dans ce premier degré de la fievre intermittente, après des oppreſſions, de ſoupirs, des langueurs, j'ai trouvé le poumon farci de ſang épais. Dans cet état ils avoient toujours le pouls petit, fréquent, déréglé. Harv. exercitat. anat. cap. XVI.

Il s'agit d'examiner à préſent quels ſont les phénomenes que l'on obſerve dans le commencement des fievres intermittentes, & de quelle façon le paroxiſme augmente peu à peu, parvient à ſon plus haut degré de violence, diminue enſuite inſenſiblement, & ſe termine par une parfaite *apurexie*. Tous les ſymptomes dont nous allons parler ont également lieu dans un homme auparavant ſain qui éprouve le premier accès, & dans un malade qui en a déjà éprouvé pluſieurs, & qui dans l'intervalle paroît jouir d'une parfaite ſanté.

Un des premiers ſymptomes qui ſe préſentent, eſt le bâillement & la pandiculation, qui conſiſte dans une extenſion, & un allongement gradué de tous les membres ſuivi d'une ſenſation agréable. A ce ſymptome ſuccede bientôt la laſſitude, la péſanteur de tout le corps, & une foibleſſe qui ne permet pas aux malades de ſe ſoutenir. En même tems les ongles commencent à pâlir, & ce ſeul ſymptome avertit ordinairement les malades attaqués d'une fievre quarte, du premier inſtant du paroxyſme qui les ſaiſit; peu après la pâleur ſe fait auſſi voir à l'extrêmité du nez, aux doigts des pieds & des mains, ainſi qu'aux levres, & aux angles des yeux. Le froid ſe répand bientôt par tout le corps, & les malades ſont ſecoués dans tous leurs membres, comme ſi on les avoit arroſés avec de l'eau froide; d'où vient que Sydenham (*a*) a nommé ce premier degré de la fievre intermittente le *tems de l'exhorreſcence.* Voici comment il explique ce ſymptome;

(*a*) Sect. I. cap. V. pag. 93.

« la matiere fébrile, dit-il, que jusqu'à » ce moment n'est point entrée en turgescence, & qui étoit restée en » quelque façon assimilée avec le sang, » non seulement devient inutile, mais » ayant encore acquis de qualités qui la » rendent incompatible avec l'œconomie animale, provoque, pour ainsi » dire, la nature, & la met en action. » Celle-ci irritée, comme par un instinct naturel, tend, pour ainsi dire, » à s'en débarrasser, & excite dans le » corps un froid & des frissonnemens » (*a*) que l'on doit regarder comme un » effet & une marque de son aversion; » par le même méchanisme à-peu-près, » que les potions purgatives données à » des personnes délicates, ou des poisons avalés imprudemment occasionnent pour l'ordinaire aussi-tôt de l'horreur & des frissons. » Le tremblement de tout le corps se met pour lors de la partie, ou survient peu de tems après. Il se fait d'abord sentir dans plusieurs aux machoires qui s'éloignent & se rap-

(*a*) Rigorem & horrorem.

prochent alternativement avec une vîteſſe ſouvent extrême ; & par ce mouvement les dents s'entrechoquent quelquefois ſi violemment, qu'il en occaſionne l'ébranlement & la chûte, comme je l'ai vu arriver à un vieillard attaqué d'une fievre quarte, qui les avoit très-fermes auparavant. Ce tremblement de tout le corps eſt quelquefois fort long & fatigue extrêmement les malades par les ſecouſſes involontaires des muſcles qu'il cauſe. Une Demoiſelle, d'une naiſſance diſtinguée, qui avoit le genre nerveux extrêmement ſenſible, & qui étoit attaquée d'une fievre tierce, laquelle après quelques accès avoit dégénéré en quarte, étoit ſi fort fatiguée par ces ſecouſſes, effet du tremblement fébrile, reſſentoit des douleurs ſi vives, & étoit ſi foible à la fin du paroxyſme, qu'elle pouvoit à peine ſe ſoutenir. Craignant qu'elle n'eût pas la force de réſiſter à tant de maux, je me preſſai de lui faire prendre le quinquina. Par le moyen de ce remede, j'eus le plaiſir de voir ceſſer ces tremblemens extraordinaires. La fievre quarte dura encore à la vérité pendant tout l'hiver,

mais dans un degré très-ſupportable, & ſe diſſipa peu-à-peu aux approches de la belle ſaiſon. Le froid eſt quelquefois ſi vif dans les vieillards attaqués de la fievre, qu'il rend les membres roides & immobiles avec une inflexibilité preſque abſolue de toutes les articulations.

La plûpart des ſymptomes que nous venons de rapporter, démontrent que le mouvement des eſprits dans les nerfs eſt troublé & interrompu, comme nous l'avons fait voir ailleurs [a] en parlant du tremblement & de la débilité fébriles. Mais les facultés vitales ſont dérangées en même tems; car la froideur des extrêmités ſuppoſe, comme on l'a dit dans une autre occaſion, [b] la ſtagnation des humeurs dans les parties, & la diminution du frottement des liquides entr'eux, & contre les parois des vaiſſeaux. En conſéquence les contractions du cœur ſont plus foibles, & il ſe vuide moins parfaitement, & le cervelet recevant moins de ſang, ne peut fournir

[a] Aph. de Boerh. §. 627 & 660.

[b] Aph. de Boerh. §. 621.

une quantité suffisante d'esprits animaux. Cependant les veines resserrées par le froid, & pressées par les mouvemens irréguliers des muscles, versent dans le cœur le sang qu'elles contiennent, tandis que ce viscere dont la force systaltique est affoiblie ne peut le pousser avec la même facilité dans les arteres où il se trouve un surcroît de résistance. Le sang doit donc se ramasser en grande quantité autour du ventricule droit, dans le sinus veineux, & dans les poumons. De-là vient l'anxiété (*a*) & les efforts de respiration que les malades font pour en faciliter le passage à travers les poumons. Mais comme les vaisseaux sanguins de ce viscere sont alors extrêmement engorgés, l'air qui y entre pendant l'inspiration ne peut le dilater suffisamment, & la respiration se fait avec beaucoup de difficulté. Dans ces circonstances le cœur irrité par l'abord continuel du sang qui se fraye un passage à travers les poumons, palpite avec beaucoup de vîtesse. C'est ce qui fait que

(*a*) Voyez les aph. de Boerh. §. 631.

le pouls eſt très-fréquent, mais en même tems foible & petit, parce que la quantité de ſang qui eſt pouſſée dans les arteres à chaque pulſation, ne peut les dilater ſuffiſamment. Le dérangement des facultés naturelles accompagne auſſi ordinairement ce degré de la fievre intermittente, témoin les nauſées & les vomiſſemens que les malades éprouvent alors. Après ce que nous avons dit dans une autre occaſion (*a*), où nous avons fait voir qu'on devoit ranger l'imméabilité des liqueurs parmi les cauſes de la ſoif fébrile, on voit aſſez la raiſon de l'extrême ſoif qui ſe fait quelquefois ſentir dans ce tems de la fievre. Car les humeurs ſont dans un état de ſtagnation aux extrêmités, & le ſang preſque entiérement privé de mouvemens ſe ramaſſe autour du cœur & des poumons.

Les ſymptomes dont nous venons de parler ſe rencontrent plus ordinairement dans les fievres intermittentes que dans les continues. Car on n'obſerve que rarement ou jamais dans celles-ci un froid

(*a*) Aph. de Boerh. §. 636.

auſſi vif que dans les premieres, & comme il n'eſt aucune fievre continue, à moins qu'elle ne ſoit extrêmement aiguë qui augmente avec autant de rapidité que le paroxyſme d'une fievre intermittente, il eſt rare auſſi d'y voir dans le commencement les autres ſymptomes, du moins dans un ſi haut degré. Ce ſigne peut en quelque façon nous aider à diſtinguer, dans les premiers inſtants, une fievre intermittente d'avec une continue. Auſſi Galien (*a*) a-t-il dit « que celles (les fievres) qui debutent » par le froid ſont ſenſées devoir être » du nombre des intermittentes. » Il arrive pourtant quelquefois que le premier accès des fievres intermittentes eſt aſſez léger, & n'eſt point accompagné de ſymptomes auſſi violens.

Une maladie eſt d'autant plus grande, avons-nous dit ailleurs (*b*), qu'elle s'éloigne davantage de l'état naturel. On voit donc qu'une fievre intermittente ſera d'autant plus mauvaiſe, que les

(*a*) Method. Med. ad Glaucon lib. I. cap. V.

(*b*) Aph. ad Boerh. §. 3.

ſymptomes rapportés ci-deſſus ſeront plus forts & en plus grand nombre, outre cela, on obſerve toujours que la chaleur & les autres ſymptomes qui l'accompagnent ſont proportionnés au froid, au tremblement & à la pâleur qui les ont précédés, à moins que le malade ne périſſe pendant le froid fébrile. Car dès que la cauſe de la fievre intermittente, quelle qu'elle ſoit, commence à agir, elle met le trouble dans les fonctions vitales, dérange le pouls, la reſpiration & la chaleur. Ainſi plus elle agit fortement, plus la nature a beſoin d'employer des forces pour la dompter & la chaſſer hors du corps, ou du moins la reduire à l'inaction. Mais cet effort de la nature contre la cauſe morbifique, ſe manifeſte par l'augmentation de la force & de la vîteſſe de la circulation; & voilà pourquoi un froid vif eſt-il toujours ſuivi d'une ſi forte chaleur. D'ailleurs, pendant un froid fébrile violent, le ſang qui eſt accumulé autour du ventricule droit du cœur, du ſinus veineux, & des poumons, tend par le repos à entrer en concrétion,

& ſa partie la plus tenue étant la ſeule qui continue à circuler, les molécules qui reſtent acquierent plus de cohérence entr'elles. Ainſi dès que les obſtacles qu'oppoſent les capillaires artériels, commencent à diminuer, le ſang pouſſé par le cœur, exerce un plus grand frottement contre les parois des dernieres ramifications qui établiſſent la communication des arteres avec les veines, ce qui produit une augmentation de chaleur, juſqu'à ce que le ſang imméable ayant recouvré ſa premiere fluidité, & la cauſe du paroxyſme étant expulſée ou domptée, l'égalité de la circulation ſoit rétablie.

On peut conſidérer les fievres intermittentes ſous deux faces; car ou l'on ne fait attention qu'à ce qui ſe paſſe dans chaque accès, ou bien l'on ſe repréſente toute la ſuite des paroxyſmes. Or, il eſt évident que chaque accès a ſon commencement, ſon état & ſa fin, comme nous l'avons dit des fievres continues (*a*). Ainſi en comparant ſous ce point de vue les fievres

(*a*) Aphoriſm. de Boerh. §. 590.

intermittentes avec les continues, le premier degré dont nous traitons repond à l'augment de ces dernieres, tems ou les ſignes de la ſanté diminuent, & les phénomenes de la maladie augmentent de plus en plus. Que ſi l'on conſidere toute la ſuite des paroxyſmes d'une fievre intermittente, l'augment dure auſſi longtems que le nouveau paroxyſme ſurpaſſe le précédent par le nombre & la violence des ſymptomes.

Que ce premier degré de la fievre intermittente, ſoit très-dangereux c'eſt de quoi l'on ſera aiſément convaincu, ſi l'on fait attention à l'extrême lezion des fonctions vitales qu'il entraîne; car comme nous l'avons dit, le ſang eſt alors accumulé autour du ventricule droit & des poumons; il n'en paſſe que fort peu dans le ventricule gauche; & ce dernier n'ayant plus qu'un mouvement irrégulier de palpitation, ne ſçauroit pouſſer le ſang dans les arteres contractées par le froid avec aſſez de force, pour le faire parvenir juſqu'aux extrêmités. L'on voit donc que le mouvement vital du ſang du cœur dans les arteres, des arteres

dans les veines, & ſon retour des veines au cœur, eſt troublé & interrompu. La vie qui dépend de ce mouvement, eſt donc alors dans un grand danger. Il eſt vrai que tous ces obſtacles ſont levés dans le degré ſuivant du paroxyſme, que la liberté de la circulation eſt rétablie, & qu'on ne voit périr que très-peu de malades dans le paroxyſme des fievres intermittentes, eu égard au nombre prodigieux de ceux qui en ſont attaqués. Mais nonobſtant cela il faut avouer que le danger eſt toujours très-grand dans ce premier degré, & que c'eſt alors que périſſent ceux qui meurent d'une fievre intermittente. Cette théorie eſt confirmée par les obſervations des plus grands maîtres. Sydenham (*a*) fait remarquer « que » ſi les malades attaqués d'une fievre » intermittente, ont à mourir pendant » le paroxyſme, ce n'eſt jamais que dans » le premier degré, (c'eſt-à-dire pendant » l'exhorreſcence); car s'ils parviennent une fois au tems de l'efferveſcence, ils ne riſquent plus rien, du moins

(*a*) Sect. I. cap. v. pag. 94.

» pour cet accès » & dans un autre endroit (*a*) il dit qu'on a vû quelquefois mourir de vieillards pendant le froid fébrile, dès les premiers accès. C'eſt ainſi qu'Hollier (*b*) a vu périr une femme dans le froid du quatrieme accès. Hoffman (*c*) confirme encore la même choſe par ſes obſervations; celles qu'Harvée (*d*) a faites ſur les cadavres des perſonnes mortes dans ce premier dégré, y ajoutent un grand poids. Voici ſes propres paroles « dans le commencement » de la fievre, lorſque la cauſe morbifique attaquant le cœur, s'arrête autour » de ce viſcere, & des poumons, elle » cauſe l'eſſouflement, les ſoupirs, la » langueur, parce que le principe vital eſt » alors oppreſſé & que le ſang condenſé » & épaiſſi dans les poumons, ne peut » paſſer à travers ſa ſubſtance (je n'avance cela, qu'après m'en être aſſuré » par l'ouverture du cadavre des malades

(*a*) Ibid. pag. 115.

(*b*) In Coac. Hipp. pag. 302.

(*c*) Medicin. ration. ſyſtem. Tom. IV. ſect. I. cap. II. §. XXXI. p. 81.

(*d*) De motu cordis, cap. XVI.

» morts au commencement de l'accès), » alors le pouls eſt toujours fréquent » petit, quelquefois inégal ; mais lorſ- » que le cœur reprend le deſſus, que la » matiere eſt attenuée, les couloirs dé- » barraſſés, & les paſſages libres, la » chaleur ſe répand par tout le corps, » & le pouls devient plus fort & plus » développé, à meſure que le paroxyſ- » me augmente. » En effet, lorſque la chaleur fébrile a ſuccédé au froid, nous ſommes certains que la liberté du paſſage a été rendue au ſang, pour parvenir juſqu'aux extrêmités du corps; que tous les obſtacles, tant ceux qu'oppoſoit la contraction des vaiſſeaux, que ceux qui dépendoient de l'imméabilité des liqueurs, ſont parfaitement détruits, & qu'il ne reſte d'autre mal que l'augmentation de la circulation qui dans ces fievres eſt bientôt reduite à l'état naturel. Il n'y a donc plus rien à riſquer pour la vie du malade ; il eſt bien vrai que ſi le ſujet eſt plethorique, il peut arriver que le ſang rarifié par la chaleur fébrile cauſe la rupture de quelque vaiſſeau dans le cerveau, ou le poumon, & procure la

mort au malade. Mais il eſt évident qu'on ne doit pas alors attribuer cet accident funeſte à la fievre ſeule, ni le rapporter aux effets communs à toutes les fievres intermittentes, deſquels ſeulement il s'agit ici.

L'urine eſt preſque toujours crue & tenue dans ce premier degré des fievres intermittentes, parce que les vaiſſeaux ſont reſſerrés, les forces du cœur languiſſantes, & que les malades boivent quelquefois beaucoup ; tout cela fait qu'il n'y a que la partie la plus fluide, & purement aqueuſe du ſang, qui s'échappe par les couloirs des reins.

On peut encore, ſi on le juge à propos, conſulter ce que nous avons dit ailleurs (*a*) au ſujet des ſymptomes du froid fébrile.

§. 750. *Cet état* (749) *eſt ſuivi d'un autre qui commence avec chaleur, rougeur, une reſpiration forte, grande, libre, moins*

(*a*) Aphoriſm. de Boerh. §. 576. 577. 578.

d'anxiété, un pouls plus grand, plus fort, une grande soif, une douleur considérable aux articulations & à la tête, le plus souvent avec des urines rouges; il repond à l'état des fievres continues.

Après que ce premier état de la fievre intermittente a duré pendant un tems plus ou moins long, suivant la différence du caractere de la fievre, de la saison, de l'âge, & du tempéramment du malade, (*a*) le froid & le tremblement commencent de diminuer, & la chaleur revient par degrés dans les extrêmités; la pâleur disparoît & fait place à la rougeur. La respiration, auparavant très-difficile, s'exécute avec plus de liberté; elle devient plus forte & plus grande, à mesure que la chaleur augmente. Car le sang, qui auparavant étoit presque immobile autour du cœur & du poumon, trouve dès lors un pas-

(*a*) Voyez les aph. de Boerh. §. 575.

ſage libre à travers ces viſceres, mais en même tems ſon mouvement y devient plus rapide; il faut donc que la reſpiration devienne plus forte, afin qu'une plus grande quantité de ſang puiſſe traverſer le poumon dans le même eſpace de tems. L'anxiété, qui accompagnoit le froid fébrile, & qui étoit un effet néceſſaire de la difficulté avec laquelle le ſang ſortoit du cœur (*a*), diminue auſſi avec les obſtacles qui y donnoient lieu. De plus, le pouls devient plus grand & plus fort parce que le cœur pouſſe librement dans les arteres, dont les extrêmités ſont redevenues perméables, tout le ſang contenu dans ſes cavités. La ſoif eſt cependant encore aſſez conſidérable, & cela vient en partie de ce que les humeurs n'ont pas encore tout-à-fait recouvré leur ancienne fluxilité, & en partie de la ſéchereſſe de la langue & du palais, qui a coutume d'accompagner la chaleur fébrile. Souvent auſſi, comme on le verra plus bas, les premieres voyes ſont infectées d'un levain putride & bi-

(*a*) Voyez les aph. de Boerh. §. 631.

lieux qui remué & rendu plus actif par la chaleur de la fievre, eſt capable d'exciter une ſoif violente (*a*). On ne ſera pas ſurpris des douleurs que les malades reſſentent alors dans les membres, ſi l'on conſidere que les muſcles ont ſouffert pendant le froid & le tremblement fébrile des ſecouſſes quelquefois violentes, & que le ſang s'y meut enſuite avec plus de force & de rapidité. Et comme les vaiſſeaux ſont plus diſtendus par un effet inſéparable de l'augmentation de la chaleur & de la circulation. Cet état de la fievre eſt ſouvent accompagné d'un violent mal de tête, l'urine eſt auſſi plus colorée que pendant le froid fébrile, parce que le frottement des liquides contre les ſolides eſt plus fort. Elle eſt ordinairement rouge, & ce rouge eſt plus ou moins foncé, ſelon l'intenſité plus ou moins grande de la fievre & la quantité de la boiſſon.

C'eſt cet état de la fievre intermittente que Sydenham (*b*) appelle le tems

(*a*) Voyez les aph. de Boerh. §. 636.
(*b*) Sect. I. cap. v. pag. 93. 94.

de l'ébullition, ou de la fermentation, [il explique ailleurs dans quel ſens il faut entendre ces mots (*a*)] cette fermentation eſt un inſtrument dont la nature ſe ſert pour dompter la matiere fébrile, & l'expulſer hors du corps. Ce tems des fievres intermittentes repond à l'état des fievres aiguës, parce qu'il eſt ſuivi de la remiſſion ſucceſſive de tous les ſymptomes & de la diminution de la fievre. Il en differe cependant en ce que dans l'état des fievres aiguës, la nature a à combattre la plus grande force du mal, & que l'événement eſt incertain, puiſqu'elle triomphe quelquefois de la maladie, & que quelquefois auſſi elle ſuccombe à ſa violence, comme on l'a dit dans une autre occaſion (*b*); au lieu que dans les fievres intermittentes nous ſommes certains que la nature ſera victorieuſe dans le paroxyſme préſent; ceux qui meurent de ces fievres ne périſſant que pendant le froid, comme on l'a fait obſerver au paragraphe précédent.

(*a*) Ibid. cap. IV. imir. pag. 58. 59.
(*b*) Aph. de Boer. §. 590.

§. 751. *On voit alors finir le paroxysme par des sueurs ordinairement très-copieuses ; tous les symptomes se calment ; les urines deviennent épaisses & déposent un sédiment semblable à de la brique broyée ; le sommeil survient, la fievre cesse, & le malade à son reveil se trouve fatigué & affoibli.*

La fievre parvient enfin à ce dernier état que Sydenham (*a*) appelle le *tems de la despumation*, avertissant que par ce mot il n'entend autre chose que *l'expulsion ou la séparation de la matiere fébrile soumise, & comme vaincue.* Cette expulsion paroît se faire principalement par les sueurs & par les urines ; car lorsque le paroxysme est parvenu au plus haut degré de violence, on voit presque toujours paroître une

(*a*) Ibid. cap. V. pag. 93. 94.

sueur

ſueur ordinairement très-abondante, chaude & univerſelle. La ſoif étant conſidérable tant dans le froid, que pendant la chaleur fébrile, les malades boivent copieuſement, & délayent leur ſang par une grande quantité de liquide léger. Lorſqu'enſuite la vîteſſe de la circulation augmentée, & que le cours des humeurs dans toutes les parties du corps, n'a plus d'obſtacles à ſurmonter, la partie aqueuſe du ſang trouve un paſſage facile à travers les vaiſſeaux exhalans de la peau, échauffée alors & fomentée par la chaleur du lit, & ſort en forme de ſueur. Cette ſueur procure ordinairement aux malades un ſoulagement conſidérable. Elle eſt ſuivie de la diminution de tous les ſymptomes qui accompagnoient la chaleur fébrile, & de la ceſſation totale de la fievre. Il arrive quelquefois en même tems, quelquefois même dans les premiers tems de la fievre, que le vomiſſement & la diarrhée ſe mettent de la partie, & que la matiere fébrile trouve de nouvelles iſſues par ces voyes. Mais c'eſt ordinairement par la ſueur que le paroxyſ-

me se termine. Ces phénomenes n'ont pas échappé à Galien ; voici ce qu'il dit (*a*) à ce sujet en décrivant le cours de la fievre tierce exquise ; « le tems de boire est venu pour le malade. Aussi-tôt » qu'il a commencé à satisfaire sa soif, » une vapeur chaude & abondante » s'exhale à travers les pores de la » peau, & annonce la sueur. Il survient un vomissement de bile ; le ventre se lâche ; les urines ont un caractere bilieux ..... car il survient une » sueur chaude & vaporeuse, telle qu'on » l'éprouve dans le bain. Cette sueur » est également répandue dans le bain » par-tout le corps ; le pouls est précisément dans le même état que dans » les personnes saines pendant qu'elles » font de l'exercice, ou qu'elles sont » dans un bain, c'est-à-dire, qu'il est » accéléré, fort & fréquent. »

L'urine que le malade rend pendant le tems de la sueur, ou même après la fin du paroxysme présente souvent les phénomenes suivans ; lorsqu'elle sort, elle

(*a*) De crisib. lib. II. cap. III.

paroît d'abord rougeâtre, tout-à-fait savonneuse, pour ainsi dire, & écumeuse. Ensuite quand on l'a laissée reposer pendant quelque tems, on voit surnager sur la surface, une pellicule qui s'attache aux parois des vaisseaux, & il se dépose au fond une grande quantité de sédiment dont la couleur ressemble à celle du bol d'armenie, ou des briques cuites, d'où vient qu'on a donné à cette urine le nom de briquetée. On l'observe si souvent dans les paroxysmes des fievres intermittentes, que c'est principalement à ce signe que Sydenham (*a*) avoit quelquefois reconnu ces fievres, lorsqu'elles se masquoient sous l'apparence d'une autre maladie. Il avertit en effet qu'il étoit arrivé plus d'une fois dans une certaine constitution épidémique « que leurs paroxysmes ne commen» çoient pas par les frissons & le froid sui» vis de la chaleur fébrile, mais que le » malade éprouvoit tout d'un coup les » mêmes symptomes, que s'il avoit été » frappé d'une vraie apoplexie. Malgré

(*a*) Epist. respons. I. ad ann. 1678. pag. 387.

» une reſſemblance auſſi parfaite, cette » affection n'étoit cependant rien autre » choſe que la fievre elle-même qui at- » taquoit la tête. Cela ſe faiſoit aſſez » connoître entr'autres ſignes, par la » couleur de l'urine, qui dans les fie- » vres intermittentes eſt ordinairement » d'un rouge foncé, comme dans l'ic- » tere, quoique dans un moindre de- » gré, & qui dépoſe pareillement un » ſédiment ſemblable à de la brique » pulveriſée. » Auſſi après avoir obſervé de pareilles urines, Sydenham ne preſcrivoit-il ni ſaignées, ni purgatifs, parce qu'il ſçavoit que ces ſortes d'évacuations ſont nuiſibles dans les fievres intermittentes. Mais il attendoit que le paroxyſme eut ceſſé naturellement, & alors il combattoit cette fievre par le quinquina.

Il faut obſerver cependant que l'urine n'a pas conſtamment ce caractere dans les fievres intermittentes; car dans celles du printems, & ſur-tout dans les tierces exquiſes dont les paroxyſmes ne s'étendent pas au délà de douze heures, l'urine eſt ſouvent jaunâtre ou rouſſeâ-

tre & couverte d'un nuage ou enecorême. Souvent auſſi le ſédiment qu'elle dépoſe dans ces circonſtances, eſt léger, blanc, égal. Ce ſédiment eſt d'un heureux préſage, puiſqu'alors la fievre ſe guérit d'ordinaire facilement & en peu de tems, comme Galien (*a*) l'a obſervé. Quelquefois même dans les fievres d'automne l'urine briquetée ne paroît pas dans les premiers paroxyſmes, mais ſeulement lorſqu'ils ſont parvenus à un haut degré de violence. D'ailleurs les ſcorbutiques rendent des urines ſemblables, quoiqu'ils ſoyent exempts de fievres intermittentes. (*b*)

La ſueur eſt ordinairement ſuivie d'un doux ſommeil, & les malades s'éveillent enſuite ſans fievre. Mais il leur reſte une laſſitude & une foibleſſe qui peuvent ſervir à diſtinguer la fievre intermittente de la fievre éphemere, comme on l'a dit ailleurs (*c*), en parlant de cette derniere.

(*a*) De crisib. lib. II. cap. III.

(*b*) Boerh. inſt. Medic. §. 1002. n°. V.

(*c*) Aph. de Boerh. §. 728.

§. 752. *Souvent elles dégénerent en fievres aiguës dangereuſes ; ce qui vient le plus ſouvent de ce qu'on a mis les fluides dans une chaleur & une agitation trop grandes.*

Tant que les paroxyſmes des fievres intermittentes ſont ſéparés par une parfaite intermiſſion, il n'arrive que très-rarement, ou jamais, qu'elles ſoyent dangereuſes, ſi ce n'eſt dans des vieillards, ou dans des ſujets déjà fort affoibli. Mais elles le deviennent quelquefois extrêmement, lorſqu'elles dégénerent en continues aiguës. Il eſt clair par ce que nous avons dit au paragraphe 748. que les fievres intermittentes ont aſſez de penchant à ce changement. Car on a fait voir que les fievres d'automne imitent quelquefois le caractere des fievres continues, quoiqu'elles ſoyent originairement & naturellement (*a*) inter-

(*a*) Syden. Sect. I. cap. V. pag. 104.

mittentes, & qu'à cauſe de la longueur & du redoublement des paroxyſmes, on ne voit plus dans leurs cours qu'une rémiſſion, au lieu d'une intermiſſion parfaite. On a remarqué dans le même endroit que cela arrive ſur-tout, lorſque ces fievres doivent ſe répandre beaucoup, qu'elles commencent de bonne heure, & pendant les fortes chaleurs. On a de plus obſervé que des fievres parfaitement intermittentes, qui pendant quelques paroxyſmes avoient été aſſujeties à un type régulier, dégénerent en continues, ſi l'on retient rigoureuſement les malades dans leur lit, ou ſi l'on combat ces fievres par des remedes trop chaud. Sydenham (a) avertit qu'il a vu périr pluſieurs malades après un pareil traitement dans des fievres intermittentes qui ſe changeoient alors en continues, & portoient au cerveau. Il conſeille de ne point ſe déterminer trop légérement à entreprendre la cure des fievres tierces & quotidiennes par les ſudorifiques, ſur-tout ſi elles n'obſervent pas

(a) Epiſt. reſponſ. I. pag. 374.

un type régulier, & ſi leur marche approche encore trop de celle des fievres continues. Il remarque dans une autre occaſion (*a*) que ſi l'on s'attache à pouſſer exceſſivement la ſueur qui termine le paroxyſme, en faiſant tenir continuellement le malade dans ſon lit, on excite une fievre continue. Or il paroît aſſez par ce que j'ai dit, que c'eſt à une chaleur trop forte, & à l'augmentation du mouvement, qu'il faut attribuer ce changement des fievres intermittentes en continues. On avoit conſeillé à une fille attaquée d'une fievre tierce, de boire une aſſez grande quantité d'eau de vie & de poivre pilé, avec de la biere chaude. Ce remede fit changer la fievre tierce en une fievre continue extrêmement violente avec un délire qui dura pendant quelques jours. La fievre continue ne ceſſa que pour faire place à la fievre tierce qui revint avec des très-mauvais ſymptomes, & qui dura encore pendant fort long-tems d'une façon très-irréguliere

(*a*) Tract. de podagr. ubi de curation. per ſudorem, pag. 565.

(a). J'ai vu dégénérer en une pleuresie cruelle, une fievre quarte traitée pendant le printems par des remedes échauffans. La fievre quarte ne subsistoit pas en même tems que la pleuresie, comme dans le cas que j'ai rapporté dans une autre occasion (b); mais après l'exhibition de remedes très-chauds, le paroxysme au lieu d'être suivi de l'apurexie, se changea en pleuresie.

§. 753. *Voici les effets de la fievre intermittente dans ses trois tems* (749. 750. 751.) *elle endommage beaucoup les fibres des petits vaisseaux & des visceres, par la stagnation, l'obstruction, la coagulation, le mouvement, la dissolution, l'atténuation qu'elle cause. De-là non seulement les vaisseaux s'affoiblissent, mais les liquides dégénerent, principale-*

(a) Essais d,Edimbourg. tom. I.
(b) Aph. de Boerh. §. 738.

ment en ce que leurs parties ſont moins homogenes, & ne ſont point également mêlées; de ces vices naît l'âcrimonie des liqueurs; & de toutes ces choſes enſemble, une grande diſpoſition aux ſueurs, qui affoiblit beaucoup par la perte de la partie viſqueuſe même du ſang, qui ſort avec elles. L'urine eſt alors extrêmement épaiſſe, trouble, graſſe, ſemblable à celle de jument. Telle eſt auſſi la ſalive. Ainſi le ſang étant foible, diſſous, à peine lié, & privé de ſa meilleure partie, celle qui reſte devient à la fois âcre & épaiſſe. C'eſt conſéquemment, par le relâchement des vaiſſeaux, l'épaiſſiſſement & l'âcreté des liqueurs, que ces fievres, lorſqu'elles durent long-tems, dégénerent quelquefois en maladies

croniques, telles que le ſcorbut, l'hydropiſie, l'ictere, la leucophlegmatie, les tumeurs ſchirreuſes du bas ventre, & les maux qui s'enſuivent.

En réfléchiſſant attentivement ſur tous les phénomenes qui ſe préſentent pendant ces trois états des fievres intermittentes indiqués par les chiffres de renvoi, il ne ſera pas difficile de concevoir un grand nombre d'effets que ces fievres produiſent dans le corps; & dont il s'agit dans ce paragraphe.

Le corps tendre & mollet d'un enfant perd bientôt après la mort, toute ſa chaleur par le contact de l'air qui l'environne, & il ſe roidit de telle ſorte qu'on ne ſçauroit preſque en fléchir les articulations, quelques efforts que l'on faſſe pour cela. On obſerve une roideur à-peu-près ſemblable dans le froid fébrile, lorſqu'il eſt long & extrême, d'où il ſuit que la coheſion des parties ſolides eſt alors extrêmement augmentée. Mais le retour de la chaleur relâ-

che les parties que le froid avoit reſſerrées, & le mouvement de la circulation étant augmenté, les liquides agiſſent avec plus de force contre les parois des vaiſſeaux, & les diſtendent de telle ſorte que tout le corps auparavant roide & pâle, s'enfle & rougit. Il eſt évident que ces deux états contraires ne ſçauroient ſe ſuccéder ſouvent dans de violens paroxyſmes d'une fievre intermittente, ſans que toutes les parties du corps ne ſouffrent une diminution conſidérable du ton qui leur eſt néceſſaire. Un morceau de bois, quelque dur qu'on le ſuppoſe, ſe briſe à la longue à force d'être fléchi & réfléchi, & c'eſt ainſi que les meilleurs reſſorts perdent enfin toute leur force. C'eſt la même cauſe encore qui fait que les chairs des animaux raccornies pendant l'hiver par le froid de l'atmoſphere, deviennent extrêmement molles, lorſqu'il ſurvient une chaleur ſubite. On voit donc combien puiſſamment ces alternatives de froid & de chaud peuvent affoiblir le ton des ſolides.

Dans le tems du froid fébrile, les humeurs ſont ſtagnantes, le ſang tend à ſe

grumeler pendant le séjour qu'il fait dans les grandes veines, & dans les sinus autour du cœur ; devenu presque immeable, il obstrue les vaisseaux. Mais la chaleur fébrile survenant peu après, & les forces du cœur étant augmentées, ce même sang est ensuite poussé dans ses différens canaux. Or, si l'on fait attention à tous ces effets l'on verra clairement que le sang dans cet état ne sçauroit passer qu'avec beaucoup de difficulté à travers les capillaires artériels. La résistance doit donc augmenter dans ceux-ci, & les vaisseaux éprouver une plus grande dilatation. En conséquence les fibres solides qui entrent dans la composition de leurs tuniques, seront plus distendues, & partant plus affoiblies (*a*), & cet effet persistera jusqu'à ce que les molécules du sang grumelées, & trop adhérentes entr'elles, ayent été suffisamment atténuées par leur passage réitéré des dernieres ramifications artérielles dans les veines, & que la fin du paroxysme ramene l'égalité de la circulation.

(*a*) Voyez les aph. de Boerh. §. 25. n. 2. 3.

(*Non ſeulement les vaiſſeaux s'affoibliſſent, mais les liquides dégénerent*,) puiſqu'ils perdent les qualités qu'ils doivent néceſſairement avoir dans l'état de ſanté. Nous avons démontré ailleurs (*a*) que l'aſſimilation des alimens avec nos humeurs, ne ſçauroit ſe faire parfaitement, & que les liquides ne peuvent acquérir les qualités requiſes, ſi les ſolides ne jouiſſent d'une certaine vigueur. Mais nous venons de faire voir que la diminution de cette force, eſt un effet néceſſaire des fievres intermittentes ; il eſt donc évident que les liquides doivent contracter des qualités vitieuſes, & ſur-tout celles qui dépendent d'une aſſimilation imparfaite, & d'un mêlange inégal de leurs molécules entr'elles. Car lorſque dans le froid fébrile la partie rouge du ſang ſe retire de l'habitude extérieure vers le centre, comme nous le démontre la pâleur de tout le corps, & qu'elle eſt preſque dans un état de ſtagnation parfaite autour du cœur & des gros vaiſſeaux, il n'y a plus que la

(*a*) Aph. de Boerh. §. 25 & 44.

partie la plus fluide qui puiſſe ſe faire jour à travers le poumon, & entretenir un foible reſte de vie. Par-là le mêlange exact & naturel des parties du ſang entr'elles ſe trouve dérangé, & les molécules les plus groſſieres acquierent de la diſpoſition à ſe ſéparer facilement des plus tenues, par l'interruption de leur union intime & parfaite, qui dure ſouvent pendant un tems très-conſidérable. Toutes nos humeurs, la bile & l'urine exceptées, ſont naturellement exemptes de toute âcrimonie. Mais il n'eſt pas étonnant qu'elles deviennent âcres, lorſqu'elles s'écartent de leur état naturel, & ſur-tout lorſque le mouvement du ſang dans ſes vaiſſeaux augmenté, comme il l'eſt dans la chaleur fébrile, y développe les ſels & les huiles âcres & volatiles, ainſi qu'on l'a démontré dans une autre occaſion (*a*); lorſque la fievre elle-même s'oppoſe à la formation d'un chyle doux & louable qui pourroit corriger cette âcrimonie du ſang, & que d'ailleurs dans l'in-

(*a*) Aph. de Boerh. §. 100.

tervalle des paroxyſmes, les ſolides affoiblis & les liqueurs dépravées, ne peuvent travailler efficacement à l'aſſimilation des alimens.

(*Et de toutes ces choſes enſemble naît une grande diſpoſition aux ſueurs, qui affoiblit beaucoup par la perte de la partie viſqueuſe même du ſang, &c.*) car, comme on l'a vu, l'action des ſolides ſur les fluides étant rallentie, le ſang n'a plus la même conſiſtance, le mêlange & l'union de ſes molécules entr'elles n'eſt plus auſſi intime qu'auparavant. Sa partie la plus tenue doit donc ſe ſéparer facilement de la plus épaiſſe, & s'échapper par les vaiſſeaux cutanés, déjà trop relâchés pour pouvoir s'oppoſer à leur ſortie. Bien plus, la partie la plus épaiſſe même ſe diſſout dans les fievres. La pâleur de ceux qui les ont gardées pendant long-tems en eſt la preuve. C'eſt ainſi que les ſueurs enlevent non ſeulement la partie la plus aqueuſe & la plus tenue de nos humeurs, mais quelquefois même la viſcoſité du ſang diſſoute. Dans l'état naturel les alimens dont nous nous nour-

riſſons acquierent, avant de s'aſſimiler à nos humeurs, un caractere plaſtique, ſemblable à celui de la ſéroſité du ſang. On ſçait combien cette ſéroſité a de pente à la concrétion, pour peu que la châleur ſoit augmentée; il n'en ſort pas la moindre quantité hors du corps, puiſqu'on n'en rencontre naturellement aucun veſtige dans l'urine, la ſalive, la bile, ni dans aucune autre humeur ſéparée du ſang. Ce que je dis de la ſéroſité, on peut le dire à plus forte raiſon de la partie rouge. Mais il n'en eſt pas ainſi lorſque les vaiſſeaux de tout le corps ont ſouffert un affoibliſſement conſidérable, & que les tuyaux excrétoires de la peau ont été long-tems relâchés par des ſueurs exceſſives, il ſemble que les humeurs groſſieres & la viſcoſité même du ſang, peuvent alors ſe faire un paſſage, & s'échapper hors du corps, à travers les tuyaux affoiblis. C'eſt ainſi que les hommes en ſanté, échauffés par un travail violent, & expoſés à une chaleur brûlante, éprouvent une ſueur viſqueuſe qui teint leur chemiſe en jaune, & qui ſouvent même a une couleur

vraiement rougeâtre, principalement ſous les aiſſelles. Durant l'agonie le corps des mourans ſe couvre d'une ſueur épaiſſe & glutineuſe. Puis donc que ces ſueurs enlevent les liquides dont le chyle fourni par les alimens doit acquérir les qualités, pour s'aſſimiler à nos humeurs, & ſervir à réparer les pertes continuelles des ſolides & des fluides, il eſt clair qu'elles doivent être ſuivies d'une foibleſſe conſidérable. Ceux-là ſe trompent donc, qui voyant que les paroxyſmes des fievres intermittentes ſe terminent par les ſueurs, s'imaginent devoir faire tous leurs efforts pour les augmenter, dans l'eſpérance de procurer par-là une entiere évacuation de la matiere fébrile. Une obſervation journaliere nous apprend que les fievres intermittentes les plus difficiles à guérir, ſont celles qu'accompagnent des ſueurs exceſſives, & qu'on ne vient à bout de leur guériſon, qu'après avoir auparavant reprimé ces ſueurs. C'eſt pourquoi, comme je le dirai plus bas, on doit à la vérité entretenir doucement la ſueur qui termine le paroxyſme, par de bouillons de viande, la tiſanne vi-

neuse, & par d'autres boissons semblables qui fournissent au sang une certaine quantité de véhicule ; mais on doit bien se garder de l'exciter par des remedes échauffans, & par le poid des couvertures, de peur qu'elles n'entraînent avec elles des liqueurs ou des sucs utiles à la machine. L'état de foiblesse & de langueur que ces sueurs laissent après elles, prouve assez qu'elles ont été nuisibles ; & l'on doit avoir égard ici à cet axiome général de pratique, qu'Hippocrate a établi non seulement au sujet des diarrhées & des vomissemens, mais encore de toutes autres évacuations, sçavoir, qu'elles sont favorables *lorsque le malade en est soulagé, & qu'il les soutient sans peine, sinon le contraire arrive* (*a*).

(*L'urine est alors excessivement épaisse, trouble, grasse, semblable à celle de jument*). L'urine est une lessive aqueuse qui s'unissant à toutes les matieres qui peuvent se dissoudre dans l'eau, & passer par le couloir des reins, les détrempe, & les entraîne hors du corps. Elle est

(*a*) Aph. sect. 1. n°. 11.

deſtinée à délayer les ſels & les huiles devenus trop âcres, qui par un plus long ſejour dans le ſang y produiroient des effets pernicieux. Le mouvement de la circulation étant augmenté pendant la fievre, les parties huileuſes & ſalines des humeurs contractent une plus grande âcrimonie (*a*); les ſolides ſouffrent par le frottement un détriment conſidérable, le ſang lui-même n'eſt quelquefois plus compoſé que de parties mal unies & mal aſſimilées, & les vaiſſeaux ſont dans un état de foibleſſe générale. De-là il eſt aiſé de comprendre pourquoi l'urine eſt plus épaiſſe & plus chargée, & qu'elle devient même preſque ſur le champ trouble, épaiſſe & ſavonneuſe. Car nous ſçavons que la diſſolution de la graiſſe, & ſon expulſion hors du corps eſt un effet des fievres intermittentes, puiſque des hommes auparavant fort gras, ſont réduits par des fievres de longue durée à une extrême maigreur. Cette graiſſe diſſoute, & mêlée avec les autres humeurs dans le torrent de la

(*a*) Aph. de Boerh. §. 100.

circulation, acquiert de l'âcrimonie par le mouvement & la chaleur qu'elle éprouve. Elle se mêle avec les parties salines du sang devenues pareillement trop âcres, & forme avec elles une espece de savon qui se dissout dans l'eau, & sort avec l'urine. C'est par la même raison que la salive présente quelquefois les mêmes apparences, c'est-à-dire, qu'elle est plus épaisse, & qu'elle s'évacue en plus grande quantité, les vaisseaux salivaires affoiblis étant moins en état de résister à la pression des liqueurs agitées par le mouvement fébrile.

(*Ainsi le sang étant foible, dissous, à peine lié, &c.*) le sang des hommes sains & robustes est ferme & compacte. A peine est-il sorti de la veine qu'il se fige, & qu'il ne présente plus qu'une masse presque entiérement solide. Dans les filles d'une constitution lâche & foible, au contraire, il est extrêmement délayé, & l'on ne voit que fort peu de partie rouge au milieu d'une grande quantité de véhicule aqueux. Une différence aussi remarquable dans la consistance du sang, ne vient que de la force plus ou moins

grande, avec laquelle les vaiſſeaux & les viſceres agiſſent ſur les fluides, ainſi qu'on l'a démontré dans les chapitres de la *fibre foible*, *& de la fibre roide.* Mais nous avons vu que les fievres intermittentes entraînent la foibleſſe des vaiſſeaux; la diminution de la conſiſtance du ſang en eſt donc une ſuite néceſſaire; il ſera dont mal lié & diſſous. Sa partie la plus fluide & la plus mobile s'échappe alors par les ſueurs à la fin de chaque paroxyſme; & quoiqu'on la remplace par une boiſſon abondante, ce nouveau liquide ne ſupplée qu'imparfaitement à la perte de l'ancien, puiſque dans l'état d'atonie où ſont les forces aſſimilantes, il ne ſçauroit éprouver le degré d'élaboration néceſſaire. C'eſt ainſi que le ſang eſt privé de ſa meilleure partie. Les ſueurs lui ayant enlevé ſa partie la plus fluide, ce qui reſte n'eſt plus qu'une maſſe lente & viſqueuſe. Ce reſte même ne tarde pas de perdre cette douceur qui eſt naturelle à nos humeurs dans l'état de ſanté, & devient âcre, comme on la démontré. Si l'on fait attention à la réunion de ces deux états, ſçavoir, du relâ-

chement & de la foibleſſe des vaiſſeaux, avec l'épaiſſiſſement & l'âcrimonie des humeurs, il ſera aiſé de comprendre la raiſon de bien de maux que les fievres intermittentes ont coutume d'entraîner à leur ſuite, lorſqu'elles durent long-tems. On peut voir ce que nous avons dit à ce ſujet dans une autre occaſion (*a*). Ce qu'on doit le plus appréhender dans ces circonſtances, c'eſt la facilité que les vaiſſeaux ont à ſe déchirer, lorſque des liqueurs âcres coulent dans leur cavité avec un mouvement accéléré pendant le paroxyſme, & frappent avec plus de force leurs parois affoiblies. Ainſi j'ai vu dans une fille attaquée depuis long-tems d'une fievre quarte violente, une éruption copieuſe de ſang par les gencives & des échymoſes qui ſe formoient ſur les paupieres, ſans qu'on peut les attribuer à l'action d'aucune cauſe extérieure. Et voilà, ſans doute, pourquoi l'on trouve dans Hippocrate (*b*) que *lorſque dans les fievres quartes, il ſurvient une hémor-*

(*a*) Aph. de Boerh. §. 44.
(*b*) Aph. ſect. VIII. nº. v.

rhagie par les narines, c'eſt un mauvais ſigne (malum). Je ſçais que quelques interprêtes ſont d'avis que les derniers aphoriſmes, parmi leſquels on trouve celui-ci, n'appartiennent pas à Hippocrate ; & que la vérité du paſſage cité paroît ſuſpecte, parce qu'on croit qu'il eſt détruit par un autre paſſage du même Auteur, dans lequel on lit les paroles ſuivantes (*a*), *on voit quelquefois dans les fievres quartes opiniâtres couler une urine épaiſſe & blanche, comme celle d'Archigene, & cette urine délivre de l'abcès. Le même effet a lieu s'il ſe fait par les narines une hémorrhagie copieuſe & ſuffiſante.* Il ſemble d'abord qu'il eſt permis de conclure de ce paſſage qu'Hippocrate regarde l'hémorrhagie comme utile & ſalutaire dans les fievres quartes. Mais ſi l'on confronte ce paſſage avec l'aphoriſme 74. de la quatrieme ſection dont j'ai déjà fait mention dans une autre occaſion (*b*), on verra évidemment que le mot *tetartaiois* ne doit pas s'entendre

(*a*) Epidem. lib. VI. Comm. IV. Text. LI.
(*b*) Aph. de Boerh. §. 594.

de

de la fievre, mais du jour de la maladie, & qu'ainsi il signifie le quatrieme jour de la fievre, & non pas la fievre quarte. Aussi est-ce de cette façon que Foësius (*a*) & Cornarius ont traduit ce texte, comme Chartier nous le fait judicieusement remarquer dans ses commentaires sur ces derniers aphorismes. C'est dont avec raison que nous regardons l'hémorrhagie des narines comme pernicieuse dans les fievres quartes sur l'autorité du texte cité, outre que toute évacuation de sang est nuisible dans la cure des fievres intermittentes, comme on le verra plus bas (*b*), & que cette hémorrhagie dénote la facilité qu'un sang âcrimonieux trouve à déchirer les vaisseaux.

C'est à cette âcrimonie du sang, jointe à son épaississement, qu'on doit, ce semble attribuer l'inflammation des amigdales que Sydenham a observé après des fievres intermittentes de longue du-

(*a*) Charter. Epid. lib. VI. Comment. IV. text. LI. part. II. p. 342.

(*b*) Voyez ci-après l'aph. 762.

rée, sur-tout (*a*) si dans leur traitement on avoit employé des *évacuations trop copieuses*. Il fait observer en même tems que cet accident étoit bientôt suivi de l'enrouement, de l'enfoncement des yeux, & de la face hippocratique, signes avant-coureurs d'une mort prochaine & inévitable. Il est évident que les mêmes causes peuvent produire de semblables désordres dans d'autres parties du corps. Ainsi Jacot (*b*) dit avoir observé trois fois dans une année « que dans » une fievre tierce, dont le froid étoit » assez irrégulier, il s'étoit formé dans » le bas ventre, une suppuration qui » n'avoit été annoncée par aucun symp» tome remarquable, & que le pus ve» nant ensuite à se répandre tout d'un » coup sur les intestins, ou les intestins » eux-mêmes à se sphaceler, les malades » étoient morts subitement, avec des » frissons, sueur froide, défaillance, » douleur & tension au bas ventre. » Cela ne doit point paroître surprenant, nous

(*a*) Sect. I. cap. V. pag. 122.
(*b*) Holler. in coac. hipp. pag. 811.

avons fait voir ailleurs, en donnant l'hiſtoire de l'inflammation (*a*) que le ſang eſt ſur-tout propre à la produire lorſqu'il eſt en même tems âcre & épais.

Il paroît auſſi que cette cacochymie produite par de longues fievres intermittentes, eſt capable de donner lieu à différentes maladies croniques, ſouvent très-fâcheuſes, ſoit qu'il ſe ſoit fait un amas d'humeurs dépravées dans quelque viſcere, ſoit que ces maladies croniques ſoyent un effet des vices que les liquides ont contracté peu à peu, & qui infectent enſuite toute la maſſe des humeurs (*b*). Ainſi l'on ne ſera pas ſurpris que les fievres intermittentes ſoyent quelquefois ſuivies du ſcorbut ſi l'on conſidere que le caractere particulier de cette affection, conſiſte dans l'épaiſſiſſement du ſang joint à l'âcrimonie, comme nous le déduirons ailleurs, (*c*) des phénomenes de cette maladie, après en avoir fait l'expoſition. Nous avons prouvé dans

(*a*) Voyez les aph. de Boerh. §. 376. 377.
(*b*) Aph. de Boerh. §. 1050.
(*c*) Aph. de Boerh. §. 1153.

une autre occasion (*a*) que la débilité des solides peut occasionner l'hydropisie ; or, cette débilité a lieu dans les fievres intermittentes, comme nous l'avons dit, il n'y a qu'un moment. Alors les jambes commencent à s'enfler, & l'enflure gagnant par degrés, l'eau se répand enfin dans la cavité du bas ventre. L'enflure des jambes n'est cependant pas toujours d'un mauvais augure. Sydenham (*b*) n'en étoit jamais effrayé, mais il tiroit au contraire de ce symptome, un heureux préfage pour le malade, parce qu'il sçavoit, par sa propre expérience, que la fievre se dissipe à proportion que l'enflure fait des progrès. Mais alors cette enflure ne dépend pas apparemment du relâchement seul, mais du transport d'une portion de la matiere fébrile sur les jambes. Ce symptome est quelquefois l'effet des purgatifs trop réitérés, & on l'observe rarement dans les jeunes gens (*c*), à moins qu'il ne dépende de cette

(*a*) Aph. de Boerh. §. 44. nº. 2.

(*b*) Sect. I. cap. v. pag. 120. ubi de hydrope.

(*c*) Ibid. pag. 119. 120.

cauſe ; ainſi ce n'eſt pas par les purgatifs qu'on doit le combattre, ſur-tout ſi la fievre ſubſiſte encore ; car alors Sydenham (*a*) a obſervé que la fievre ne fait que s'enraciner davantage, ſans que l'hydropiſie diſparoiſſe. Les frictions des parties enflées, & l'uſage d'un vin aromatique amer & fortifiant emportent le mal facilement & ſûrement en rétabliſſant le ton languiſſant des ſolides. La même méthode convient encore ſi la matiere fébrile, au lieu de ſe porter vers les extrêmités inférieures, ſe répand ſur toute l'habitude du corps, & y produit la leucophlegmatie, maladie cependant qu'on doit diſtinguer ſoigneuſement de l'hydropiſie, comme on la dit dans une autre occaſion (*b*) ; car dans la leucophlegmatie les humeurs ont un caractere froid & pituiteux, & l'on remarque dans tout le corps un relâchement & une moleſſe, pour ainſi dire, pâteuſe, au lieu que dans l'hydropiſie les humeurs éprouvent une diſſolution aqueuſe, & l'enflure commence de ſe ma-

(*a*) Ibidem.
(*b*) Aph. de Boerh. §. 72.

nifeſter aux piés. Hippocrate (*a*) avoit déjà obſervé que la leucophlegmatie eſt un produit des fievres de longue durée. Voici ce qu'il dit à ce ſujet : « lorſque » quelqu'un abonde en pituite blanche, » tout ſon corps préſente une enflure » blanche.... Cette maladie doit ſa » naiſſance à la pituite, lorſqu'après » de longues fievres le malade eſt chargé » de cette humeur, & que n'ayant pas » été purgée, elle ſe jette ſur les chairs. » L'hydropiſie qui ſuccede aux fievres de longue durée eſt beaucoup plus dangereuſe, ſi elle reconnoît pour cauſe les obſtructions ſchirreuſes des viſceres. Nous verrons ailleurs (*b*) que ces obſtructions peuvent donner naiſſance à cette maladie.

La Phyſiologie nous enſeigne que le ſang veineux qui retourne du pancreas, du ventricule, de l'omentum, de la rate, du mezentere, va ſe rendre dans le tronc de la veine-porte, d'où il ſe diſtribue en-

(*a*) Lib. de affection. cap. v. confer. lib. de intern. affectib. cap. LII.

(*b*) Aph. de Boer. §. 1229.

ſuite dans la ſubſtance du foie, par les ramifications de cette veine. Mais il eſt hors de doute que lorſqu'après de longues fievres intermittentes, le ſang eſt privé de ſa partie la plus fluide, ce ſang veineux qui entre dans le foie doit y produire des obſtructions, d'autant plus facilement qu'il eſt obligé d'y parcourir des capillaires artériels ſans le ſecours de l'impulſion du cœur. On verra dans la ſuite au chapitre de l'*hepatitis* que l'obſtruction du foie eſt très-ſouvent ſuivie de l'ictere; & je me rappelle effectivement avoir vu pluſieurs malades attaqués de cette maladie en l'année 1727. qui fut extrêmement fertile en fievres intermittentes d'automne très-opiniâtres.

L'obſervation nous apprend que les mêmes cauſes peuvent faire naître dans les différens autres viſceres du bas ventre des obſtructions rebelles qui dégénerent quelquefois en tumeurs ſchirreuſes preſque irréſolubles. Galien (*a*) obſerva dans une fievre tierce opiniâtre qui com-

(*a*) Method. Medend. ad Glaucon lib. I. cap. IX.

mença dans l'automne & ne finit qu'au retour du printems ; que la rate étoit extrêmement tuméfiée, & les parties précordiales enflées par des vents. Il eſt évident que le même effet peut avoir lieu dans le pancreas, l'omentum, les glandes du méſentere, &c. Il faut remarquer cependant que les tumeurs du bas ventre ne ſont pas toujours des ſymptomes fâcheux dans les fievres intermittentes. Sydenham (*a*) a obſervé que lorſ» que de jeunes enfans ont été long-tems » tourmentés par des fievres intermitten» tes d'automne, il n'y a aucun eſpoir » de guériſon, juſqu'à ce que le bas » ventre, & ſur-tout la région de la » rate, commencent à s'endurcir & à » s'enfler. Car la fievre diſparoît à me» ſure que cette enflure ſe fait voir ; & » ſi par une obſervation ſoigneuſe & ré» fléchie, on peut venir à bout de pré» voir l'arrivée de ce ſymptome, l'on ne » ſçauroit avoir de meilleur prognoſtic » pour prédire la guériſon de la fievre. »

(*a*) Sect. I. cap. v. pag. 121. 122. ubi de rachitide.

Lorſque la fievre a ceſſé, on vient facilement à bout de réſoudre & d'évacuer la ſaburre qui s'eſt ramaſſée, au moyen de quelques purgatifs, ſecondés de frictions ſur le bas ventre, & des onctions avec l'onguent *martiatum*, ou *d'arthanita*, *&c.* Il arrive ſouvent que l'inteſtin colon farci & tuméfié, préſente, en ſe réfléchiſſant auprès de la rate, l'apparence d'un ſchirre à ce viſcere; car j'ai ſouvent obſervé que ces tumeurs ſe guériſſent infiniment plutôt qu'il ne pourroit ſe faire, ce ſemble, ſi le mal avoit eu ſon ſiege dans la rate même. Il eſt à remarquer d'ailleurs que pendant les années où les fievres intermittentes étoient épidémiques, l'enflure du bas ventre qui, dans les enfans, ſuccédoit à ces fievres, préſentoit au toucher une dureté ſchirreuſe, (*a*) au lieu que dans les autres années on n'y voyoit qu'une tenſion flateuſe.

Il eſt évident que les fievres intermittentes peuvent cauſer encore un grand nombre d'autres déſordres, ſelon la dif-

(*a*) Ibid. pag. 122.

férence des viſceres obſtrués, & la léſion des fonctions qui en dépendent. Il ſuffit d'en avoir indiqué ici l'origine commune.

§. 754. *Au reſte, quand les fievres ne ſont point malignes* (753) *elles ſervent à diſſiper les maux invétérés, & diſpoſent le corps à une longue vie.*

Quoique les fievres intermittentes donnent quelquefois naiſſance à tous les maux qui ont fait la matiere du paragraphe précédent, ce n'eſt pas à dire pour cela qu'elles ſoient toujours nuiſibles. Ces mauvais effets n'ont lieu que lorſque les paroxyſmes trop forts abattent en peu de tems les forces du malade, que des ſueurs exceſſives enlevent la partie la plus fluide du ſang, ou que par leur trop longue durée ces fievres détruiſent entiérement la vigueur du corps. On les ſupporte facilement pour l'ordinaire à l'aide d'un bon régime, & elles font plus de bien que de mal, pourvu qu'on ne les combatte pas par

un traitement peu méthodique. L'illuſtre Boerhaave aſſuroit que pluſieurs perſonnes très-avancées en âge, qu'il avoit interrogées pour ſçavoir ſi elles n'avoient jamais eu des fievres intermittentes, lui avoient répondu qu'elles avoient été effectivement attaquées dans la fleur de l'âge, de la fievre quarte qui eſt la plus longue de toutes ; & je penſe que les Médecins attentifs à obſerver les effets de ces fievres avoueront que les fievres quartes qu'on ne trouble par aucun remede violent, & qui ſe diſſipent inſenſiblement à l'aide d'un bon régime au retour du printems, laiſſent les malades plus vigoureux & moins ſujets aux maladies qu'auparavant. On n'en ſera pas ſurpris ſi l'on conſidere que ces fievres renferment en abrégé le genre de vie que Celſe (*a*) recommande aux hommes ſains. Car un froid violent eſt ſuivi d'une grande chaleur ; & au dégoût qui accompagne le paroxyſme, ſuccede ſouvent un appétit dévorant aux jours intercalaires, &c. de plus une fievre intermittente de longue durée amaigrit

(*a*) Lib. I. cap. I. pag. 26.

entiérement le corps en fondant toute la graiſſe, & la chaſſant par les urines & les autres voies, de la même maniere que le mercure & les tiſannes ſudorifiques. Cette diſſolution, & cette expulſion ſucceſſive des humeurs en procure le changement radical. Le corps ſe débarraſſe des matieres anciennes & nuiſibles, pour ſe remplir enſuite d'un nouveau liquide vital; & c'eſt ainſi que les fievres intermittentes bien conduites diſpoſent à une longue vie (*a*).

Dans le froid des fievres intermittentes tout le corps tremble; il eſt quelquefois fortement ſecoué pendant des heures entieres, preſque également dans ſes parties internes & externes. Les capillaires artériels ſe contractent & repouſſent dans des troncs plus larges les liqueurs qu'ils contiennent, ainſi que la pâleur nous l'apprend. Il eſt aiſé de voir que ces mouvemens ſont très-propres à débarraſſer les extrêmités des arteres obſtruées. Il n'y a donc pas lieu d'être ſurpris que les fievres intermittentes détruiſent ſou-

(*b*) Boerh. inſtit. medic. §. 1062.

vent des obſtructions qui ont réſiſté à tous les remedes, ſur-tout ſi l'on conſidere que ce premier état de la fievre, eſt bientôt ſuivi de la chaleur, & que le mouvement devenu plus rapide alors, acheve de ſubjuguer la matiere de l'obſtruction, que les ſécouſſes du froid fébrile avoient déjà miſe en mouvement. Et voilà pourquoi les fievres intermittentes délivrent ſouvent les hommes de maux invétérés contre leſquels toutes les reſſources de l'art avoient été impuiſſantes. L'hiſtoire de la Médecine eſt remplie d'obſervations qui confirment ce que j'avance. Il ſuffira d'en rapporter quelques-unes. J'ai vu pluſieurs fois dans des fievres d'automne épidémiques & opiniâtres, que les malades qui ſupprimoient imprudemment la fievre par l'uſage du quinquina, avant que la matiere morbifique, qui dans ces fievres occupe ordinairement les parties précordiales, fût entiérement détruite, s'en trouvoient très-mal, & qu'ils traînoient pendant tout l'hiver une vie languiſſante, avec un ictere dont ils n'étoient délivrés qu'au mois de Février. Alors il leur ſur-

venoit une fievre tierce vernale qui dans un petit nombre de paroxyſmes atténuoit la ſaburre dont les viſceres étoient farcis, & la chaſſoit par les ſelles ſous la forme d'une eſpece de gelée noire, tenace & très-fétide. Cette évacuation avoit pour l'ordinaire un heureux ſuccès. Dans quelques-uns cependant, en petit nombre, il eſt vrai, le ſéjour que la ſaburre avoit fait dans la ſubſtance du foie, avoit totalement corrompu ce viſcere; & l'évacuation de ces ordures étoit ſuivie de celle d'un ſang pur; le malade épuiſé tomboit en défaillance, & mouroit après avoir rejetté une quantité exceſſive de ſang par le vomiſſement & par les ſelles. Hippocrate nous avertit (*a*) que la fievre quarte non ſeulement n'eſt pas dangereuſe, mais encore qu'elle préſerve d'autres grandes maladies. Il dit auſſi que la fievre quarte délivre des convulſions ceux qui en ſont attaqués (*b*). J'ai obſervé qu'un mal de tête qui revenoit périodiquement, & qui avoit déjà duré de

(*a*) Epidem. lib. I. Comment. III. Text. IV.
(*b*) Aphoriſm. ſect. V. n°. LXX.

la sorte pendant plusieurs années, cessa pendant tout le tems que le malade fut attaqué d'une fievre quarte. Un homme qui éprouvoit depuis très-long-tems une douleur à l'épaule droite, en fut délivré par le moyen d'une fievre quarte. Il s'ennuya de la fievre au bout de six mois, & il usa du quinquina. Ce remede la fit cesser, mais la douleur revint. Un mois après la fievre quarte reparut. Le malade la supporta patiemment cette fois; elle se dissipa insensiblement d'elle-même, & la douleur ne revint plus. C'est aussi par le secours de la fievre quarte que le célebre Mathématicien La Hire (*a*) fut délivré d'une palpitation de cœur, maladie dont on ignore si souvent la cause, & qui résiste si opiniâtrement à tous les remedes. Ce savant vécût depuis en bonne santé, jusqu'à l'âge de soixante & dix-huit ans, confirmant par son exemple que la fievre quarte guérit les maux invétérés, & dispose à une longue vie.

Les fievres intermittentes sont donc

(*a*) Mem. de l'Acad. royale des sciences ann. 1718. hist. pag. 110.

le plus souvent salutaires, & ne produisent aucun effet pernicieux, à moins que par les rédoublemens, & la durée de leurs paroxysmes, elles ne dégénerent en continues, ou qu'elles n'attaquent des hommes affoiblis par l'âge, ou par quelque autre cause quelconque. Forestus (*a*) assure n'avoir *jamais* vu, pendant quarante ans de pratique, *mourir personne de la fievre tierce à moins qu'elle ne dégénerât en continue.* Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le caractere de cette fievre est incompatible avec la peste; & lors même que les autres maladies dans un tems de peste en prenoient le caractere, la fievre tierce tenoit bon, & ne dégénéroit jamais (*b*).

§. 755. *Après cette exacte discussion de toute l'histoire des fievres intermittentes* (746 *jusqu'à* 755), *on établit pour leur cause pro-*

(*a*) Observ. & curation. Medicinal. lib. III. obs. VI. nº. III. tom. I. pag. 84.

(*b*) Vandermye de morb. Bredan. pag. 5.

chaine, la viſcoſité du liquide artériel, peut être auſſi l'inaction des eſprits tant du cerveau que du cervelet, deſtinés aux mouvemens du cœur, quand par quelque cauſe que ce ſoit, la contraction de ce viſcere devient enſuite plus prompte & plus forte, & quand la réſolution des humeurs qui ſont en ſtagnation ſe fait.

En recherchant quelle peut être la cauſe prochaine des fievres intermittentes, il faut faire attention aux divers changemens qui ſe font remarquer dans la machine, lorſque le paroxyſme commence. Or, ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai dit au paragraphe 749, on verra clairement que les premiers indices de l'arrivée du paroxyſme, ſont tels qu'ils démontrent que l'influx ordinaire & libre des eſprits dans les muſcles a ſouffert un dérangement conſidérable. C'eſt ce que nous prouvent la laſſitude, la foibleſſe,

les tremblemens ; & qu'en même tems le ſang ceſſe d'être pouſſé aux extrêmités dans la quantité & avec la vîteſſe convenables, ainſi que le froid, l'horreur, les friſſons, la pâleur, &c. le font aſſez connoître. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon *qu'on établit pour leur cauſe prochaine, la viſcoſité du liquide artériel, & peut être même l'inaction des eſprits, tant du cerveau que du cervelet, deſtinés au mouvement du cœur.* Par cette *viſcoſité* ou *lenteur* du liquide artériel, on n'entend pas ſeulement une augmentation d'épaiſſiſſement & de cohéſion des moleſcules du ſang entr'elles, mais toute difficulté à ſe mouvoir dans les vaiſſeaux, quelle qu'elle puiſſe être, ſoit qu'elle vienne de la part du liquide même, des vaiſſeaux qui le contiennent, ou des forces mouvantes. L'action des muſcles qui ſervent à exécuter les mouvemens volontaires eſt affoiblie au commencement du paroxyſme, & les malades connoiſſent, à ne s'y point tromper, par la foibleſſe & la laſſitude ſubite qu'ils reſſentent alors, que la fievre n'eſt pas loin. Le mouvement du cœur en même tems eſt languiſ-

fant, & quoiqu'il ſe contracte plus fréquemment à cauſe de l'irritation qu'y excite le ſang qui y retourne par les veines, il ne peut cependant le faire qu'avec beaucoup de foibleſſe, & d'une maniere inſuffiſante pour pouſſer le ſang dans les arteres avec la force convenable. C'eſt ce que nous prouve l'état du pouls, qui eſt alors fréquent, foible & petit. De tout cela n'eſt-il pas permis de conclure qu'on doit probablement accuſer ici l'inaction du liquide nerveux tant du cerveau que du cervelet, deſtiné au mouvement du cœur? Et ne peut-on pas dire que par un effet de cette inaction, les eſprits ceſſent d'agir efficacement ſur les muſcles qui ſont ſoumis à la volonté, comme ſur ceux qui ſervent à l'exécution des mouvemens vitaux? Si l'on ſuppoſe une fois cette inaction, quelle que ſoit la cauſe qui l'ait produite, tous les phénomenes qu'on obſerve dans le premier tems des fievres intermittentes, c'eſt-à-dire, dans le froid fébrile, s'enſuivent néceſſairement; car le cœur ſe contractant avec moins de force, pouſſera moins fortement le ſang dans les arteres, &

les arteres moins dilatées réagiront avec moins de vigueur sur les liqueurs qu'elles contiennent, quand le cœur est en diastole. Peut-être aussi cette inaction des esprits du cervelet entraîne-t-elle la diminution du mouvement vital des fibres musculeuses qui entrent dans la composition des arteres, & ces deux causes concourent à produire la langueur de la circulation. C'est ainsi que le sang sera à peine poussé vers les extrêmités, ou du moins qu'il n'y parviendra pas avec un degré de force suffisant pour y exciter un degré de chaleur égal à celui qui accompagne l'état de santé. Alors le froid se fait sentir, les arteres se resserrent, & ce resserrement oppose un nouvel obstacle au mouvement du sang dans leur cavité. Le sang qui retourne au cœur par les veines irrite, il est vrai, cet organe; mais cette irritation ne sçauroit y exciter des contractions assez fortes pour surmonter la résistance des arteres, & cela pour les raisons que j'ai indiquées. Il y a donc assez de probabilité dans l'opinion qui fait dépendre le commencement du paroxysme, dans les fievres intermittentes, de l'i-

action du fluide nerveux, comme de sa cause prochaine, action qui est accompagnée ou bientôt suivie de la viscosité du liquide artériel; telle que nous la concevons, c'est-à-dire, de la difficulté qu'il trouve à se mouvoir dans les vaisseaux, ainsi que je l'ai dit.

Plusieurs raisons viennent à l'appui de cette opinion. Lorsque au commencement du paroxysme nous voyons qu'il se forme dans le corps des obstacles qui empêchent le sang artériel de parvenir aux extrêmités, dans la quantité & avec le mouvement convenable, cela ne peut venir que de ces trois causes, l'imméabilité du liquide, la résistance des vaisseaux augmentée, ou le défaut des forces mouvantes. Mais un homme attaqué d'une fievre quarte paroît jouir, même à ses propres yeux, d'une parfaite santé, quelques minutes avant l'arrivée du paroxysme, & il se repaît souvent de l'espérance d'être délivré de la fievre, dans le moment même qu'elle est prête à le saisir. Ainsi il n'est pas possible de concevoir quel changement subit auroit pu rendre le sang imméable. On conçoit

encore moins comment les vaisseaux pourroient contracter dans un instant assez de roideur pour opposer une si grande résistance aux liqueurs qui sont poussées dans leur cavité. Reste donc à penser que la cause de ce changement si prompt, ne reside point ailleurs que dans cet *impetum faciens* (*a*) qu'Hippocrate appelle *to enoreoun*, & que nous sçavons être si fort susceptible d'altération, à l'occasion la plus légere. C'est ainsi que j'ai vu une fille qui jouissoit auparavant d'une parfaite santé, être attaquée sur le champ, à l'aspect d'un loir dont elle fut effrayée, du premier paroxysme d'une fievre quarte qui dura pendant tout l'hiver, & ne se dissipa qu'au retour du printems. Deux mois après sa guérison un jeune étourdi ayant malheureusement jetté un loir mort dans ses habits, la vue de cet animal la frappa tellement, que la fievre revint, & qu'elle en essuya encore plusieurs paroxysmes. Combien de fois n'arrive-t-il pas que des enfans

(*a*) Galen. lib. de tremor. palpitation. convulsion. & rigor. cap. v.

éprouvent des convulsions au commencement des accès, même dans une fievre tierce vernale & salutaire. Ce symptome ne laisse aucun lieu de douter de l'altération du fluide nerveux & du désordre ou se trouve alors tout le système des nerfs, si mobile à cet âge. J'ai vu au milieu du traitement de la vérole par la salivation, naître une fievre tierce vernale qui se dissipa après le quatrieme accès. Or, dans ce cas-là les humeurs étoient assurement dissoutes par l'action du mercure, & l'on ne pouvoit supposer aucune viscosité dans les liquides. Bien plus, le quinquina, ce remede si efficace pour toutes sortes de fievres intermittentes, produit aussi des effets salutaires dans les affections hystériques & hypocondriaques, maladies qui dépendent de la trop grande mobilité du genre nerveux, & de l'ataxie des esprits. Sydenham (*a*) dit l'avoir sur-tout employé avec succès dans le cas de convulsions violentes; & voilà peut-être pourquoi les personnes qui

(*a*) Dissertat. epistolar. ubi de affection. hysteric. pag. 519.

ont le genre nerveux si mobile sont quelquefois attaquées de fievres intermittentes qui résistent à presque tous les remedes, & qui ne cedent qu'à la vertu corroborante du quinquina. L'observation nous apprend que les affections vives de l'ame, & sur-tout celles qui l'occupent toute entiere & pendant longtems, ont quelquefois guéri les fievres intermittentes. La raison en est qu'elles changent & détruisent cette inaction du fluide nerveux d'où paroît dépendre le commencement du paroxysme. C'est ainsi que le Consul Fabius Maximus, dans une bataille qu'il livroit aux Allobroges & aux Auvergnacs, fut délivré en combattant d'une fievre quarte (*a*).

L'ingénieux Borelli (*b*) place dans le suc nerveux la cause prochaine & immédiate de la chaleur fébrile; mais il paroît s'être un peu trop livré à l'esprit d'Hypothese lorsqu'il prétend déterminer

(*a*) C. plin. secund. natur. hist. lib. VII. cap. L.

(*b*) De mot. animal. part. II. Cap. XXII. prop. CCXXV. pag. 289, & seq.

en

en quoi consiste précisément l'altération de ce fluide subtil, & expliquer les causes du retour périodique des paroxysmes dans les fievres intermittentes. On s'en convaincra aisément si l'on se donne la peine de lire avec attention ce qu'il a écrit sur cette matiere. Les symptomes qu'on observe au commencement du paroxysme paroissent prouver, il est vrai, que le fluide subtil qui se meut dans les nerfs, cesse d'agir sur les muscles avec la même énergie qu'auparavant. Mais comment cela se fait-il, & quelles en sont les causes c'est ce qu'il est très-difficile d'expliquer. Dans la recherche des causes des maladies, il est utile, sans doute, de remonter aussi haut que des observations indubitables, & la connoissance que nous avons de la structure du corps humain, peuvent le permettre. Mais il vaut mieux s'arrêter à ce terme, & avouer ingénument son ignorance sur le reste, que de se jouer par des hypotheses imaginées à plaisir, quelques ingénieuses qu'elles puissent être.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent ne re-

garde que le premier tems du paroxyſme des fievres intermittentes (749) : ce tems eſt bientôt ſuivi d'un autre (750) dans lequel la chaleur & la rougeur ſuccedent au froid, & le pouls devient plus fort & plus grand. Ces phénomenes nous démontrent que le cœur ſe contracte alors non ſeulement avec plus de vîteſſe, mais encore avec plus de force, & qu'il pouſſe vigoureuſement le ſang dans les arteres juſqu'aux extrêmités, & de-là nous concluons que la réſolution des humeurs ſtagnantes ſe fait. Pendant le froid fébrile, le ſang veineux ramaſſé autour du cœur, excitoit dans cet organe, par l'irritation qu'il y cauſoit, des contractions promptes, mais foibles. Il a donc fallu qu'il ſurvint une autre cauſe qui ait augmenté le mouvement du cœur, ou que celle qui la diminuoit pendant le froid, quelle que ſoit cette cauſe, ait été détruite. Les forces du cœur ainſi augmentées ne tardent pas de corriger l'excès de viſcoſité que le ſang avoit contracté par ſa ſtagnation autour de cet organe, en

le pouſſant à travers de canaux convergens, où le frottement de ſes molecules entr'elles, & contre les parois des vaiſſeaux, eſt plus fort; ce qui ne peut ſe faire ſans que les humeurs épaiſſies reprennent leur ancienne fluidité; car la même cauſe qui dans la ſanté empêche la concretion du ſang, paroît très-propre à la détruire, lorſqu'elle a commencé. Que ſi dans le tems du froid fébrile il s'eſt fait une ſi forte cohéſion des molecules du ſang entr'elles, qu'elles ne puiſſent plus recouvrer leur fluxilité, la ſuffocation & la mort s'enſuivent néceſſairement, comme on la dit au §. 749. Mais cela n'arrive que très-rarement & preſque jamais, ſi ce n'eſt dans des vieillards, & des ſujets extrêmement affoiblis.

§. 756. *Et par conſéquent, comme il n'eſt point de fievre intermittente qui ne garde cet ordre* (749. 1750. 151.) *il paroît que ſi on peut venir à bout de ſurmonter le premier tems* (749)

& la premiere cauſe (755), on pourra emporter tout le paroxyſme.

Tel eſt le cours des paroxyſmes des fievres intermittentes, qu'ils commencent par le froid & les ſymptomes qui l'accompagnent; que la chaleur vient après, & qu'elle ſe termine par la ſueur, qui eſt ſuivie de la remiſſion de tous les ſymptomes. L'art de guérir les fievres paroît donc conſiſter principalement à ſurmonter le premier tems, c'eſt-à-dire le froid, & la cauſe qui le produit, c'eſt-à-dire, la viſcoſité du liquide artériel, & l'inaction du fluide nerveux. Par ce moyen l'on prévient les autres ſymptomes de la fievre, puiſqu'ils ne ſçauroient avoir lieu ſi les premiers n'ont précédé. C'eſt ſur ce principe qu'eſt fondée cette belle méthode de guérir les fievres intermittentes, dont il ſera parlé au §. 761. & qui conſiſte à faire uſer au malade d'une grande quantité de tiſane légérement apéritive & délayante, & à exciter la ſueur une ou

deux heures avant l'arrivée du paroxyſme. Par-là, en attenuant & en délayant les humeurs, on s'oppoſe à la viſcoſité que le ſang doit contracter, on tient les vaiſſeaux parfaitement libres, on donne de la fluxilité aux liqueurs, enfin l'on prévient le froid fébrile au moyen de la chaleur modérée qui accompagne la ſueur. Nous dirons dans la ſuite quels ſont les cas où cette méthode convient, & quelles précautions elle exige; car la conduite des Médecins qui s'efforcent de prévenir le froid des fievres intermittentes par l'uſage des remedes échauffans & aromatiques eſt très-repréhenſible. On doit appréhender alors que la chaleur qui ſuccede au froid exceſſivement augmentée par ces remedes incendiaires ne produiſe des inflammations incurables. On peut conſulter ce que j'ai dit ailleurs à ce ſujet (*a*). Il paroît que la méthode dont je viens de parler, n'étoit pas inconnue aux anciens Médecins, & qu'on devoit, ſelon eux, intercepter le premier

(*a*) Voyez les aphor. de Boerh. §. 624.

tems des fievres intermittentes, par l'usage des bains, des frictions, &c. en excitant la chaleur & une sueur modérée. C'est ainsi que Celse (*a*) recommande pour la cure de l'horreur fébrile, de conduire le malade au bain, *lorsque le paroxysme est sur le point d'arriver, & qu'on le fasse tenir dans l'eau pendant le tems du froid.* Il veut qu'on réitere la même chose aux accès suivans & qu'on employe en même tems les frictions (*b*); *& il ne faut pas se rebuter*, dit-il, *lors même que le froid revient; car il arrive souvent que l'opiniâtreté du Médecin l'emporte enfin sur celle de la maladie.* Mais si après quelques paroxysmes le bain n'a été d'aucun secours, il conseille aux malades *de manger de l'ail avant l'accès, ou d'avaler du poivre délayé dans de l'eau chaude; car ces drogues excitent une chaleur qui est incompatible avec le frisson.* (*c*) On verra lorsqu'il sera question du traitement com-

(*a*) Lib. III. cap. XII. pag. 141.
(*b*) Ibidem.
(*c*) Ibidem.

bien peut être utile l'usage des aromatiques délayés dans une grande quantité d'eau. Il suffit d'avoir fait remarquer ici que Celse se flattoit de pouvoir guérir la fievre, en prévenant le froid par une chaleur artificielle. Et voilà pourquoi encore dans la cure de la fievre quarte il ordonne que *le malade se leve, & qu'il fasse de l'exercice, le jour qu'il attend la fievre, enforte que le tems du paroxysme arrive pendant l'exercice, car par ce moyen elle se dissipe souvent* (*a*).

§. 757. *Mais comme le premier état* (749) *d'une fievre parfaitement intermittente* (727), *& sa cause* (755) *peuvent dépendre d'une infinité de causes, même assez peu considérables, lesquelles peuvent plusieurs à la fois, prendre naissance au dedans du corps, & y faire des progrès dans un tems déterminé, comme*

(*a*) Ibid. cap. XV. pag. 146.

on l'observe de toutes les liqueurs qui se forment & se séparent dans le corps : il est bien plus difficile de distinguer la cause actuelle d'une infinité d'autres possibles, que d'en imaginer une parmi ces dernieres suivant laquelle on puisse rendre raison du retour périodique des paroxysmes, selon les loix de l'économie animale. C'est ce qu'il est aisé de concevoir clairement, pour peu qu'on y fasse attention.

Nous voici parvenus à l'examen d'un problême qui a mis à la torture l'esprit de presque tous les Médecins, & dont la solution est en effet très-difficile. Il s'agit de donner l'explication du retour périodique auquel les paroxysmes des fievres intermittentes sont assujetis, tandis que les fievres continues parcourent tous leurs tems sans interruption.

Sydenham (*a*) penſoit que les fievres intermittentes & continues différoient entr'elles principalement en ce que les premieres ſont en divers tems, & à pluſieurs repriſes, ce que les autres operent par un mouvement non interrompu. Mais d'ailleurs il prétend que les unes & les autres employent à peu de choſe près le même eſpace de tems pour changer, dompter, & expulſer la matiere fébrile ; car ſi la durée de la fievre continue la plus ordinaire qui ſe termine dans l'eſpace de 14 jours, eſt de trois cens ſoixante-ſix heures, il croit que la fievre quarte qui dure ſix mois, en employe à peu près autant pour travailler à ſa *deſpumation*. Il ſemble cependant que ce grand homme ait un peu trop plié les faits à ſon opinion, puiſqu'il ne compte que cinq heures & demi pour chaque paroxyſme de la fievre quarte, tandis qu'ils durent quelquefois beaucoup davantage. Mais il repond en quelque façon à cette difficulté, ainſi qu'à celle qu'on tire de la

(*a*) Sect. I. cap. V. pag. 106.

longueur des fievres quartes qui durent plus de six mois, par l'exemple de ces fievres continues dans lesquelles la *despumation* ne sçauroit se faire dans l'espace de quatorze jours, & qui s'étendent quelquefois beaucoup au de-là de ce terme, soit parce que la matiere morbifique est plus difficile à dompter, soit parce qu'on les traite peu méthodiquement; & il a soin d'avertir qu'il n'entend parler que de ces fievres qui ont *un caractere régulier & une marche constante* (*a*): car la plûpart des fievres tant continues qu'intermittentes ne parviennent point au terme indiqué, lors par exemple qu'elles attaquent de jeunes gens qui se portent bien d'ailleurs, en conséquence d'une légere altération, causée par une erreur dans l'usage des six choses non naturelles; on sçait que ces sortes de fievres sont bientôt guéries. Sydenham ne parle ici que des fievres intermittentes d'automne qui pour l'ordinaire sont beaucoup plus longues & plus difficiles à guérir, & qui sont souvent épidémiques con-

(*a*) Ibid. pag. 107.

jointement avec les fievres continues.

Il paroît que les anciens Médecins ont pareillement établi une certaine analogie entre les fievres continues & les intermittentes. Hippocrate (*a*) après avoir dit que le premier période des maladies aiguës se termine au quatrieme jour, le second au septieme, le troisieme au onzieme, & ainsi de suite jusqu'au soixantieme; en avançant toujours par les nombres quaternaires & septennaires (*b*), ajoute ensuite, *que les fievres quartes gardent un ordre pareil dans la succession de leurs paroxysmes* (*c*). Galien (*d*) dans son commentaire sur ce passage, fait observer que l'on doit compter les paroxysmes des fievres intermittentes de la même façon que l'on compte les jours qui se suivent sans interruption dans les continues; que le septieme ac-

(*a*) Prognostic. Comment. III. text. II. text. III.

(*b*) Voyez sur cela les Aph. de Boerh. §. 741.

(*c*) Fit autem quartanarum constitutio ex hujusmodi concinnitate hip. ibid. text. VII.

(*d*) Ibidem.

cès a la même force dans les fievres intermittentes que le ſeptieme jour dans les continues. Que le quatrieme paroxyſme a le même rapport avec le ſeptieme dans les unes, que le quatrieme jour avec le ſeptieme dans les autres ; & que de même que le ſeptieme jour eſt très-ſouvent critique dans les fievres continues, le ſeptieme accès termine pour l'ordinaire la fievre tierce exquiſe ou légitime. De tout cela Galien conclut que par ce mot *concinnitas* (*a*) Hippocrate entendoit l'ordre des jours critiques, de façon cependant qu'il ne prétendoit pas renfermer les criſes des fievres quartes dans le nombre des jours, mais dans celui des paroxyſmes. Hippocrate fixe dans ce paſſage le ſoixantieme jour comme le terme des fievres aiguës ; ſi on compte pareillement ſoixante accès d'une fievre quarte, on aura ſix mois, eſpace de tems qui renferme la durée ordinaire de ces fievres, depuis le commencement de l'automne juſqu'au printems. Si quelquefois les

(*a*) Coſmou.

maladies qu'on nomme aiguës par décidence durent encore plus long-tems, comme on l'a remarqué dans une autre occaſion (*a*), on obſerve la même choſe dans les fievres quartes.

Il reſte cependant encore une grande difficulté. Car ce qu'on vient de dire n'explique pas pourquoi les fievres intermittentes ſont à diverſes repriſes, ce que les continues operent ſans interruption. Seroit-ce que la fievre intermittente ne dompte à chaque paroxyſme, & ne chaſſe hors du corps, qu'une partie de la matiere fébrile ; ou bien que toute celle qui exiſtoit pendant l'accès ayant été expulſée, il ſe ramaſſe dans un eſpace de tems déterminé, un nouveau levain qui renouvelle le paroxyſme. Cette idée eſt aſſurement très-ingénieuſe, & mérite d'être approfondie avec tout le ſoin poſſible, autant du moins qu'on peut le faire, dans un ſujet auſſi obſcur, à l'aide des obſervations les plus exactes, & d'un raiſonnement ſévere, & dégagé de toute hypotheſe.

(*a*) Aph. de Boerh. §. 564.

Sydenham (*a*) nous a laissé la description d'une fievre aiguë continue qui se terminoit ordinairement le quatorzieme jour par une sueur modérée. Il avoit observé que si on la combattoit inconsidérémment par les purgatifs & les lavemens, on procuroit, à la vérité, au malade, une espece de soulagement; & quelquefois même une parfaite apurexie; mais que la matiere fébrile n'ayant pas été duement évacuée par cette sueur critique, la fievre s'allumoit de nouveau un ou deux jours après, pour durer encore quatorze jours; & cette seconde fievre demandoit le même traitement que la premiere. Il est très-ordinaire de voir dans les maladies aiguës des crises imparfaites qui n'évacuent qu'une partie de la matiere morbifique; ce qui fait qu'après avoir cessé quelques jours, la fievre recommence jusqu'à ce qu'une nouvelle évacuation critique débarrasse le corps totalement ou en partie. Car il est certain par ce que j'ai dit ailleurs en parlant des crises (*b*) & des jours cri-

(*a*) Sect. I. cap. IV. art. II. nº. III. pag. 73.
(*b*) Aph. de Boerh. § 587.

tiques (*a*) qu'il ſe fait quelquefois pluſieurs criſes dans les maladies aiguës. Ainſi il eſt hors de doute que lorſque la matiere fébrile n'a été domptée ou évacuée qu'imparfaitement la fievre revient après avoir diſparu. On n'avanceroit donc rien qui ne fut très-conforme à ce que nous obſervons dans les maladies, en attribuant à une pareille cauſe le retour périodique des paroxyſmes dans les fievres intermittentes. Mais quoique ces ſortes de recidives, dans les maladies qui ſe terminent par une criſe imparfaite, arrivent pour l'ordinaire dans un jour critique, comme on l'a dit dans une autre occaſion (*b*), il faut remarquer cependant qu'elles ne ſont jamais aſſujeties à des périodes réglés, comme les fievres intermittentes.

D'ailleurs, quand même une partie de la cauſe matérielle de la fievre ſeroit évacuée à chaque paroxyſme, on ne voit aucune raiſon qui puiſſe faire comprendre pourquoi la quantité ou l'acti-

(*a*) Aph. de Boerh. §. 741.
(*b*) Aph. de Boerh. §. 727.

vité de ce qui en reſte augmenteroit dans un intervalle de tems différent dans chaque eſpece de fievre intermittente, & pourquoi dans la fievre quotidienne, l'accès revient, par exemple, après douze heures, tandis que dans la fievre tierce il ne revient qu'après trente ſix, &c. De plus tout le monde ſait que le quinquina prévient le paroxyſme ſans exciter aucune évacuation ſenſible. Car, comme on le dira ci-après (*a*), quoique certains Auteurs ayent prétendu que ce remede ne guérit la fievre sûrement & ſans crainte de récidive, que lorſque ſon uſage eſt ſuivi d'évacuations ſenſibles par les ſelles, les ſueurs, &c. On ne peut diſconvenir cependant que la fievre n'ait déjà ceſſé, avant que ces évacuations ſe faſſent; ainſi l'on ne ſçauroit attribuer dans ce cas, la guériſon de la fievre intermittente, à l'expulſion de la matiere fébrile.

De ſemblables difficultés ſe préſenteroient encore, ſi l'on prétendoit qu'à chaque paroxyſme, la matiere fébrile eſt

(*a*) Aphor. de Boerh. §. 767.

entiérement expulsée ; mais que dans l'intervalle des accès, il se ramasse un nouveau levain qui devient la cause unique & l'aliment du prochain paroxysme. Ceux qui sont attaqués d'une fievre quarte, ne s'apperçoivent assurément, un quart d'heure avant que l'accès les saisisse, d'aucun dérangement dans leurs fonctions. Mais, suivant ce dernier sentiment, la matiere fébrile qui bientôt doit exciter dans la machine des troubles si considérables ne devroit-elle pas déjà dans ce tems-là, commencer d'entrer en action?

On ne sçauroit nier, il est vrai, que les humeurs corrompues, les alimens mal digérés, & plusieurs autres causes qui ont été détaillées ailleurs (*a*), n'excitent quelquefois la fievre. Il semble même que ces causes agissant sur le corps dans des intervalles réglés, pourroient produire divers paroxysmes d'une fievre intermittente. Mais cela ne suffit pas, & il faut nécessairement supposer quelque chose de plus. On en sentira aisément la raison pour peu qu'on fasse attention à

(*a*) Aphorism. de Boerh. §. 586.

ce qui suit. Si un malade qui a essuyé une fievre tierce d'automne, & qui n'en est délivré que depuis peu de jours, mange en grande quantité du lard fumé ou salé, ou s'expose imprudemment aux injures de l'air, la fievre revient ordinairement avec son ancien type. Mais je suppose un autre malade qui ait eu une fievre quarte, & qui en ait été guéri au retour du printems, il est certain que les mêmes fautes dans le régime lui procureront le retour de sa fievre quarte. Il y avoit donc dans ces deux malades, une disposition cachée, mais différente, qui excitée par les mêmes causes, a produit dans l'un la fievre tierce & dans l'autre la fievre quarte; de sorte que la différence de la fievre dans ces deux hommes ne dépend pas de cette nouvelle cause qui la reveillée, & que je suppose la même dans tous les deux; mais d'une disposition préexistante, différente dans chacun. Il faut donc conclurre de-là qu'un mauvais levain ramassé dans l'intervalle des paroxysmes d'une fievre intermittente, peut, à la vérité, faire l'office de cause excitante ou occasionnelle, mais qu'il y a

outre cela une cauſe prédiſpoſante tout-à-fait différente de celle-là (*a*).

C'eſt de cette ſeule cauſe prédiſpoſante, quelle qu'elle puiſſe être, que dépend le caractere propre de chaque eſpece de fievre intermittente. Ce ſentiment eſt confirmé par ce qu'on obſerve dans le rédoublement des paroxyſmes. Car ou ce rédoublement eſt produit par l'excès & l'activité de la matiere febrile qui fait la fonction de cauſe occaſionnelle; & dans ce cas Sydenham (*b*) a remarqué que le nouveau paroxyſme précede l'ancien; ou bien il vient de ce que les forces abattues ſont hors d'état d'expulſer ou de dompter entiérement cette cauſe, de façon que ce qui en reſte demande un nouveau paroxyſme; & alors, ſuivant la remarque du même Auteur, (*c*) le nouvel accès ne vient qu'après le paroxyſme primitif, & il eſt

(*a*) Voyez ce qui a été dit au ſujet des cauſes prédiſpoſantes, & des cauſes occaſionnelles ou excitantes aux §. 11. & 586.

(*b*) Sect. I. cap. V. pag. 96.

(*c*) Ibid. pag. 97.

ordinairement moins violent & moins long. Mais dans l'un & dans l'autre cas le paroxyſme ſecondaire eſt aſſujetti au même type que le premier. Ainſi, par exemple, dans la fievre double tierce, la ſuite des accès conſtitue une vraie fievre tierce, & ces accès répondent exactement les uns aux autres de deux jours l'un, par l'heure, l'anticipation, le rétardement & l'aſſemblage des ſymptomes. L'on peut dire la même choſe des fievres quartes, lors même qu'elles ſont triplées. Il eſt donc évident que quoique la cauſe occaſionnelle ou excitante renaiſſe ſouvent ou devienne plus active dans un intervalle de tems réglé; elle eſt cependant déterminée par la cauſe prédiſpoſante, à produire telle ou telle eſpece de fievre.

Ainſi lorſqu'une fievre d'automne dégénere en quarte, (cela n'arrive que très-rarement ou jamais dans les fievres du printems), il eſt très-probable que ce changement ne vient point de ce que les cauſes occaſionnelles employent plus de tems pour s'accumuler ou pour entrer en action, mais de ce que la cauſe prédiſ-

poſante a été changée ; d'où il réſulte que ces cauſes prédiſpoſantes, quoiqu'elles ſoient différentes dans chaque eſpece de fievre intermittente, ont cependant beaucoup d'analogie entr'elles, puiſqu'elles ſe changent ſi ſouvent l'une en l'autre.

Mais quelle eſt cette cauſe prédiſpoſante des fievres intermittentes? Réſide-t-elle dans les ſolides, dans les liquides, ou dans les uns & les autres en même tems? Quelles ſont les parties qu'on doit regarder comme ſon ſiege ſpécial? Quel eſt ſon caractere particulier dans chaque eſpece de fievre? C'eſt ce qu'il eſt très-difficile de déterminer. Car il peut ſe faire que cette cauſe ſoit tellement cachée dans le corps, que ſa préſence ne ſe faſſe reconnoître par aucun indice, juſqu'à ce qu'une cauſe excitante ou occaſionnelle vienne la mettre en action. Un homme qui a gardé pendant long-tems une fievre quarte, réchûte ordinairement, lors même qu'il en eſt parfaitement guéri, & que toutes ſes fonctions ſe font bien, s'il fait par hazard quelque excès dans le boire ou dans le

manger, s'il uſe d'alimens indigeſtes, s'il s'expoſe imprudemment au froid & aux injures de l'air, &c. C'eſt ce que Celſe (*a*) a obſervé, & voici l'avis qu'il donne à ce ſujet, en traitant de la cure des fievres quartes. « Lorſque la fievre a » ceſſé, il faut ſe reſſouvenir long-tems » de ce jour, & éviter à ſes pareils le » froid, la chaleur, l'indigeſtion, la » fatigue. Car la fievre revient facile- » ment, ſi on ne s'obſerve ce jour-là » pendant quelque tems. »

Il y a beaucoup de diverſité dans les opinions des Auteurs ſur cette matiere. Galien faiſoit dépendre la fievre tierce de la bile (*b*), & la fievre quotidienne de la pituite (*c*). Quant à la fievre quarte, il placoit ſa cauſe dans l'humeur attrabilaire (*d*), déterminé ſans doute par ſa longueur ſouvent exceſſive, & il regardoit la rate comme le foyer de la ma-

(*a*) Lib. III. cap. XVI. pag. 147.

(*b*) De different. febr. lib. II. cap. I.

(*c*) Ibidem.

(*d*) Meth. med. ad Glaucon. lib. I. cap. V & VI.

ladie, comme on peut le voir en différens endroits de ſes ouvrages. Vanhelmont (*a*) établit, d'après Fernel, le foyer des fievres intermittentes autour du ventricule, du duodenum, & du pancréas; d'autres l'ont placé dans les glandes de l'abdomen, &c. Mais ce que j'ai dit ſuffit, je penſe, pour faire voir que tous ces Auteurs n'ont pas fait de diſtinction entre les cauſes occaſionnelles & les cauſes prédiſpoſantes. On peut dire même qu'ils ont quelquefois pris pour la cauſe des fievres intermittentes, des changemens dans les humeurs qui n'en étoient que l'effet.

Si l'on fait attention à ce qui a été dit aux §. 755 & 756. il paroîtra aſſez probable que cette cauſe prédiſpoſante a ſon ſiege dans le fluide ſubtil qui roule dans les nerfs, dans les nerfs eux-mêmes, ou dans leur origine commune, le cerveau. Et d'abord, les premiers phénomenes qu'on obſerve dans le paroxyſme, nous démontrent qu'il s'eſt fait quelques changemens dans ces organes. Les enfans,

(*a*) Tractat. de febrib. cap. III. n°. XVIII. p. 748.

que nous ſçavons avoir le genre nerveux extrêmement mobile, éprouvent très-ſouvent des convulſions dans leurs fievres intermittentes. Il eſt conſtant que des affections de l'ame vives & ſubites ont ſuffi quelquefois pour exciter ces fievres, & les ont auſſi guéries quelquefois. Or, perſonne n'ignore l'influence que ces affections exercent ſur les eſprits, les nerfs & le cerveau. Le quinquina, ce remede ſi efficace pour fortifier le genre nerveux & pour réprimer les mouvemens déréglés des eſprits, guérit toutes ſortes de fievres intermittentes, lors même qu'il ne produit aucune évacuation ſenſible, de façon qu'il n'agit alors, ce ſemble, que ſur la cauſe prédiſpoſante de ces fievres. On a vu des paralyſies & des épilepſies, qui ſont des maladies du genre nerveux, guéries par des fievres intermittentes. Combien de fois n'arrive-t-il pas que les onctions de l'épine du dos avec des onguens aromatiques très-pénétrans, ſont ſuivies d'un ſuccès heureux dans ces fievres, comme nous le dirons au §. 768. Or, tout le monde connoît l'efficacité de ces onctions dans les maladies des nerfs.

Cette

Cette hypotheſe paroît confirmée par l'obſervation de Sydenham (*a*), dont j'ai fait mention au §. 751. Sçavoir que dans une certaine conſtitution épidémique des fievres intermittentes, les paroxyſmes ne commençoient pas par les friſſons & le froid, mais que les malades éprouvoient tout d'un coup les mêmes ſymptomes que s'ils avoient été frappés d'une vraie apoplexie. Il ſemble que la cauſe de la fievre ne troubloit pas ſeulement alors les fonctions du cerveau, mais que pouſſée à un extrême degré de violence, elle alloit juſqu'à les ſuſpendre pour un tems. L'inſpection de l'urine qui étoit d'un rouge foncé, & qui dépoſoit un ſédiment couleur de brique, fit reconnoître à Sydenham la fievre intermittente déguiſée ſous le maſque de l'apoplexie, & il la combattit heureuſement par l'uſage du quinquina. Il avertit au reſte que les évacuations qui conviennent dans l'apoplexie, avoient été nuiſibles dans ce cas.

Le changement qui ſe fait à un tems réglé dans les nerfs, les eſprits ou le

(*a*) Epiſt. reſponſ. I. ad ann. 1678. pag. 385.

cerveau, ne se borne pas toujours aux nerfs destinés à l'exécution des mouvemens musculaires, on l'observe aussi quelquefois dans ceux qui servent au sentiment. Car si la cause de la fievre produit en agissant sur les premiers, le tremblement, la lassitude, & la foiblesse, elle donne lieu, lorsqu'elle déploye son activité sur les autres, à des douleurs insupportables qui reviennent périodiquement. Il n'y a pas long-tems que je fus consulté par un homme d'une grande naissance, pour une migraine qui lui revenoit tous les jours à la même heure, & qui le tourmentoit pendant huit heures entieres, après quoi s'affoiblissant peu-à-peu, elle disparoissoit enfin totalement. Les épithémes, les vésicatoires, les épispastiques appliqués sous la plante des pieds, les purgatifs, &c. ne furent d'aucun secours. Mais l'usage du quinquina fit disparoître la douleur en peu de tems. L'endroit qui étoit le premier affecté, étoit, selon que le désignoit le malade, la partie du front où un rameau de la cinquieme paire des nerfs sort du trou orbitaire supérieur. C'étoit-là que la douleur commencoit, & elle se ré-

pandoit ensuite sur toute la moitié de la tête pendant tout le tems qu'elle duroit; on n'observoit cependant aucune altération dans le pouls du malade, & toutes les fonctions se faisoient très-bien. J'ai eu occasion de faire plusieurs observations de ce genre. La suivante est la plus remarquable. Un homme sain, robuste, & d'un âge moyen, éprouvoit tous les jours à la même heure, une douleur très-vive au dessus de l'orbite gauche, précisément à l'endroit d'où sort par le trou orbitaire supérieur un rameau de nerf. L'œil devenoit d'abord rouge & larmoyant, & il sembloit ensuite au malade qu'on le lui arrachoit du fond de l'orbite, avec une douleur si forte qu'il en devenoit presque furieux. Au bout de quelques heures tous les symptômes disparoissoient, & l'on ne pouvoit s'apercevoir d'aucun changement dans l'œil. La saignée, les purgatifs, les antiphlogistiques que j'employai ne furent d'aucun secours. Alors pour mieux me mettre au fait du caractere de cette singuliere maladie, je voulus être auprès du malade, à l'heure que la douleur avoit coutume de commencer. Je vis d'abord tous les

ſymptomes que je viens de rapporter, ſans trouver dans ſon pouls la moindre altération. Le malade m'ayant averti qu'il ſentoit une forte pulſation au grand canthus de l'œil, j'appliquai le bout du petit doigt ſur l'artere aſſez conſidérable qui rampe ſur cette partie, tandis que j'avois l'autre main ſur l'artere du carpe. Par ce moyen je m'apperçus clairement que les pulſations de l'artere du grand canthus étoient plus promptes & beaucoup plus fortes, qu'elles n'ont coutume de l'être naturellement. Je crus donc qu'il y avoit véritablement fievre, quoique ce ne fut qu'une fievre locale. Je preſcrivis le quinquina, & le malade fut heureuſement guéri. Cette obſervation m'apprit à faire uſage enſuite du même traitement dans des cas ſemblables.

Seroit-ce donc que la vraie fievre intermittente n'occupe pas quelquefois tout le corps, & qu'elle ſe borne à une partie déterminée ? On a prouvé ailleurs, en donnant la définition de l'inflammation, que cette fievre locale & bornée à la partie affectée avoit réellement lieu quelquefois dans les inflammations, &

qu'alors elle n'agit pas sur tout le corps, mais qu'elle augmente seulement les pulsations des arteres dans la partie enflammée. Ce que je viens de dire paroît démontrer l'existence du même phénomene dans les fievres intermittentes. Les observateurs rapportent plusieurs cas qui confirment cette opinion. Il est fait mention d'un homme qui ressentit pendant six semaines vers les sept heures du matin, un froid violent au bras droit, le reste du corps conservant sa chaleur naturelle. Vers les huit heures le froid se communiquoit à la main & aux doigts, avec tremblement. Trois heures après le froid faisoit place à une chaleur extrême; à midi tous les symptomes disparoissoient, pour revenir le lendemain dans le même ordre (*a*). Une fievre tierce qui dans une fille de vingt-deux ans fut changée par des remedes fort chauds en une fievre très-aiguë, fut suivie d'une fievre intermittente anomale qui faisoit éprouver à la malade plusieurs paroxysmes dans le même jour. On lui fit prendre quelques doses de quinquina, & parmi plusieurs

(*a*) Miscell. curios. dec. I. ann. 3. p. 381.

symptomes anomales, l'on observoit ensuite qu'une des deux jambes trembloit tous les jours à la même heure, puis s'échauffoit, & suoit, tandis qu'on ne voyoit rien de pareil dans tout le reste du corps (*a*). On peut voir dans le même ouvrage une observation qui a encore beaucoup de rapport avec celle-là (*b*).

Au reste, cette cause prédisposante des fievres intermittentes, qui a probablement son siege dans les esprits, les nerfs, ou le cerveau, comme il paroît par ce que j'ai dit, peut être mise en action par différentes causes occasionnelles. Cet effet peut être produit par un froid subi, des alimens indigestes, des passions violentes, l'irritation des purgatifs, & par plusieurs autres causes, comme tous les Médecins ont occasion de s'en convaincre chaque jour par l'expérience. Ainsi Sydenham (*c*) après avoir remarqué que la purgation est nécessaire après la guérison des fievres intermittentes d'automne, & que si on la néglige, on a lieu de craindre la récidive ou d'autres

(*a*) Essais d'Edimbourg. tom. I.
(*b*) Ibid. tom. II.
(*c*) Sect. I. cap. V. pag. 117.

maladies ſouvent dangereuſes, nous avertit en même tems, qu'il eſt à propos, lorſque l'opération du purgatif eſt finie, de faire prendre au malade, à l'heure du ſommeil, un remede parégorique, (*a*) de peur que les troubles que les purgatifs les plus doux excitent dans le corps, ne réveille le paroxyſme fébrile.

Mais cette cauſe prédiſpoſante a-t-elle toujours beſoin pour entrer en action, d'être excitée par une cauſe occaſionnelle? On peut en douter, quoiqu'on ne puiſſe nier que cela arrive quelquefois lorſque la premiere eſt déjà aſſoupie & paroît domptée. Car lorſqu'un homme, qui ſe porte bien d'ailleurs, eſt attaqué d'une fievre quarte, qu'il n'en a encore eſſuyé qu'un petit nombre de paroxyſmes peu violens, enſorte que les parties ſolides & fluides de ſon corps n'ont encore ſubit aucun changement conſidérable, le Médecin le plus clairvoyant ne ſçauroit appercevoir le moindre dérangement dans les fonctions du malade, dans le moment même où l'accès eſt ſur le point d'arriver: d'ailleurs, ces cauſes occaſion-

(*a*) Ibid. pag. 118.

nelles ne réveillent pas la fievre indifféremment en tout tems, mais particuliérement au tems ordinaire du paroxyſme. Et c'eſt pourquoi Celſe conſeille, comme je l'ai dit, à ceux qui ont été guéris d'une fievre quarte, de s'obſerver ſoigneuſement au jour que le paroxyſme avoit coutume de venir, faiſant entendre par-là que la récidive n'eſt pas ſi fort à craindre les autres jours. Ce que j'avance eſt confirmé par un fait mémorable que je vais rapporter. Un homme avoit gardé une fievre quarte pendant tout l'hiver, & cette fievre s'étant enſuite diſſipée inſenſiblement au retour de la belle ſaiſon, ſans le ſecours du quinquina, le malade s'étoit parfaitement rétabli. Il y avoit déjà cinq mois qu'il étoit délivré de cette fievre, lorſqu'un jour étant à la pêche avec ſes amis, ceux-ci le jetterent en badinant dans le fond du filet dans le tems qu'ils le tiroient à terre. Cet homme reſſentit bientôt un froid, un tremblement, en un mot un vrai paroxyſme fébrile qui revint enſuite de quatre en quatre jours pendant quelques ſemaines. On l'avoit averti lorſque la fievre l'eut quitté pour la premiere fois de ſe tenir ſur ſes gardes

le jour du paroxyſme. Il avoit exactement obſervé cette précaution pendant trois mois, en marquant dans ſes tablettes par un aſtérique, chaque troiſieme jour. En continuant de compter de la ſorte, il trouva que ce malheur lui étoit arrivé à un jour où le paroxyſme auroit dû venir, ſi la fievre avoit duré juſqu'à ce tems-là.

On peut donc conclurre, ce ſemble, que cette cauſe prédiſpoſante a la propriété d'entrer en action à une heure ſouvent très-déterminée, & à des intervalles différens ſelon les différentes eſpeces de fievres, & qu'elle déploye quelquefois ſon activité ſans que l'attention la plus ſcrupuleuſe puiſſe rien découvrir dans le corps qui faſſe l'office de cauſe occaſionnelle. Cette cauſe auroit-elle donc la vertu de s'exciter elle-même, ou bien en exiſteroit-il une autre dans les parties mêmes où elle eſt câchée, qui pût la mettre en action, & dans un tems déterminé ſeulement? Si l'on ſe décide pour le dernier ſentiment, il ne ſera certainement pas poſſible de diſtinguer la cauſe occaſionnelle d'avec la cauſe prédiſpoſante, puiſque l'une & l'autre ſeront

cachées dans le fluide subtil des nerfs, les vaisseaux les plus déliés, ou leur origine commune, & qu'elles ne se font connoître que par leurs effets.

Il y a plusieurs fonctions qui se font dans le corps à des intervalles réglés, on ne sçauroit en disconvenir. La plûpart des hommes éprouvent la faim, veillent, dorment, &c. à une heure accoutumée; & il paroît très-probable que le suc pancréatique, la salive, la muscosité, &c. peuvent se ramasser en une quantité déterminée dans le même espace de tems. On pourroit faire plusieurs suppositions semblables, pour expliquer comment la cause occasionnelle de la fievre, peut, en se renouvellant, exciter à des tems réglés, la cause prédisposante. Mais si l'on examine attentivement toutes les hypothéses qui sont fondées sur de pareils principes, on verra qu'elles ne quadrent gueres avec les phénomenes qu'on observe dans les fievres intermittentes. Car quoiqu'on évacue par le moyen des émétiques & des purgatifs, tous les mauvais sucs qui séjournent dans l'estomac & les intestins, ou qui y sont apportés des viscéres voisins, on ne guérit pas pour cela

toujours la fievre intermittente ; mais ſouvent au contraire on ne fait que l'irriter davantage & la rendre plus rébelle, ainſi que l'a obſervé Sydenham (*a*). Bien plus, ſi lorſque la fievre a ceſſé, l'on ſe preſſe un peu trop de purger le malade, elle revient avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant (*b*). On pourroit s'imaginer, lorſque la fievre a été guérie par le moyen du quinquina, que la matiere qui s'évacuoit à chaque paroxyſme par les ſueurs, ou par d'autres voies, s'accumule, & qu'un purgatif devroit produire de bons effets. Mais Sydenham (*c*) nous avertit que *le purgatif le plus léger, & même le lavement le plus doux, comme celui de lait ſucré, ſuffit quelquefois pour procurer dans cette circonſtance une rechûte au malade.* J'avoue qu'après avoir vu ſurvenir une fievre quarte, avec un type régulier, pendant le traitement de la vérole par la ſalivation, & continuer une fievre tierce dans la même conjoncture,

(*a*) Sect. I. cap. V. pag. 114.
(*b*) Ibid. pag. 118.
(*c*) Epiſtolar. reſponſ. I. ad ann. 1678. p. 386.

comme je l'ai dit dans une autre occasion, j'avoue, dis-je, que je ne puis concevoir comment parmi des troubles auſſi conſidérables excités dans la machine, & dans une ſi grande fonte d'humeurs cauſée par l'action du mercure, il auroit pu encore ſe ramaſſer dans un intervalle de tems déterminé un levain capable de renouveller le paroxyſme.

Après tout ce que je viens de dire, il ſemble qu'on doit regarder comme probable l'opinion ſuivant laquelle on prétend que la cauſe des fievres intermittentes a ſon ſiege dans le liquide des nerfs, les nerfs eux-mêmes, ou dans leur origine commune; que cette cauſe entre en action dans un eſpace de tems déterminé, & de plus qu'il n'eſt pas bien certain que cette cauſe ait beſoin pour déployer ſon activité, d'un levain qui ſe ramaſſe dans l'intervalle des accès, puiſque l'obſervation nous apprend qu'on ne trouve ſouvent peu de tems avant le paroxyſme aucun dérangement dans les parties tant ſolides que fluides du corps, auquel on puiſſe attribuer cet effet, & qu'il n'y a aucun ſigne de lézion dans les

fonctions, dans un tems où elles doivent bientôt être dans un trouble extraordinaire.

Mais quel eſt donc le changement opéré dans le liquide nerveux, les nerfs, ou le cerveau, qu'on doit regarder comme la cauſe des fievres intermittentes? Et pourquoi ſe forme-t-elle ou entr'elle en action dans un intervalle de tems déterminé ſeulement? J'avoue avec Sydenham (*a*), & les plus grands maîtres, que je l'ignore abſolument. Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai rien avancé qui ne ſoit appuyé ſur l'obſervation. Si je me ſuis trompé, je mérite de l'indulgence, du moins en ce que je fais profeſſion d'être tout diſpoſé à m'inſtruire ſur cette matiere, & ſur beaucoup d'autres, ſi l'on a quelque choſe de plus, ou de meilleur à dire.

Quoique la cauſe cachée des fievres intermittentes n'ait pas beſoin d'être excitée par un amas d'humeurs dépravées, pour renouveller le paroxyſme dans un intervalle de tems déterminé, on ne peut nier cependant qu'un pareil amas ne ſoit très-capable d'irriter cette

(*a*) Sect. I. cap. v. p. 95.

cauſe, & de la déterminer à agir avec plus de force & de violence. Car lorſque dans les fievres tierces d'automne, la bile corrompue qui ſéjournoit dans les premieres voyes, a été évacuée par les efforts de la nature, ou les ſecours de l'art, le paroxyſme ſuivant eſt ordinairement beaucoup plus léger. Il paroît donc que cette cauſe peut concourir avec la cauſe cachée des fievres intermittentes, quoique celle-ci nait pas beſoin de l'autre pour entrer en action; car ſi les alimens indigeſtes, un froid ſubit, la fatigue, &c. peuvent exciter cette cauſe lorſqu'elle eſt aſſoupie, & dans l'inaction, pourquoi ne pourroient-ils pas augmenter ſa violence lorſqu'elle eſt encore active par elle-même. L'anticipation, & le retardement des paroxyſmes dépendroient-ils toujours du concours de ces cauſes? Cela n'eſt guere vraiſemblable. Il eſt vrai qu'aux approches du tems où le paroxyſme a coutume de commencer, la cauſe cachée de la fievre, eſt, pour ainſi dire, plus irritable (qu'on me pardonne cette expreſſion), ainſi que je l'ai fait voir, & qu'ainſi il peut ſe faire qu'un amas de

pourriture excite le paroxyſme avant l'heure ordinaire. Cependant on obſerve que dans des fievres même où on ne voit aucun ſigne d'un pareil amas, le paroxyſme arrive quelquefois plutôt, & quelquefois plus tard, en anticipant ou retardant toujours également à chaque fois, de ſorte qu'on doit attribuer plutôt alors à la cauſe cachée des fievres intermittentes cette anticipation & ce retardement du paroxyſme. Ce ſentiment eſt confirmé par une obſervation de Sydenham (*a*). Il vit dans un tems qu'un eſſaim prodigieux de fievres intermittentes d'automne ſe répandoit en même tems, que leurs paroxyſmes arrivoient ordinairement dans « tous les malades, à la » même heure du jour, quelquefois » plutôt & quelquefois plus tard, mais » toujours de la même façon, & avec la » même régularité, à moins que cet » ordre ne fut changé ou dérangé dans » certains malades par l'uſage des médi- » camens qui ont la vertu d'accelérer ou » de retarder le paroxyſme. » Or, il eſt incroyable que parmi tant de malades

(*a*) Sect. I. cap. v. ubi de intermittent. autumnal. pag. 194.

ſi différens par leur âge, leur ſexe, leur régime de vie, & leur tempéramment, les humeurs dépravées euſſent pu ſe ramaſſer dans chacun, préciſément dans le même eſpace de tems, de façon qu'on puiſſe attribuer à cette cauſe le renouvellement du paroxyſme. Galien (*a*) nous avertit qu'on ne doit pas regarder la ſeule anticipation des accès, comme un ſigne de l'augmentation de la maladie, ce qui cependant devroit être de la ſorte, ſi cette anticipation étoit cauſée par un amas d'humeurs impures. Voici ſes paroles, « l'anticipation ſeule n'eſt » pas par elle-même un ſigne certain de » l'augment. Il arrive ſouvent qu'elle dé» pend du caractere propre de la mala» die, plutôt que de ſon accroiſſément, » puiſqu'on a vu les paroxyſmes de cer» taines fievres quartes, tierces & quo» tidiennes, anticiper de la ſorte juſ» qu'à la guériſon parfaite de la fie» vre. »

Ainſi donc il ſemble qu'on doit plutôt attribuer les fievres intermittentes à un miaſme épidémique ; & que ce miaſme imprime aux eſprits, aux nerfs, ou a

(*a*) De Criſib. lib. I. cap. III.

leur origine commune, un caractere particulier qui renouvelle les paroxysmes dans un intervalle de tems déterminé. Et quoique ces fievres servent quelquefois à expulser les humeurs vitieuses, qui existoient auparavant, ou qui se sont ramassées pendant leur cours, qu'elles résolvent les obstructions formées dans les viscères, & qu'ainsi elles fassent souvent la fonction de remedes à l'égard de plusieurs autres maladies, elles peuvent cependant se perpétuer sans toutes ces conditions, autant de tems que dure ce caractere imprimé au genre nerveux. Devrions-nous donc donner le nom de fievres *nerveuses* à ces fievres intermittentes qui ne sont accompagnées d'aucune altération sensible dans les parties solides ou fluides du corps? Galien a sur cela un texte fort remarquable (*a*) « il faut distinguer, dit-il, » dans chaque malade, si avec la fievre » il n'y a aucune partie affectée, & si » elle est produite par la pourriture des » humeurs, ou par la seule altération » des esprits (*b*). »

(*a*) De Crisib. lib. II. cap. VII.
(*b*) Mono to pneumati trapenti.

Nous avons vu que le caractere imprimé dans les nerfs, & d'où dépendent les fievres intermittentes, demeure quelquefois assoupi de façon qu'il ne se manifeste par aucun signe ; mais qu'il peut ensuite être excité de nouveau par une cause occasionnelle, & qu'alors (ce qui est bien remarquable), il a la vertu de produire par lui-même de nouveaux paroxysmes, sans que la cause qui l'a excité soit renouvellée. Cela nous porte à croire que lorsque ce caractere a été imprimé il s'affoiblit insensiblement jusqu'à ne pouvoir plus troubler le genre nerveux, mais qu'il conserve encore pendant long-tems une certaine irritabilité, qui fait que beaucoup d'autres causes de différent genre sont capables de le faire entrer de nouveau en action.

C'est contre ce caractere que paroît agir le quinquina puisqu'il emporte le plus souvent les fievres intermittentes sans produire des évacuations, ni aucun autre effet sensible. Il faut cependant remarquer que son effet se borne le plus souvent à produire une treve passagere, si l'on n'a soin de détruire entiérement ce caractere par l'usage répété du spé-

cifique, comme on le verra ci-après au §. 767.

Parmi les causes qui peuvent reveiller le caractere fiévreux, lorsqu'il est assoupi, il n'en est point de plus efficace que le froid. On en sera peu surpris, si l'on considere qu'un homme qui s'expose à un froid subit & violent, pâlit, tremble, frissonne, & qu'il éprouve par conséquent la plûpart des symptomes qu'on remarque au commencement des fievres intermittentes. Bien plus, il semble que Celse (*a*) ait espéré de procurer par le moyen du froid, le changement d'une fievre lente continue en intermittente, comme on l'a dit dans une autre occasion (*b*); car lorsque dans cette fievre les alimens & les remedes ne sont d'aucun secours, il prétend qu'il ne reste au Médecin que la ressource de changer la maladie; « on frottera donc souvent, » dit-il, le corps du malade avec de » l'eau froide à laquelle on ajoutera de » l'huile. Car il arrive quelquefois qu'il » survient par ce moyen un frisson qui » procure un mouvement nouveau, &

(*a*) Lib. III. cap. IX. p. 136. 137.
(*b*) Aph. de Boerh. §. 589.

» une chaleur ſuivie de remiſſion. » Ne pourroit-on pas croire, d'après cela, que la prompte guériſon des fievres du printems, eſt un effet de la chaleur de l'été qui les ſuit de près ? Et ne ſeroit-ce point au froid qui augmente de jour en jour, que l'on doit attribuer la longueur exceſſive des fievres d'automne ; & l'opiniâtreté des fievres quartes qui ne ſe diſſipent qu'au retour du printems, à l'aide de la chaleur que la nouvelle ſaiſon ramene ?

Le caractere des fievres intermittentes jette quelquefois des racines ſi profondes, qu'il n'y a preſque aucun remede capable de le détruire. On peut, il eſt vrai, ſuſpendre pour un tems ſon activité par le moyen du quinquina, mais la fievre revient toujours bientôt après. C'eſt ce que Sydenham (*a*) avoit obſervé, & il nous avertit qu'un Médecin prudent ne doit pas alors s'opiniâtrer trop à faire uſage de ce remede, mais recourir à une autre méthode. On a vu durer une fievre quarte pendant ſept années entieres. L'uſage du quinquina la faiſoit diſparoître pour quelques ſemai-

(*a*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. p. 385.

nes, mais elle revenoit ensuite. Massarias a vu à Rome une Dame qui avoit gardé une fievre quarte pendant vingt-deux ans (*a*). Mais je ne me souviens pas d'avoir vu durer aucune fievre au-delà d'un an, si ce n'est dans des sujets cacochymes, & qui portoient dans les viscères, & sur-tout dans ceux du bas ventre, des obstructions, dont la présence se faisoit reconnoître par l'élévation de l'abdomen, la couleur ictérique de la peau, &c. Nous avons dit ci-devant qu'une fievre assoupie pouvoit être reveillée par l'usage du lard, ou de quelque autre aliment indigeste; il est donc probable qu'on peut attribuer à une pareille cause le prolongement de ces sortes de fievres. Car si une fievre intermittente attaque un sujet déjà cacochyme, & dont les viscères étoient auparavant obstrués, ou se sont devenus pendant le cours de la fievre, (voy. le §. 753), les alimens ne subiront pas dans les premieres voies les changemens nécessaires, & la foiblesse des organes digestifs donnera lieu aux mêmes inconvéniens que ceux que produisent dans les hommes sains, mais dé-

(*a*) Ettmuler, Tom. II. p. 390.

licats, des alimens difficiles à digérer. C'est ce qui fait que la fievre qui par elle-même diminueroit, augmente au contraire, ou se rallume de nouveau après s'être calmée, & qu'elle se perpétue de la sorte pendant un tems considérable. Peut être aussi le caractere fébrile dont nous avons parlé se détruit-il avec d'autant plus de difficulté qu'il a subsisté plus long-tems.

Mais quelle peut être la cause du redoublement des paroxysmes, s'il est vrai que dans la fievre tierce, par exemple, le caractere qui la produit n'entre en action que de deux jours l'un? Il faut encore accuser ici le miasme épidémique inconnu qui, après avoir produit une fievre tierce, peut en exciter une autre au jour intercalaire. D'ailleurs il est très-vraisemblable que même aux jours intermédiaires il y a dans le corps une certaine disposition à la fievre, qui par elle-même ne produit aucun mouvement, mais qui peut fort bien être excitée par quelque cause occasionnelle, produire un nouveau paroxysme, & le renouveller en suite malgré l'éloignement de cette cause, de la même maniere qu'une fievre

qui a ceſſé eſt quelquefois reveillée, comme je l'ai expliqué ci-devant. Ce ſentiment eſt appuyé ſur pluſieurs raiſons. En effet, des fautes conſidérables dans le régime ne rendent pas ſeulement plus forts les paroxyſmes d'une fievre quarte ſimple, ils la changent quelquefois en double, triple quarte, comme l'obſervation le démontre tous les jours. Dans les fievre d'automne il y a dans le corps un amas conſidérable d'humeurs tenaces; la nature ſe ſert de la fievre pour corriger ces humeurs & pour les expulſer. Auſſi ces fievres ſont-elles plus ſujettes à redoubler, que celles du printems dans leſquelles cet amas ne ſe rencontre que très-rarement. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'au commencement de l'automne elles imitent ſouvent les fievres continues par le redoublement de leurs paroxyſmes, comme on l'a dit au §. 748. les paroxyſmes de ces fievres ainſi redoublées ne laiſſent pas de conſerver, comme je l'ai fait remarquer, le caractere & le génie du paroxyſme primitif, de façon que la triple quarte eſt compoſée de trois fievres quartes diſ-

tinctes. La double tierce de deux fievres tierces, &c.

On peut donc conclurre de tout ce que j'ai dit juſqu'ici, que le caractere eſſentiel & diſtinctif des fievres intermittentes a ſon ſiege dans les eſprits, les nerfs, ou leur origine commune, & qu'il peut être irrité par un amas d'humeurs dépravées, de façon que les paroxyſmes en deviennent plus forts & plus longs, ou même qu'ils ſe renouvellent lorſque la fievre a ceſſé, mais qu'il n'a pas toujours beſoin pour entrer en action, d'un pareil amas formé dans l'intervalle des paroxyſmes, ayant la propriété de perpétuer les paroxyſmes par lui-même. Il paroît en même tems qu'il exiſte pendant les jours intercalaires, une diſpoſition ſemblable, que différentes cauſes peuvent mettre en action, & qui continue d'agir, même après la deſtruction de ces cauſes.

Fin de la premiere Partie.

TRAITÉ
DES FIEVRES
INTERMITTENTES.

SECONDE PARTIE.

TRAITÉ
DES *FIEVRES*
INTERMITTENTES,

TRADUIT DU LATIN DES APHORISMES de BOERHAAVE, commentés par Mr. le Baron de VAN-SWIETEN, premier Médecin, & Bibliothécaire de leurs MAJESTÉS IMPÉRIALES, Préſident du Collége des Médecins de Vienne, de la Société Royale de Londres, de l'Inſtitut de Bologne, des Académies Royales des Sciences, & de Chirurgie de Paris, &c.

Par Mr. PAUL Correſpondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, & Aſſocié à l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT LA CURE DE LA MALADIE.

A PARIS,
Chez les Libraires Aſſociés.

M. DCC. LXVI.

TRAITÉ
DES FIEVRES
INTERMITTENTES.

§. 758. *Dans le tems de l'apurexie, & même dans celui qui a été décrit* (749.) *On doit avoir recours aux appéritifs ſalins, aux alcalis, aux aromatiques, aux ſels minéraux, aux délayans, aux ſubſtances douces, huileuſes. La chaleur, le mouvement, les fomentations, le frottement conviennent auſſi.*

EN donnant le traitement des fievres intermittentes, nous avons d'abord à déterminer quel eſt le régime, qui convient aux perſonnes attaquées de ces

fievres. Par ce mot de régime j'entends l'usage convenable des six choses non naturelles, l'air, les alimens & la boisson, le mouvement & le repos, les affections de l'ame, les matieres évacuées & retenues, le sommeil & la veille (*a*). Il est constant par ce qu'on a dit plus haut que le froid est nuisible à ces sortes de malades, & qu'il suffit souvent pour renouveller une fievre assoupie. Il faudra donc lui faire respirer un air dont la température soit à peu près égale à celle du printems. On peut obtenir cette température au moyen du feu du foyer, même au cœur de l'hiver. La nourriture & la boisson doivent être les mêmes que celles qui ont été proposées ailleurs pour les fievres continues en général (*b*), avec cette différence néanmoins que comme dans les fievres intermittentes, il y a une apurexie parfaite entre les paroxysmes, & que pendant cet intervalle, les fonctions s'exécutent presque aussi parfaitement que dans l'é-

(*a*) Boerh. instit. medic. §. 745.
(*b*) Aph. de Boerh. §. 599.

tat de santé, on peut accorder aux malades une nourriture plus solide, & moins aqueuse. Et l'on doit se relâcher d'autant plus sur cet article, que le tems de l'intermission est plus long, sur-tout si c'est en hiver. (*a*) D'ailleurs comme ces fievres, principalement les quartes, sont quelquefois d'une très-longue durée, il est absolument nécessaire d'entretenir les forces en bon état, *afin que le corps supporte facilement un mal qu'il doit souffrir long-tems* (*b*); & voilà pourquoi des alimens plus solides, & une boisson moins trempée conviennent dans ces circonstances. Les malades doivent cependant s'abstenir des alimens gras, fumés, salés, & autres semblables. Le chyle crud & grossier qu'ils fourniſſent surchargeroit trop leur corps; & l'on a observé ailleurs (*c*) que de pareilles nourritures prises en trop grande quantité, ont suffit pour donner la fievre à de gens qui se portoient bien auparavant. Une au-

(*a*) Aph. de Boerh. 602. nº. 5.

(*b*) Celse, lib. III. cap. XV. pag. 145.

(*c*) Aph. de Boerh. § 586. tit. a.

tre regle qu'il faut ſuivre dans ces fievres, c'eſt de ne point donner à manger aux malades aux approches du paroxyſme ; car parmi les troubles que la fievre excite dans les fonctions, la digeſtion & l'aſſimilation des alimens ne ſçauroient ſe faire parfaitement. Hippocrate (*a*) nous en avertit judicieuſement ; voici ce qu'il dit à ce ſujet. « On doit » donner à manger aux malades attaqués de fievre intermittente, lorſque le » paroxyſme eſt fini, & cela dans un » tems aſſez éloigné du paroxyſme ſuivant, pour que la fievre ne revienne » point lorſque les alimens ſont encore » cruds dans l'eſtomac, mais lorſque la » digeſtion en eſt déjà faite. »

Les exercices modérés, dans les jours d'intermiſſion, ſont très-ſalutaires, parce qu'ils facilitent extrêmement la digeſtion, & les excrétions naturelles par les ſelles, les urines, la tranſpiration. C'eſt pourquoi Celſe (*b*) veut que le lendemain du paroxyſme, les malades,

(*a*) Lib. de affectionibus, cap. ultim.

(*b*) Lib. III. cap. XV. pag. 146.

après s'être reposés suffisamment, se promenent, s'exercent, se fassent faire des onctions, & de fortes frictions. Il a même cru qu'il seroit avantageux « de » faire ensorte que l'heure du paroxys» me concourut avec le tems de l'exer» cice, la fievre étant, dit-il, souvent » emportée par ce moyen (*a*) » mais si la foiblesse du malade ne lui permet pas de faire de l'exercice, le même Auteur veut qu'on y supplée par la *gestation* (*b*), & s'il est même hors d'état de supporter la gestation, il recommande les frictions. Le sommeil doit être un peu plus long qu'à l'ordinaire afin que les forces abattues par le paroxysme, puissent se reparer à l'aide d'un doux repos. Quant aux affections de l'ame, il est évident qu'elles doivent être modérées.

L'observation nous apprend tous les jours que les fievres intermittentes du

(*a*) Ibidem.

(*b*) Espece d'exercice, dont il y avoit plusieurs sortes plus ou moins douces. Voyez le grand Dictionnaire de Jamez Tom. I. colomne 404, au mot *Æora*.

printems, se dissipent pour l'ordinaire aisément, au moyen du régime seul, & de l'usage convenable des six choses non naturelles, sans qu'on soit obligé de recourir aux remedes. Sydenham (*a*) conseille d'abandonner ces fievres à elles-mêmes, à moins que le malade ne demande avec trop d'impatience & d'importunité les secours du Médecin. Car il n'avoit jamais vu (*b*) qu'elles fussent suivies de la mort. C'est pourquoi il croyoit ne devoir rien remuer du tout; & il désaprouve sur-tout beaucoup l'usage des remedes évacuans, parce qu'il avoit observé qu'ils ne servent qu'à rendre ces fievres plus opiniâtres.

C'est sur-tout dans les fievres d'automne que les secours de la Médecine sont nécessaires. Mais le traitement ne doit pas être le même & dans le tems de l'apurexie, & pendant le paroxysme. Et de plus, comme on divise le paroxysme fébrile en trois tems (voyez les §. 479. 750. 751.) On doit varier en-

(*a*) Sect. I. cap. v. p. 102.
(*b*) Sect. I. cap. v. p. 100.

core le traitement selon cette différence. Il n'est question dans ce paragraphe que des remedes qui conviennent pendant l'intermission, ou même pendant le froid ou le premier tems du paroxysme.

Il est clair par ce que j'ai dit ailleurs (*a*) que la fievre est un instrument dont la nature se sert pour séparer les humeurs impures d'avec les saines ; & qu'elle est le plus souvent excitée dans la vue d'expulser une matiere hétérogene ennemie de la santé, ou pour opérer un changement favorable dans la constitution des humeurs. C'est pourquoi les plus grands maîtres s'appliquent souvent moins à la détruire, qu'à la contenir dans de justes bornes, & à empêcher qu'elle ne soit trop languissante, ou qu'elle ne nuise par une violence excessive. La même regle a lieu dans les fievres intermittentes ; & nous avons fait voir dans le même endroit que ces fievres ont quelquefois guéri les maladies les plus opiniâtres & les plus rebelles. Lorsqu'après un été fort chaud, la partie la plus fluide

(*a*) Aph. de Boerh. §. 558.

du sang s'est dissipée, & que la bile devenue plus âcre & plus épaisse, se ramasse & séjourne en grande quantité autour des parties précordiales, on voit régner des fievres intermittentes d'automne. Si ces fievres sont traitées d'une maniere convenable, elles servent à débarrasser le corps de cet amas de matieres bilieuses corrompues, & à désobstruer parfaitement les viscères engorgés par un sang épais & imméable ; & ces effets sont bientôt suivis du parfait rétablissément de la santé. Mille exemples funestes nous démontrent au contraire que si l'on supprime mal à propos ces fievres par le moyen du quinquina, avant que la cause matérielle, dont la fievre devoit procurer le changement & l'expulsion, soit entiérement détruite, les malades languissent pendant très-long-tems dans un état de cachexie & de cacochymie, produites par des obstructions très-rebelles dans les viscères du bas ventre, & même qu'ils périssent souvent. Sydenham (*a*) a observé une fievre tierce

(*a*) Sect. I. cap. III. p. 55. 56.

d'automne qui régnoit conjointement avec une fievre continue. Elle étoit accompagnée des mêmes ſymptomes & ſe guériſſoit de la même façon. Et de-là il conclut « que cette fievre continue étoit, » pour ainſi dire, l'abrégé de l'intermittente, & que réciproquement chaque » paroxyſme de la fievre intermittente, » étoit un abrégé de la continue ; & que » ces fievres différoient entr'elles principalement en ce que la continue parcouroit tous ſes tems ſans interruption, » une fois que l'effervescence avoit commencé, au lieu que la fievre intermittente ne le faiſoit qu'à diverſes repriſes, » & en différens tems. » Ce grand homme s'étoit aſſuré par une attention exacte & ſcrupuleuſe à obſerver le genie des maladies, que la fievre continue eſt elle-même le meilleur de tous les remedes pour dompter ſa cauſe matérielle. Il avoit donc raiſon d'attendre le même effet de la part des fievres intermittentes ſi ſemblables à cette fievre continue. Tout cela eſt confirmé par ce que nous avons dit ailleurs (*a*) des effets généraux de

(*a*) Aph. de Boerh. §. 587.

la fievre. On a fait voir que la réſolution des matieres ſtagnantes, le mêlange de toutes les humeurs entr'elles, la deſtruction des obſtacles qui s'oppoſoient à l'égalité de la circulation, étoient autant de produits de la fievre elle-même ; & de plus on a prouvé au §. 753 que la fievre intermittente en parcourant ſes trois tems réſout & attenue ce qui a beſoin de l'être, & c'eſt pour cette raiſon qu'elle délivre ſouvent le corps de bien de maux invétérés, comme on la dit au §. 754.

Il paroît donc que la meilleure méthode de guérir les fievres intermittentes, eſt celle qui concourt avec la fievre elle-même, pour réſoudre les obſtructions, atténuer les humeurs épaiſſes, & rétablir l'égalité & la liberté de la circulation dans tous les vaiſſeaux. Ainſi il convient d'uſer dans le tems de l'apurexie des remedes qui produiſent ces effets, & que pour cette raiſon les Médecins ont nommés appéritifs. On choiſira ceux qui ſont les plus appropriés à la qualité de l'obſtacle qu'a à combattre la fievre aidée de ces remedes. Ils produiſent des effets d'autant meilleurs dans la machi-

ne, que la circulation se faisant avec plus de vîtesse au paroxysme suivant, ils sont distribués rapidement dans tous les vaisseaux. C'est dans la vue d'augmenter & de faciliter l'action de ces remedes, en accellerant la circulation du sang que les Médecins ont coutume de conseiller dans le tems de l'apurexie, le mouvement, la chaleur, les frictions. Les humeurs étant attenuées de la sorte par les remedes salins, alcalis, minéraux (*a*) joints aux délayans (*b*) & tous les couloirs étant relâchés par de fomentations douces & huileuses, les matieres qui séjournoient dans le corps, & dont la nature tentoit de se débarrasser par le méchanisme de la fievre, seront expulsées & séparées avec facilité. Les remedes qui conviennent dans ce cas sont différens suivant les variétés de la saison, de l'âge, & du tempéramment du malade, de la constitution épidémique, &c. Pendant le printems, & chez les jeunes gens, il faut s'abstenir des échauffans. Les fievres d'automne au contraire, &

(*a*) Voyez les aph. de Boerh. §. 135.
(*b*) Aph. de Boerh §. 134.

ſur-tout celles qui ſe ſont prolongées juſque dans le cœur de l'hiver, exigent des médicamens plus chauds, principalement ſi les forces du malade ſont languiſſantes, ſoit qu'il ſoit ſur le déclin de l'âge, ſoit qu'il ait été épuiſé par la longueur de la maladie. Alors on fait un grand uſage de la contrayerva, de la ſerpentaire de Virginie, du ſaffran, & des autres apéritifs ſemblables. Dans le tempérament froid & muqueux, les ſels alcalis ſont les meilleurs de tous les appéritifs. Ils ſeroient ſouvent nuiſibles dans les ſujets d'un tempéramment chaud & bilieux. On ſe ſert alors par préférence des ſels neutres, tels que le nitre, le ſel polychreſte, le tartre vitriolé, &c. S'il y a des ſignes d'une pourriture prochaine (*a*), les acides huileux, comme l'eſprit de nitre dulcifié, le rob de ſureau, de groſeilles, & ſemblables ſont les ſeuls remedes qui peuvent produire de bons effets. Lorſque les chaleurs de l'été avoient été exceſſives, des fievres intermittentes épidémiques ſe répan-

(*a*) Aph. de Boerh. §. 85. 86.

doient ordinairement pendant l'automne. La teinte jaunâtre de la peau, & des yeux, la couleur de l'urine qui étoit d'un jaune rougeâtre, un ſentiment de peſanteur autour des parties précordiales, dénotoient l'obſtruction du foie, & une cacochymie bilieuſe. Les décoctions de piſſenlit, de chycorée, de ſcorſonere de chiendent, &c. avec le ſel polychreſte & le miel, priſes en grande quantité dans le tems de l'apurexie, & diſtribées enſuite dans tous les vaiſſeaux pendant le paroxyſme, déſobſtruoient parfaitement les viſceres, & donnoient de la mobilité aux matieres bilieuſes, dont le corps étoit enſuite débarraſſé par les ſeuls efforts de la nature, ou par le moyen d'un léger émétique ou purgatif.

Quoique l'uſage des appéritifs & des atténuans paroiſſe généralement indiqué dans les fievres intermittentes, il ſe préſente cependant certains cas où il faut au contraire avoir recours aux aſtringens & aux incraſſans, ainſi qu'aux corroborans. Dans les jeunes filles, & les hommes d'une conſtitution foible, les fievres intermittentes entraînent quelquefois une

si grande fonte d'humeurs, que les malades sont épuisés par des sueurs excessives qui paroissent non seulement à la fin du paroxysme, mais encore en tout autre tems, & sur-tout pendant le sommeil (j'ai observé sur-tout, que les Anglois sont sujets à ces sortes de sueurs dans les fievres intermittentes) or, il est évident que les atténuans & les délayans seroient nuisibles dans ce cas, puisque les humeurs ne sont déjà que trop dissoutes, & les solides que trop affoiblis. L'écorce de tamarisc, & de caprier, le quinquina joints aux aromatiques, & infusés dans du vin rouge austére font alors des merveilles. Car ce n'est guere que par le moyen du quinquina, que l'on peut parvenir à guérir les fievres intermittentes dans ces sujets-là, ou du moins les suspendre pendant un tems assez considérable, pour que le corps puisse dans l'intervalle réprendre ses forces.

On trouvera au chiffre correspondant de la matiere médicale divers remedes apéritifs & atténuans. On pourra choisir dans le nombre, ceux qui conviennent le mieux au caractere de la maladie, au tempérament du malade, &c.

Quoique tous ces remedes ayent principalement lieu dans l'intervalle des paroxyſmes, on peut auſſi les employer au commencement du paroxyſme même, dont les ſymptomes ont été détaillés au §. 749. On a fait voir dans ce paragraphe que ce tems eſt le plus dangereux de tous, par la raiſon que la circulation eſt gênée dans les vaiſſeaux capillaires, & que le ſang s'accumule & ſéjourne autour du ventricule droit du cœur, & dans le poumon. Les remedes qui atténuent & délayent les liqueurs, rélâchent, & déſobſtruent les vaiſſeaux, ſont donc parfaitement indiqués alors, comme on l'a dit dans une autre occaſion. (*a*) Au reſte l'on s'abſtient dans ce tems de la fievre, des remedes chauds & ſtimulans, pour les raiſons qu'on a expoſées ailleurs (*b*). On s'en ſert avec plus de ſûreté dans le tems de l'apurexie. Il paroît en même tems que les apéritifs, les atténuans & les délayans employés dans l'intervalle des accès diſpoſent les liquides, & les

(*a*) Aph. de Boerh. §. 625.

(*b*) Aph. de Boerh. §. 624.

vaiſſeaux de telle ſorte, que la ſtagnation des humeurs eſt moins à craindre pendant le froid fébrile, & la réſolution de celles qui avoient commencé d'entrer en concrétion, en devient plus facile, lorſque le froid fait place à la chaleur.

Ainſi le traitement général des fievres intermittentes, conſiſte à augmenter pendant l'apurexie, la fluxilité des humeurs, à accélerer le mouvement des liqueurs dans les vaiſſeaux par l'uſage des aromatiques légers, par l'exercice, les frictions, & à débarraſſer par les mêmes ſecours, les différens émonctoires, afin qu'ils puiſſent donner un paſſage libre aux matieres que la fievre a miſes en état de ſortir du corps, & qui en ſortent effectivement par différentes voies.

§. 759. *De plus, s'il s'eſt fait dans les premieres voies, un grand amas de mauvaiſes humeurs, on les évacue par un purgatif, & ſouvent par un émétique, qu'on fera prendre dans un tems aſſez éloigné du paroxyſme, pour qu'il*

faſſe ſon effet avant ſon retour. Ce remede eſt indiqué par le régime que le malade a obſervé, par les maladies & les ſymptomes qui ont précédé, par les nauſées, le vomiſſement, les éructations, le gonflement, les renvois; par les ordures & les ſaletés qui paroiſſent ſur la langue, au goſier, au palais; par l'anorexie, l'amertume de la bouche, par le vertige ténébreux. Lorſque ces remedes ont fait toute leur opération, il faut avant l'accès calmer le trouble qu'ils ont excité par un narcotique.

Les fievres intermittentes ſont ſouvent accompagnées d'un amas de matieres corrompues, dans les premieres voies, ſoit que cet amas exiſtât avant la fievre, ſoit qu'il ſe ſoit formé pendant ſon cours, enſuite des mauvaiſes digeſtions, ou des changemens que la fievre elle-même a

produits sur les humeurs & particuliérement sur la bile. Tout le monde sait qu'il faut évacuer ces matieres ; car tant qu'elles séjournent dans les premieres voies, elles détruisent absolument l'appétit, & venant à se dépraver de plus en plus par le séjour qu'elles y feroient, elles pourroient donner lieu, parmi plusieurs autres symptomes, à une diarrhée ou dyssenterie putride. Mais comme les émétiques & les purgatifs ne produisent que de mauvais effets dans les fievres intermittentes, lorsque cet amas de matiere n'existe pas, ainsi qu'on le dira ci-après au §. 761, il faut avant toutes choses, examiner avec attention les signes qui dénotent sa présence dans les premieres voies.

Si le malade avoit accoutumé de faire bonne chere, & sur-tout s'il se nourrissoit d'alimens gras, glutineux, & difficiles à digérer, on doit soupçonner l'existence d'un pareil amas. On se confirmera encore davantage dans cette idée si le malade a eu précédemment quelque maladie où les premieres voies ayent été surchargées d'humeurs dépravées. Il arrive quelquefois

dans certaines constitutions épidémiques, (Sydenham (*a*) en a observé de telles) que le caractere commun des fievres intermittentes consiste dans un amas de bile corrompue autour des parties précordiales, alors il n'y a plus aucun doute sur le parti qu'on a à prendre. Mais lorsque ces ordures séjournent dans les premieres voies, elles produisent certains symptomes auxquels on peut reconnoître leur présence, tels que les naufées, le vomissement, les éructations, les renvois, comme on l'a expliqué ailleurs plus au long en parlant des effets de la pourriture dans les premieres voies (*b*), & dans une autre occasion encore en parlant de la *naufée fébrile* (*c*). C'est sur-tout alors que les malades se plaignent d'un sentiment d'anxiété & de tension incommode autour des parties précordiales. Quelquefois même les hypocondres sont gonflés & élevés, symptome qu'Hippocrate (*d*)

(*a*) Sect. I. cap. III. pag. 55.
(*b*) Aph. de Boerh. §. 85.
(*c*) Aph. de Boerh. §. 642.
(*d*) Aph. sect. IV. n°. LXXIII.

regarde comme ſigne d'un cours de ventre prochain dans les fievres. La nature de ces ſymptomes nous apprend ordinairement quelles ſont les voies les plus commodes pour l'évacuation des matieres dépravées. Car les nauſées, le vomiſſement, l'amertume de la bouche, le vertige ténébreux, &c. indiquent plutôt le vomiſſement, au lieu que la douleur obtuſe des lombes, les borborigmes, les flatuoſités, l'élévation du bas ventre, marquent que les matieres tendent au contraire à s'évacuer par les ſelles. Hippocrate (*a*) avertit auſſi, comme on l'a dit dans une autre occaſion (*b*), « que les fébri-» citans qui éprouvent des anxiétés, une » douleur mordicante à l'orifice ſupé-» rieur du ventricule, & un crachotte-» ment, vomiſſent. Mais que ceux qui » ont des éructations, des flactuoſités, » des borborigmes, le bas ventre élevé, » doivent s'attendre à un cours de ventre.» Cependant il arrive ſouvent que les matieres ſont évacuées & par haut & par

(*a*) Coac. prænot. n°. CXLIII.

(*b*) Aph. de Boerh. §. 594. n8. 2.

bas en même tems ; car les vomitifs pouſſent auſſi par les ſelles, & les purgatifs excitent auſſi quelquefois le vomiſſement, ſur-tout ſi les matieres occupent en même tems l'eſtomac & les inteſtins. On ſera encore plus certain que ces évacuations artificielles produiront de bons effets, ſi au commencement du paroxyſme fébrile, qui eſt pour l'ordinaire accompagné de nauſées & de vomiſſement (voyez le §. 749.) on voit ſortir une partie des humeurs dépravées qui croupiſſent dans les premieres voies. » Car dans les évacuations procurées par » un médicament, il faut évacuer les » matieres dont la ſortie même ſpon- » tanée ſoulage. (a) »

Lors donc qu'on s'eſt aſſuré par les ſignes que je viens de rapporter, qu'il y a dans les premieres voies, un amas d'humeurs dépravées, il faut les évacuer au plutôt. Car tant qu'elles y ſéjourneront, elles détruiront l'appétit, cauſeront des nauſées, & le malade ne pourra ſe nourrir ſuffiſamment, ni réparer ſes forces dans

(a) Hipp. aph. ſect. IV. nº. II.

l'intervalle des accès. Mais quel eſt le tems le plus propre pour l'émétique, ou le purgatif ? C'eſt ſur quoi les Médecins ne ſont point d'accord. Il paroît que Sydenham (*a*) le preſcrivoit dans le tems de l'intermiſſion, de façon que l'opération du remede étoit finie avant l'arrivée du paroxyſme. Il eſt vrai qu'il donnoit quelquefois un purgatif peu de tems avant le paroxyſme, afin qu'il fit ſon effet pendant la fievre ; mais alors ſon deſſein étoit moins de chaſſer des premieres voies un amas conſidérable de matieres dépravées, que de troubler le cours réglé du paroxyſme fébrile. C'eſt de quoi il ſera queſtion au paroxyſme ſuivant.

Les nauſées & les vomiſſemens qu'on obſerve ſouvent dans le tems du froid (voyez le §. 749.) ont fait croire à quelques Médecins que la matiere morbifique étoit alors plus mobile qu'en tout autre tems, & que c'étoit la circonſtance la plus favorable pour l'expulſer, en aidant les mouvemens ſpontannés par l'action

(*a*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. p. 391.

de l'émétique. Ce ſentiment ne paroît pas abſolument mal fondé ; & le célebre Alexandre Thomſon (*a*) aſſure avoir employé cette méthode avec ſuccès pendant vingt ans. Il faiſoit prendre l'émétique, auſſi-tôt que les premiers ſymptomes du paroxyſme commençoient à paroître. Dans le cas cependant où le froid fébrile étoit accompagné d'un violent tremblement ſans nauſées, il ne preſcrivoit ce remede que dans le tems de la chaleur, lorſque les malades commençoient à reſſentir des nauſées. Il eſt aiſé de voir que les remedes qu'on prend dans ces circonſtances, ne tardent pas long-tems d'être réjettés, & qu'ainſi l'émétique n'excitoit pas de mouvemens auſſi conſidérables que s'il avoit été retenu plus long-tems.

Il ſemble qu'Aſclépiade faiſoit uſage de cette méthode. Car dans la fievre tierce (*b*) *le troiſieme jour après le premier accès*, (c'eſt-à-dire le jour du ſecond

(*a*) Eſſais de Médecine de la ſociété d'Edimbourg, tom. IV.

(*b*) Celſe de medecin. lib. III. cap. IV. p. 142.

paroxyſme) *il vouloit qu'on donnât un purgatif, & qu'on fit vomir le cinquieme jour.* Celſe approuve cette méthode. Et voici ce qu'il dit à ce ſujet dans un autre endroit, en parlant de la cure du froid fébrile, (*a*) «*ainſi* donc auſſi-tôt que quel-»qu'un a reſſenti des friſſons, & que ces »friſſons ont été ſuivis de la chaleur, il faut »lui faire prendre de l'eau tiede légére-»ment ſalée, & le faire vomir. Car le plus »ſouvent ces friſſons ſont cauſés par des »matieres bilieuſes qui ſejournent dans »l'eſtomac. On réitérera la même choſe à »chaque paroxyſme, ſi le froid revient, »car par ce moyen on parvient ſouvent à »l'emporter.» Ce qui a fait adopter cette méthode de pluſieurs Médecins, c'eſt la croyance où ils étoient que par ce moyen on évacue plus facilement la matiere fébrile qui s'eſt ramaſſée pendant l'apurexie, & qui eſt, ſuivant eux, la ſeule cauſe du retour du paroxyſme, dans le tems où elle eſt le mieux diſpoſée à l'évacuation. Mais par ce que j'ai dit au §. 757. il paroît très-probable que le retour des pa-

(*a*) Ibid. cap. XII. pag. 141.

roxyſmes

roxyſmes ne dépend pas toujours d'une collection de mauvaiſes humeurs, & par conſéquent qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire d'employer l'émétique pendant le paroxyſme, ſuivant cette indication, quoiqu'il puiſſe produire quelquefois de bons effets, en troublant par les ſecouſſes qu'il excite, la diſpoſition des nerfs qui renouvelle les paroxyſmes, comme on le dira inceſſamment.

Mais comme il s'agit ici du cas où il y a dans les premieres voies un amas conſidérable de matieres impures, qui ſe manifeſte par les ſignes ordinaires, il paroît qu'il eſt plus sûr de profiter du tems de l'apurexie pour les évacuer au moyen des émétiques ou des purgatifs, que ſi en attendant le tems même du paroxyſme, le malade avoit en même tems à ſupporter & les incommodités de la fievre & l'opération du remede.

On a coutume de donner l'émétique ou le purgatif, de façon qu'ils agiſſent le plus près du paroxyſme qu'il eſt poſſible, pourvû que leur opération ſoit tout-à-fait terminée avant ſon arrivée. Car dans les fievres intermittentes, les

malades ſe trouvent d'autant mieux, & par conſéquent ſont d'autant mieux en état de ſupporter l'action du remede, qu'ils ſont plus éloignés du paroxyſme précédent. Et ſi par hazard le renouvellement du paroxyſme dépendoit d'un levain ramaſſé peu-à-peu, ce ſeroit ſur-tout alors qu'on pourroit eſpérer de l'évacuer totalement, parce qu'il devroit s'en être ramaſſé dans ce tems-là une quantité conſidérable.

Sydenham, dont l'autorité eſt d'un ſi grand poids parmi les Médecins, s'eſt aſſuré par une attention ſcrupuleuſe à obſerver le génie des maladies, que l'uſage des purgatifs & des émétiques, irrite la fievre, & même qu'ils la renouvellent lorſqu'elle eſt ſuſpendue, nous l'avons déjà dit au §. 757. Il eſt donc à propos, lorſque ces remedes ont fait toute leur opération, de calmer avant l'accès, le trouble qu'ils ont cauſé, en faiſant prendre un opiat. Sydenham s'eſt aſſujetti à cet uſage avec tant de ſcrupule, que dans les maladies mêmes où il regardoit comme ſuſpect l'uſage des narcotiques, il ne laiſſoit pas de les employer, lorſ-

qu'il avoit fait prendre un purgatif (*a*). Au reste, selon que les émétiques & les purgatifs déployent plutôt ou plus tard leur activité, on doit les donner dans un tems plus ou moins éloigné du paroxysme. L'ypecacuana, par exemple, a coutume d'exciter le vomissement au bout d'une demi-heure, & de faire toute son opération dans l'espace de deux heures ; au lieu que les émétiques antimoniaux restent quelquefois dans le corps deux heures entieres avant de produire aucun effet. L'action des purgatifs dure ordinairement sept ou huit heures, & si on les donne en forme de pilules, il se passe quelquefois un tems assez considérable, avant qu'ils soient dissous, & qu'ils commencent d'agir.

Comme l'ypecacuana suffit pour expulser par le vomissement, la saburre qui croupit dans les fievres intermittentes, on peut s'abstenir dans ce cas des émétiques antimoniaux qui excitent dans le corps des mouvemens beaucoup plus

(*a*) Schedul. monitor. de novæ febris ingressu. pag. 654. 655.

violens. On trouvera à ce chiffre de la matiere médicale, plusieurs formules de remedes émétiques & purgatifs.

Le succès de ces remedes est quelquefois si heureux, que non seulement ils évacuent les mauvais levains, mais qu'ils préviennent même quelquefois le retour du paroxysme. Sydenham (*a*) assure avoir sur-tout employé cette méthode dans les fievres du printems; il donnoit l'émétique de façon qu'il produisoit son effet avant l'arrivée du paroxysme; & il prescrivoit avant le nouvel accès, une dose médiocre de syrop de pavot, ou de quelqu'autre narcotique, lorsque le remede avoit fait son opération.

S'il reste des signes qui prouvent qu'un seul émétique ou purgatif n'a pas suffi pour expulser entiérement les humeurs dépravées, on peut & on doit même y revenir avec les mêmes précautions. C'est ce qui arrive quelquefois dans les fievres intermittentes d'automne, lorsqu'il s'est ramassé une grande quantité de bile épaisse & corrompue. Il est souvent à

(*a*) Sect. I. cap. V. pag. 102.

propos alors de faire précéder les atténuans & les délayans, afin de rendre la saburre plus coulante, & plus mobile, & de pouvoir ensuite l'évacuer plus facilement par les émétiques & les purgatifs.

§. 760. *Ce remede* (759.) *produit aussi de bons effets en ce qu'il éguillonne le genre nerveux, & le met en action.*

Les émétiques & les purgatifs ne sont pas seulement utiles, en tant qu'ils évacuent, mais encore en ce que par leur *stimulus*, ils remuent souvent & troublent tout le corps, & qu'ils changent par-là sa disposition vicieuse. Car il paroît probable par ce qui a été dit au §. 757. que cette disposition cachée qui renouvelle dans un tems déterminé les paroxysmes des fievres intermittentes, a son siege dans les esprits, les nerfs, ou le cerveau. Or, les effets de la plûpart des purgatifs, ainsi que des émétiques, dépendant de l'action que ces remedes exercent sur les nerfs dispersés dans les viscères du bas

ventre, & de l'irritation qu'ils y excitent par leur *ſtimulus*, dont la nature eſt ſouvent inconnue. Il paroît que ce *ſtimulus* réſide principalement dans la partie ſpiritueuſe & volatille de ces remedes. Car ſi l'on garde pendant quelque tems la ſcammonée, par exemple, ſans précaution, elle perd l'odeur puante & cadavereuſe qu'elle a naturellement, & en même tems toute ſa vertu, ſans que ſon poids diminue ſenſiblement. On obſerve la même choſe au ſujet de la rhubarbe & de pluſieurs autres purgatifs. Le régule d'antimoine infuſé dans le vin, ne lui communique-t-il pas ſa vertu émétique, ſans que la couleur, l'odeur & la ſaveur du vin ſubiſſent aucun changement, & que le régule perde rien de ſon poids? On peut donc conclure de-là que la vertu de ces médicamens réſide dans un principe très-ſubtil qui ſe dérobe à tous les ſens, & qu'elle agit ſur le liquide le plus ſubtil du corps humain. Cette opinion eſt confirmée par les mauvais effets que produiſent les émétiques & les purgatifs dans les femmes qui ont le genre nerveux extrêmement mobile, & dans les hommes

hypocondriaques chez qui la cauſe la plus légere donne lieu à l'ataxie (*a*) des eſprits, puiſque dans le tems que ces remedes produiſent tous ces déſordres, ils n'ont encore excité aucunes évacuations, auxquelles on pourroit ſans cela les attribuer, ſur-tout ſi elles étoient copieuſes. D'ailleurs l'opium qui calme ſi efficacement les troubles ou les mouvemens déſordonnés des eſprits, réprime auſſi l'action des purgatifs & des émétiques, comme Sydenham (*b*) l'a obſervé. Il eſt même certain que ſi on fait prendre de l'opium, & qu'on donne enſuite un purgatif avant que ſon action ſoit finie, le purgatif n'agira que peu ou point du tout.

Les purgatifs & les émétiques peuvent donc, ce ſemble, changer quelquefois par leur *ſtimulus*, diminuer ou détruire la diſpoſition qui donne lieu au renouvellement des paroxyſmes dans les fievres

(*a*) Ce mot ſignifie: *irrégularité, défaut d'ordre, trouble, confuſion.*

(*b*) Sect. IV. cap. III. ubi de curation. pag. 227. & alibi ſæpius.

intermittentes. Et c'eſt avec raiſon qu'on les emploie ſuivant cette indication, quoique cette diſpoſition ne ſoit pas bien connue, & qu'on ne ſache pas mieux en quoi conſiſte le changement que ces remedes operent dans le corps. On verra dans la ſuite, lorſqu'il ſera queſtion de la manie & de l'épilepſie, que les Médecins preſcrivent quelquefois les émétiques les plus violens, non dans la vue d'évacuer les humeurs dépravées, mais dans l'intention de changer par les ſécouſſes qu'ils excitent la diſpoſition qui entretient ou renouvelle ces maladies. D'ailleurs, c'eſt ſur-tout par ces ſécouſſes, les viſceres du bas ventre étant alors comprimés par le diaphragme & les muſcles abdominaux avec violence, que des matieres qui ne ſe laiſſeroient entraîner par aucun autre remede, ſont quelquefois détachées & expulſées par l'action de l'émétique. C'eſt pourquoi Galien (*a*) dit en parlant de la fievre tierce, *le vomiſſement après avoir mangé, eſt ſi fort utile à ceux chez qui cette fievre*

(*a*) Method. med. ad Glaucon. lib. I. cap. XI.

eſt invétérée, que j'en ai vu pluſieurs être délivrés par-là. Or, ce n'eſt point apparemment en évacuant les matieres dépravées, contenues dans les premieres voies, que le vomiſſement produiſoit ces bons effets, puiſque Galien dit qu'il devoit ſe faire après le repas, & que, comme je l'ai dit au §. précédent, l'appétit eſt ordinairement détruit, tant que ces matieres ſéjournent dans le corps.

Lorſqu'on preſcrit les émétiques ou les purgatifs dans cette intention, on peut les employer pendant le paroxyſme même, ou un peu auparavant, afin qu'ils agiſſent lorſqu'il ſera arrivé; & il paroît que c'eſt-là le cas où ces remedes donnés de la ſorte ont réuſſi. Voici la méthode que Sydenham (*a*) mettoit en uſage dans les fievres tierces d'automne. Il faiſoit coucher le malade quatre heures avant le paroxyſme, en lui ordonnant de ſe tenir bien couvert; après quoi il lui donnoit une décoction de feuilles de ſauge dans le petit lait (*b*), dans la vue d'ex-

(*a*) Sect. I. cap. V. pag. 110. III.

(*b*) Serum lactis cerevisiatum.

citer les ſueurs. Lorſqu'elles commençoient à paroître il faiſoit prendre au malade deux ſcrupules de pilules cochées majeures diſſoutes dans une once de mixture ſpiritueuſe. Cette mixture contenoit la valeur de deux dragmes de thériaque qui par l'opium qu'elle contient, énerve l'activité des purgatifs. Ainſi l'on voit clairement que ſon deſſein n'étoit pas de purger en employant ces pilules, comme il en avertit lui-même, mais de dérouter & de prévenir le paroxyſme par les deux mouvemens oppoſés de la ſueur & des déjections excités en même tems (*a*). Il aſſure avoir guéri par cette méthode un grand nombre de fievres intermittentes d'automne, & qu'elle étoit la meilleure qu'on peut employer dans cette conſtitution épidémique.

§. 761. *Autrement cette méthode (759.) eſt nuiſible, en ce qu'elle affoiblit, diſſipe les parties les plus liquides de nos humeurs,*

(*a*) Ibid. pag. 3.

trouble la digestion, dont le bon état est sur-tout ici fort nécessaire, & rend ainsi la maladie longue, ou même cause la mort. On dissipe aussi souvent le froid de la fievre, & la fievre elle-même par un sudorifique ; & voici comment. Quelques heures avant le retour de l'accès on fait prendre au malade une grande quantité de tisane apéritive, délayante, un peu narcotique, on le fait suer une heure avant le paroxysme, & l'on ne cesse que deux heures après qu'il a commencé, ou qu'il auroit dû paroître.

Les émétiques & les purgatifs produisent de si grands effets dans les fievres intermittentes, soit en évacuant les matieres dépravées qui séjournent dans les premieres voies, soit en agissant par leur *stimulus*, que plusieurs Médecins ont cru devoir insister obstinement sur leur usage,

ſi la fievre trop rébelle ne ceſſe point. Mais leur uſage trop fréquent a toujours été ſuivi d'un mauvais ſuccès; car, comme Galien (*a*) l'a très-bien dit. *La nature des purgatifs eſt ennemie des corps qu'ils purgent, l'on diroit même mortelle & délétere.* Celſe (*b*) remarque auſſi avec beaucoup de raiſon « que les purgations » ſont quelquefois néceſſaires, mais que » ſi on les répete trop ſouvent elles ne » ſont pas ſans danger. Car le corps s'ac- » coutume par-là à ne point ſe nourrir, » & s'affoiblit néceſſairement. » Lors donc qu'il y a des ſignes d'un amas conſidérable de matieres dépravées dans les premieres voies (voyez le §. 759.) & qu'on les a entiérement évacuées, ou du moins beaucoup diminuées par un émétique ou un purgatif donné une ou deux fois; ou lorſqu'on a tenté auſſi une ou deux fois quel effet ces remedes pourroient produire par leur *ſtimulus* (voyez le §. 760.) il faut y rénoncer abſolument.

(*a*) Lib. de morbor. acutor. vict. comment. II. text. XII.

(*b*) Lib. I. cap. III. p. 31.

Car la fievre continue quelquefois, quoique les premieres voies ſoient parfaitement nétoyées ; & quelquefois auſſi le caractere fébrile ne ſçauroit être détruit par l'irritation des purgatifs. C'eſt donc inutilement qu'on affoibliroit les malades par ces remedes en enlevant la partie la plus fluide de nos humeurs, & en troublant les digeſtions dont le bon état eſt ſi néceſſaire, pour pouvoir ſupporter les longues fievres. Au reſte l'on pourroit bien ſe tromper lorſqu'examinant les matieres évacuées par l'action des émétiques ou des purgatifs, on les trouve ſouvent puantes & corrompues. Car on a vu ailleurs (*a*) que ces matieres n'étoient point toujours avant l'exhibition du remede, telles qu'elles paroiſſent après l'évacuation ; mais que les anciens Médecins eux-mêmes nous avoient appris que les purgatifs corrompent les bonnes humeurs, & les évacuent enſuite. Vanhelmont (*b*) fit à ſes dépens la triſte expérience de cette vérité. Il avoit gagné la

(*a*) Aph. de Boerh. §. 201. & 334.

(*b*) Tractat. de febrib. cap. V. n°. X. p. 756.

gale en mettant imprudemment ſa main dans le gand d'une fille galeuſe. Les Médecins qui le traiterent de cette maladie, le firent d'abord ſaigner, & lui preſcrivirent des apozemes pendant trois jours, dans la vue de préparer à l'évacuation des matieres qui, ſelon eux, croupiſſoient dans le corps du malade. Après quoi on le purgea avec les pilules de fumeterre; il avoue qu'il ſe réjouit beaucoup lorſqu'il vit que ce purgatif lui avoit fait rendre une grande quantité de matieres fétides. Mais après avoir réitéré trois fois la même purgation l'effet étoit toujours le même. Vanhelmont auparavant ſain, diſpos & robuſte, quoiqu'il fut encore à peine dans l'âge de puberté, fut réduit par ces évacuations à un état d'amaigriſſement extrême. Ses génoux étoient tremblans, ſa voix rauque & ſes forces chancélantes; & malgré de ſi grands changemens la gale ſubſiſtoit encore tout comme auparavant. Il comprit alors, dit-il, » que les purgatifs ne purgeoient & ne » nettoyoient pas, mais qu'ils pourriſ- » ſoient, & qu'ils avoient diſſous & » réduits en gelée putride la ſubſtance

» vivifiante de ſon corps. » Le traitement malheureux de cette gale, contractée par le ſeul contact du gand d'une fille galeuſe fut cauſe que Vanhelmont interrompit l'étude de la médecine, juſqu'à ce qu'il cru avoir trouvé quelque choſe de meilleur que tout ce qu'on avoit penſé juſqu'alors ; & que devenu l'ennemi des Médecins, il s'éleva contre leurs erreurs avec beaucoup de véhémence, & ſe déchaîna contre l'uſage des purgatifs, concluant que ces remedes n'évacuoient pas les humeurs peccantes, *mais le ſang détruit par l'action du médicament & ſon cadavre puant qui eſt rejetté par les ſelles.* (*a*)

Cette obſervation peut ſervir à faire voir ce qu'on doit attendre de l'uſage inconſidéré des purgatifs dans les fievres intermittentes.

Sydenham (*b*) a confirmé par ſes propres obſervations les mauvais effets des purgatifs dans ces fievres. Il a vu que l'uſage de ces remedes faiſoit traîner juſ-

(*a*) Caput reſpondit Auctor. n°. IV. pag. 420.
(*b*) Sect. I. cap. v. p. 100.

qu'au tems où les fievres d'automne ont coutume de paroître, des fievres du printems, qui cependant sont par elles-mêmes si salutaires & si faciles à guérir, & affoiblissoit extrêmement le malade par le prolongement & le redoublement des paroxysmes qu'il entraînoit (*a*); il a vu la même cause donner lieu à la manie (*b*) qui se dissipoit ensuite à proportion que les forces du malade se rétablissoient, & dans des sujets avancés en âge à une inflammation mortelle des amigdales (*c*), à l'hydropisie (*d*), & quelquefois même au diabétes (*e*). Mais il observoit sur-tout qu'après le trop grand usage des évacuans, la fievre ne manquoit jamais de jetter des racines plus profondes.

(*On dissipe aussi souvent le froid de la fievre, & la fievre elle-même par un sudorifique.*) C'est-là la troisieme mé-

(*a*) Ibidem.

(*b*) Ibid. pag. 100. 101.

(*c*) Ibid. pag. 122.

(*d*) Ibid. pag. 119.

(*e*) Epist. responsor. I. ad ann. 1678. pag. 387.

thode de guérir les fievres intermittentes. Elle réuſſit très-ſouvent, & on peut la réitérer en toute sûreté, en cas qu'elle ait manqué ſon effet la premiere fois. Car comme on l'a fait remarquer au paragraphe 756, tout ce qui peut emporter le premier tems de la fievre, c'eſt-à-dire le froid fébrile, & détruire ſa cauſe immédiate qui eſt la viſcoſité du liquide artériel, & peut-être même du fluide nerveux (voyez le §. 755), peut auſſi ce ſemble, prévenir tout le paroxyſme, puiſque la chaleur & les ſymptomes qui l'accompagnent n'ont jamais lieu dans les fievres intermittentes, s'ils n'ont été précédés par le froid. Suivant cette méthode on emploie dans le tems de l'apurexie des remedes propres à diſſoudre & atténuer les humeurs, & à débarraſſer les vaiſſeaux. Lorſque le paroxyſme eſt ſur le point d'arriver, on échauffe doucement le corps du malade, & l'on excite au moyen des remedes légérement aromatiques & échauffans, un mouvement un peu plus fort des liqueurs dans les vaiſſeaux, dans la vue de prévenir le froid febrile, en procurant une ſueur &

une chaleur qui se répandent dans toutes les parties du corps. Le malade usera donc dans le tems de l'apurexie, d'une tisane légérement aromatique. On pourra, par exemple, lui faire prendre toutes les heures, une ou deux onces d'une décoction faite avec les cinq racines apéritives majeures, ou d'une infusion de santaux, de melisse, d'écorce de citron, des quatre semences chaudes, majeures ou mineures, &c. on y ajoute quelquefois les mixtures faites avec le sel de chardon bénit, d'absinthe, &c. l'élixir de propriété, les eaux distillées aromatiques, &c. à la dose de demi-once toutes les heures ou de deux en deux heures, en buvant par dessus un verre de la décoction ou de l'infusion aromatique. On a coutume d'ajouter l'opium à ces mixtures. La quantité qu'on en fait prendre à chaque fois, ne doit pas être assez considérable pour procurer le sommeil; on s'attachera seulement à fixer par des doses petites, mais fréquentes les mouvemens désordonnés des esprits, & à empêcher le changement qu'ils doivent subir dans le tems du froid fébrile, quel

que puisse être ce changement. Ces boissons aromatiques doivent être plus ou moins délayées, ou plus ou moins chargées, selon l'âge & le tempérament du malade, la saison, le climat, &c. On trouvera à ce chiffre de la matiere médicale plusieurs formules de cette espece. Ainsi donc deux ou trois heures avant le tems du paroxysme, que je suppose connu, l'on fera asseoir le malade bien couvert auprès d'un bon feu. Il sera avantageux de lui faire tenir les pieds dans l'eau chaude. Il est des Médecins qui aiment mieux que le malade attende le paroxysme, bien couvert dans son lit, & on lui fera prendre alors tous les quarts d'heures une dose des remedes que j'ai indiqués. C'est alors que les malades commencent de ressentir une plus grande chaleur, & qu'ils éprouvent souvent une sueur universelle. On ne discontinue de pousser cette sueur que *deux heures après que le paroxysme a commencé, ou qu'il auroit dû paroître.* On parvient souvent par ce moyen à emporter le paroxysme. Si l'on ne réussit pas la premiere fois, on réitere la même ma-

nœuvre les jours suivans, jusqu'à ce que la fievre ait disparu. Cette méthode manque rarement de réussir dans les fievres tierces. Elle a même quelquefois guéri des fievres quartes. On peut aisément concilier ceci, avec ce que j'ai dit ailleurs (*a*) en parlant du froid fébrile, que les stimulans violens sont extrêmement nuisibles, & qu'ils donnent quelquefois lieu à des inflammations incurables; car on emploie ici les médicamens aromatiques délayés dans une grande quantité d'eau, & l'usage qu'on en fait pendant l'apurexie, attenue tellement les humeurs, en même tems qu'il dégage les vaisseaux engorgés, qu'on ne doit en craindre aucun mauvais effet. D'ailleurs tous ces remedes ne sont point pris dans le tems même du froid fébrile, puisqu'ils le préviennent ordinairement; & si la fievre trop opiniâtre ne cede point à cette méthode, on supprime les remedes stimulans & échauffans, aussi-tôt que le froid commence à se faire sentir, & l'on n'use que d'une infusion aromatique très-légere.

(*a*) Aph. de Boerh. §. 624.

Il eſt évident par ce qu'on a dit au paragraphe 756. que Celſe propoſe une méthode ſemblable, puiſqu'il conſeille de conduire les malades dans le bain, quand le tems du froid approche. Il veut qu'on ne ſe déſiſte point de cette pratique, ſi le froid revient, mais au contraire qu'on la continue opiniâtrement; & ſi après deux ou trois accès, les bains n'ont produit aucun effet, il ordonne l'ail, ou de l'eau chaude avec du poivre (*a*) qui prévient sûrement le froid. Il avertit pareillement (*b*) de couvrir le malade avant le tems du friſſon, de lui appliquer des fomentations chaudes ſur tout le corps, de lui faire des frictions, &c.

Cette méthode a paru ſi bonne à Sydenham (*c*) qu'il aſſure n'en avoir point éprouvé de plus efficace dans les fievres tierces d'automne (du moins dans la conſtitution épidémique qu'il décrit:) car quoiqu'il donnât les pilules cochées, en

(*a*) Lb. III. cap. XII. p. 142.

(*b*) Lib. III. cap. XII. p. 142.

(*c*) Sect. III. cap. V. ubi de curatione intermittent. tertianar. autumnal. pag. 3.

même-tems qu'il faisoit suer, dans la vue de troubler le cours du paroxysme ; comme je l'ai dit au paragraphe précédent ; il paroît cependant qu'il fondoit principalement son espérance sur les sueurs & leur continuation pendant deux heures au-delà de l'heure ordinaire du paroxysme ; & même dans la fievre double tierce (*a*) il veut qu'on s'abstienne des pilules cochées, & qu'on ne tente la guérison que par les sudorifiques. Dans un autre endroit (*b*) il propose pour les pauvres dont les facultés ne s'accommodent pas d'un grand appareil de remedes, la racine de serpentaire de Virginie seule. Cette racine abonde en parties aromatiques très-pénétrantes. Il la faisoit prendre dans du vin deux heures avant le paroxysme, retenoit le malade bien couvert dans son lit, & le faisoit suer pendant trois ou quatre heures. Il conseille de réitérer encore deux fois la même pratique dans les fievres tierces du printems.

(*a*) Ibidem.

(*b*) Epistol. responsor. I. ad ann. 1678. p. 391.

Mais lorſque les fievres tierces & quotidiennes ne font que de commencer, qu'elles imitent la marche des continues, & qu'elles ne ſont point aſſujeties à un type régulier, il avertit qu'il ſeroit dangereux de les combattre par les ſudorifiques (*a*) parce qu'une ſueur trop abondante ſuffit pour faire dégénérer aiſément ces fievres en continues dangereuſes (*b*), comme on l'a déjà dit au paragraphe 752.

On doit encore s'abſtenir de cette méthode lorſqu'on a affaire à des malades qui ont naturellement le ſang fort diſſous, ou que la longueur & l'opiniâtreté de la fievre intermittente leur a fait contracter beaucoup de penchant à une ſueur qui épuiſe leurs forces (voy. le §. 753.) mais ces deux derniers cas exceptés, cette méthode eſt bien la meilleure qu'on puiſſe employer.

§. 762. *De-là il ſuit que la ſaignée nuit toujours par elle-même. Si*

(*a*) Ibid. pag. 375.
(*b*) Ibid. pag. 376.

quelquefois elle eſt utile, ainſi que la diete exacte & rigoureuſe, ce n'eſt qu'en certains cas.

La ſaignée étant de tous les remedes le plus efficace pour réprimer la fougue de la circulation, pluſieurs Médecins ſe ſont imaginés qu'elle doit auſſi produire de bons effets dans le traitement des fievres intermittentes. Quelques-uns mêmes ſont allés juſqu'à croire que les ſeules ſaignées réitérées, étoient capables d'emporter ces fievres. Mais j'ai démontré dans le paragraphe précédent, que les évacuations copieuſes & répétées ſont nuiſibles en ce qu'elles affoibliſſent. Cela eſt également vrai de la ſaignée. Sydenham (*a*) a obſervé que les purgatifs ne ſont pas extrêmement pernicieux dans les fievres intermittentes d'automne, à moins qu'on ne les répete ſouvent. Mais pour ce qui regarde la ſaignée, il prétend s'être aſſuré par de fréquentes obſervations, qu'elle avoit toujours été

(*a*) Sect. I. cap. V. ubi de intermittent. autumnal. curation. pag. 109.

nuiſible,

nuisible, *à moins que le même coup de lancette qui ouvroit la veine, n'emportât la fievre elle-même* (*a*). Car il avoit éprouvé que ce remede rendoit ces fievres plus longues & plus opiniâtres, dans les sujets d'ailleurs robustes & vigoureux, & qu'il donnoit même souvent la mort aux vieillards. Mais de toutes les fievres il a observé que la fievre quarte est celle où la saignée produit de plus mauvais effets (*b*). Elle peut à la vérité être utile dans certains cas, lors par exemple que le malade est jeune & pléthorique, & sur-tout si c'est pendant le printems, & si l'on a lieu de craindre que le sang trop raréfié par la chaleur fébrile, ne déchire les vaisseaux engorgés, ou si la même cause produit une douleur de tête insupportable. Mais alors les bons effets de la saignée ne dépendent pas de son action sur la fievre elle-même, mais seulement de ce qu'elle prévient les désordres que la trop grande quantité ou raréfaction du sang pourroient entraîner.

(*a*) Ibidem. pag. 110.
(*b*) Ibidem.

C'eſt pour cela que dans les cas où il faut avoir recours à l'émétique, on fait quelquefois précéder la ſaignée, de peur que par l'action du vomiſſement, les vaiſſeaux, & ſur-tout ceux de la tête, trop diſtendus par le ſang, ne viennent à ſe déchirer au milieu des efforts qui l'accompagnent. C'eſt pourquoi Sydenham qui condamne ailleurs (*a*) la ſaignée, faiſoit cependant ſaigner au jour intercalaire, dans les fievres tierces du printems, ſi le malade étoit à la fleur de ſon âge & d'un tempérament ſanguin (*b*); & que deux heures après il lui faiſoit prendre l'émétique. Voilà donc à quoi ſe réduiſent les bons effets qu'on peut eſpérer de la ſaignée dans les fievres intermittentes.

La diette exacte & rigoureuſe par laquelle on réduit les malades à l'abſtinence, ou du moins à l'uſage des alimens les plus légers & les moins nourriſſans, eſt pareillement nuiſible dans ces fievres. Car

(*a*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. pag. 376. 387.

(*b*) Ibid. pag. 391.

elles durent souvent très-long-tems, surtout les quartes, & par conséquent l'on doit faire ensorte que *le corps supporte facilement un mal qu'il doit supporter long-tems* (*a*). Il suffit de défendre ici les viandes salées & durcies à l'air ou à la fumée, & tout autre aliment trop dur & difficile à digérer; & de prendre garde que les malades ne mangent point aux approches du paroxysme; car comme nous l'avons dit au paragraphe 758. d'après hippocrate (*b*) « l'on doit donner à manger au malade, lorsque le » paroxysme est fini, mais dans un tems » assez éloigné du nouvel accès, pour » que la fievre ne revienne que lorsque » la digestion des alimens est déjà faite, » & non pas lorsqu'ils sont encore dans » un état de crudité dans l'estomac. » Il paroît que les anciens Médecins avoient déjà essayé de guérir les fievres intermittentes par une diette exacte & rigoureuse. C'est ainsi que Celse (*c*) vouloit

(*a*) Celse lib. III. cap. XV. pag. 145.

(*b*) Lib. de affectionibus, cap. ultim.

(*c*) Lib. III. cap. XV. pag. 144.

que dans la fievre quarte, qui, comme il ne l'ignoroit pas, traîne beaucoup en longueur (*a*), lorſqu'elle ne ſe diſſipe pas dès les premiers jours, les malades ne priſſent que de l'eau chaude le lendemain du premier accès, & que les deux autres jours ils ſe retranchaſſent, s'il étoit poſſible, juſqu'à l'eau. Après le ſecond paroxyſme il n'accordoit aux malades qu'un peu de nourriture & une petite quantité de vin, & dans les deux jours intercalaires ſuivans, il les réduiſoit derechef à l'eau, en leur impoſant d'ailleurs la loi d'une abſtinence rigoureuſe. Il conſeille de continuer de la ſorte juſqu'au quatorzieme jour; & il ajoute ces paroles: (*b*) « il eſt à préſumer qu'un » ſi long repos, & l'abſtinence, jointe » aux autres moyens que l'on preſcrit, » emporteront la fievre. » Si cependant malgré cela la fievre continuoit, il veut que l'on ait recours à une autre méthode, « que le malade uſe d'alimens » nourriſſans, & en grande quantité,

(*a*) Ibidem.
(*b*) Ibid. pag. 145.

» & qu'il boive du vin tant qu'il lui » plaira » (*a*).

J'ai vu quelquefois combattre la fievre quarte par une abſtinence ſévere ; mais cette pratique a toujours été ſuivie d'un mauvais ſuccès. Le ſage Hippocrate (*b*) nous avertit, comme je l'ai fait obſerver dans une autre occaſion, (*c*) « que la diette exacte & rigoureuſe » eſt toujours dangereuſe dans les maladies croniques ; que les maux qu'elle » entraîne, ſont plus conſidérables que » ceux qui ſont occaſionnés par une nourriture un peu trop abondante, & » qu'elle n'eſt pas même ſans danger » pour les hommes qui ſe portent bien » (*d*) » il veut en un mot qu'on n'interdiſe les alimens ſolides que dans le tems du paroxyſme (*e*). De-là nous pouvons conclurre, ce ſemble, que la diette exacte & rigoureuſe eſt nuiſi-

(*a*) Ibid. pag. 146.
(*b*) Aph. ſect. I. n°. IV.
(*c*) Aph. de Boerh. §. 602. n°. I.
(*d*) Ibid. n°. V.
(*e*) Ibid. n°. XI.

ble dans la fievre quarte, même dès le commencement. A plus forte raiſon doit-on déſaprouver la méthode d'Heraclide de Tarante (*a*), « qui dans la fievre quar-» te, prétendoit qu'il falloit d'abord ſe » purger, & faire enſuite une abſti-» nence de ſept jours » car, comme Celſe (*b*) le remarque fort à propos: » quand même quelqu'un pourroit ſou-» tenir cette longue abſtinence, & ſe » guérir de la fievre par ce moyen, il » auroit enſuite beaucoup de peine à ſe » rétablir, & ſi la fievre traînoit en lon-» gueur, il y ſuccomberoit infaillible-» ment. » On trouve dans les Auteurs, pluſieurs obſervations qui prouvent le mauvais ſuccès de cette méthode. Hollier (*c*) a vu un jeune homme d'un tempérament bilieux, périr dans un accès violent de fievre tierce, d'une ſyncope cauſée par une longue abſtinence; & il aſſure que le même malheur eſt

(*a*) Celſe lib. III. cap. XV. pag. 145.

(*b*) Ibidem.

(*c*) In Coac. Hippocrat. pag. 179.

arrivé à d'autres. Tulpius (*a*) confirme par ſes propres obſervations qu'une pareille abſtinence a été funeſte à pluſieurs malades dans la fievre quarte.

§. 763. *Le ſecond tems de la fievre* (750) *indique la néceſſité d'une boiſſon aqueuſe, chaude, nitrée, avec les chicorachées & de ſemblables apéritifs doux. Le malade doit d'ailleurs ſe tenir en repos & dans une chaleur modérée.*

Nous avons parlé juſqu'à préſent des remedes qui conviennent dans le tems de l'apurexie, & même pendant le froid fébrile. Il nous reſte à voir à préſent ce qu'il faut faire dans les autres tems des fievres intermittentes. Il s'agit dans ce paragraphe des remedes qui conviennent dans le tems de la chaleur.

(*a*) Obſervat. medicinal. lib. III. cap. LIII. pag. 271. 272.

Il conſte par ce qu'on a dit au paragraphe 750. que dans ce tems de la fievre, le mouvement des liqueurs dans les vaiſſeaux eſt augmenté. La grandeur, la force & la vîteſſe du pouls nous le démontrent aſſez, de même que l'augmentation de la chaleur qui eſt un effet d'un frottement plus fort des liquides contre les ſolides, & des liquides entr'eux (*a*). On a donc à craindre ici les mauvais effets qui dépendent de la vîteſſe de la circulation augmentée (*b*), & les accidens ſemblables qu'entraîne l'augmentation de la chaleur (*c*). Cependant la vîteſſe de la circulation & l'excès de la chaleur ne ſont pas ſi fort à redouter ici, à cauſe de la parfaite apurexie qui ſépare les paroxyſmes des fievres intermittentes, & parce que la durée de ces accidens ne s'étend pas au-delà de quelques heures. Il arrive même ſouvent qu'après le paroxyſme la circulation languit, & que la chaleur eſt moindre que dans l'état

(*a*) Aph. de Boerh. §. 675.
(*b*) Aph. de Boerh. §. 100.
(*c*) Aph. de Boerh. §. 689.

naturel. C'eſt pour cette raiſon que quoique dans ce ſecond période des fievres intermittentes, le degré de la chaleur qui l'accompagne, & qui ſeroit dangereux dans les fievres continues, paroiſſe indiquer la néceſſité de la ſaignée, les lavemens, & les autres remedes qui affoibliſſent en modérant la fougue de la fievre (*a*), il arrive cependant rarement qu'on en ait beſoin, ſi ce n'eſt pour de ſujets extrêmement pléthoriques; & nous croyons devoir nous en abſtenir, parce que ces remedes, comme nous l'avons prouvé dans le paragraphe précédent, ſont le plus ſouvent nuiſibles dans le traitement des fievres intermittentes.

Il ſuffit donc de faire uſage de tiſanes aqueuſes & chaudes qui en délayant & atténuant les humeurs, préviennent ou détruiſent l'excès de leur cohéſion cauſé par la chaleur & la vîteſſe de la circulation. On y ajoute les acides légers, qui s'oppoſent à la pourriture, que l'on doit appréhender alors comme un effet des mêmes cauſes; & qui appaiſent mer-

(*a*) Aph. de Boerh. §. 610.

veilleuſement la ſoif. On recommande auſſi beaucoup les chicorachées, & les autres apéritifs amers, froids, laiteux. On a parlé ailleurs (*a*) de la vertu qu'ont ces plantes pour réſoudre la viſcoſité fébrile. C'eſt pourquoi l'on ſe ſert ici avec ſuccès des décoctions d'orge, d'avoine, de ſcorſonere, de racine de chiendent & d'autres ſemblables apéritifs légers, auxquelles on ajoute le nitre, le ſuc de citron, le rob de ſureau, les groſeilles. On trouvera une longue liſte de ces médicamens au n°. 640 de la matiere médicale, où on les a propoſés pour appaiſer la ſoif fébrile. Il eſt évident par ce qu'on a dit dans une autre occaſion (*b*) que le repos eſt ici néceſſaire. La douleur de tête & des membres (§. 750) qui a coutume d'accompagner cet état de la fievre, en font auſſi une loi indiſpenſable. Et comme les malades ne ſont déjà que trop incommodés de la chaleur, il ſeroit imprudent de l'augmenter alors par des remedes échauf-

(*a*) Aph. de Boerh. §. 614.
(*b*) Aph. de Boerh. §. 105.

fans, & par le poids des couvertures. On doit plutôt les décharger peu à peu de celles dont on les avoit accablés pendant le froid. On aura toujours soin de les tenir dans un degré de chaleur modéré, & l'on fera enſorte qu'ils n'exposent pas ſubitement leur corps brûlant à l'air froid, & qu'ils ne ſe gorgent pas d'une grande quantité de boiſſons froides, que ces malades déſirent quelquefois avec impatience, excedés par l'ardeur de la fievre.

§. 764. *Quand la criſe* (751) *met fin à l'accès, on entretient les ſueurs & les urines par des tiſanes vineuſes, des bouillons de viande, des décoctions tiedes. Ainſi au lieu d'exciter la ſueur par la chaleur, par des médicamens, ou à force de couvertures, il ſuffit de l'entretenir très-doucement & long-tems, en augmentant ſeulement la quantité des li-*

quides qui doivent en fournir la matiere.

Le dernier tems du paroxyſme dans les fievres intermittentes eſt celui de la criſe qui le termine. Elle ſe fait pour l'ordinaire par le moyen d'une ſueur très-abondante, ſuivie de la rémiſſion de tous les ſymptomes, comme on l'a dit au §. 751. C'eſt alors que paroît auſſi cette urine épaiſſe qui dépoſe un ſédiment briquetté. Comme les malades reſſentent un ſoulagement conſidérable auſſi-tôt que cette ſueur paroît, & que le paroxyſme ne tarde pas de finir alors, tous les Médecins ont penſé, qu'il falloit non-ſeulement entretenir cette évacuation, mais encore l'exciter, s'imaginant que c'étoit-là la voie la plus commode pour l'expulſion de la matiere fébrile. Pluſieurs même ont cru que ces ſueurs pouvoient emporter juſqu'au levain duquel, ſelon eux, dépend le retour des paroxyſmes ſuivans. Il eſt aſſez vraiſemblable que cette ſueur entraîne hors du corps des humeurs qui pendant le tems de la fievre, & par la

fievre elle-même, avoient acquis de qualités vicieuſes, & qu'ainſi elle eſt toujours utile. Mais il ne s'enſuit pas de là cependant, qu'on doive toujours en augmenter la quantité par les ſecours de l'art. Car, quand même il y auroit lieu de croire qu'une partie du levain duquel dépend le renouvellement des paroxyſmes, peut-être expulſée hors du corps par le moyen de ces ſueurs, on ne ſeroit pas certain pour cela que ce qui en reſte, fût également diſpoſé à ſortir par la même voie, tandis qu'en enlevant la partie la plus fluide de nos humeurs la ſueur pourroit produire de mauvais effets. Car nous avons fait voir ci-devant que les fievres intermittentes les plus difficiles à guérir ſont celles qui attaquent des hommes ſujets à des ſueurs exceſſives. Il eſt vrai que Sydenham (*a*) a obſervé que des fievres intermittentes du printems, & ſur-tout les quotidiennes, avoient été guéries par la ſueur excitée au moyen des diaphoretiques à la fin du paroxyſme, tandis que le malade étoit bien couvert

(*a*) Sect. I. cap. V. p. 103.

dans son lit. Il veut même qu'on entretienne ces sueurs aussi long-tems que le malade peut les soutenir ; mais il a soin d'avertir au même endroit que cette méthode ne convient pas dans les fievres d'automne ; & il fait remarquer un peu auparavant que ces fievres du printems se dissipent heureusement, non-seulement par elles-mêmes, mais encore par le moyen de plusieurs méthodes différentes (*a*) ; d'où il suit que cette observation ne prouve point l'utilité des sueurs excitées à la fin du paroxysme, sur-tout si l'on fait attention à ce que le même Auteur avance à ce sujet en d'autres endroits. En parlant des fievres épidémiques d'automne (*b*), il dit qu'il faut entretenir doucement cette sueur qui se montre à la fin du paroxysme, puisque l'anxieté & les autres symptomes se dissipent aussi-tôt qu'elle paroît, mais qu'il étoit très-assuré que si on la poussoit au-delà de ses justes bornes, on changeoit

(*a*) Ibid. pag. 102.

(*b*) Epistolar. responsor. I. ad ann. 1678. pag. 375.

la fievre intermittente en une fievre continue dangereuſe (*a*). On trouve encore la même choſe dans un autre endroit (*b*).

De tout cela on peut conclurre, ce ſemble, que le paroxyſme des fievres intermittentes ſe termine conſtamment par la ſueur, & qu'on doit entretenir cette ſueur par des boiſſons qui rendent au ſang le vehicule qu'elle lui enleve. Or, c'eſt-là l'effet que produiſent les tiſanes vineuſes, ou les bouillons de viande auxquels on ajoute les ſucs de citron, ou d'orange. Ces nourritures liquides & légeres ſont bientôt diſtribuées également dans toutes les parties du corps pendant le ſommeil qui ſuccede pour l'ordinaire à la ſueur; & le malade réprend aiſément ſes forces épuiſées par la fievre. Mais il ſeroit dangereux, & ſouvent funeſte d'exciter la ſueur par la chaleur, les ſudorifiques, ou à force de couvertures. Ce qu'on peut ſouhaiter de plus avantageux, c'eſt que cette ſueur

(*a*) Ibid. pag. 376.
(*b*) Tract. de podagr. ubi de ſudor. pag. 565.

s'entretienne doucement & pendant longtems, & qu'elle reſſemble moins à une ſueur exceſſive, qu'à une tranſpiration inſenſible augmentée.

§. 765. Enfin on remédie aux ſymptomes urgens, ſelon les regles preſcrites dans les maladies aiguës (617 726.)

Nous avons déjà parlé dans les paragraphes auxquels le texte renvoie, des ſymptomes qui ont coutume d'accompagner les fievres; on pourra donc chercher dans les mêmes paragraphes quels ſont les moyens d'y remédier. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué (*a*), dans la cure des ſymptomes fébriles, on doit toujours avoir égard à la cauſe & à l'état de la maladie dont ils ſont ſymptomes. Or, cette regle a lieu par rapport aux ſymptomes des fievres intermittentes. Il eſt certain, par exemple, par ce qu'on a dit juſqu'ici que la ſaignée & l'uſage

(*a*) Aph. de Boerh. §. 620.

trop fréquent des purgatifs & des émétiques ſont nuiſibles dans les fievres intermittentes. On ne doit donc pas employer ces remedes, lorſqu'il y a des ſymptomes qui paroiſſent les indiquer, auſſi hardiment qu'on a coutume de le faire dans d'autres cas. C'eſt ainſi, comme on l'a dit aux §. 751. 753, que dans la conſtitution épidémique où les malades étoient affectés des mêmes ſymptomes que s'ils avoient été frappés d'une vraie apoplexie, quoique ces ſymptomes paruſſent exiger de fortes évacuations, Sydenham (*a*) s'abſtint cependant des remedes évacuans, parce qu'il ſçavoit qu'ils étoient nuiſibles, eu égard à la cauſe primitive de ces ſymptomes, qui étoit la fievre intermittente. C'eſt par la même raiſon, que lorſqu'une longue fievre entraînoit l'hydropiſie à ſa ſuite, il ne combattoit pas cette maladie par les purgatifs, tant que la fievre ſubſiſtoit, mais il attendoit pour cela qu'elle fût entiérement diſſipée, ou s'il penſoit ne devoir

(*a*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. pag. 387.

pas différer jusqu'alors, il employoit les amers, les aromatiques, & les sels lixiviels infusés ensemble dans du vin (*a*). C'est pourquoi encore dans la manie qui succede quelquefois aux fievres intermittentes de longue durée, & surtout aux fievres quartes, il n'employoit pas les évacuans qui sont cependant d'un si grand usage dans les autres especes de manie. Le régime analeptique, une boisson fortifiante & les cordiaux étoient les seuls secours dont il usoit en ce cas. (*b*)

§. *766. Lorsque la fievre est tout-à-fait dissipée, on restaure le malade par un régime analeptique, par des corroborans; on le purge ensuite à plusieurs reprises, quand on s'apperçoit qu'il est assez fort.*

Nous avons dit ci-devant (§. 757)

(*a*) Sect. I. cap. V. ubi de Hydrop. pag. 120.
(*b*) Ibid. pag. 123. 124.

qu'après la guériſon des fievres intermittentes, il reſte encore pendant longtems dans le corps une diſpoſition cachée qui déploie ſon activité & renouvelle les paroxyſmes, ſi elle vient à être excitée par une cauſe occaſionnelle, telle que le froid, les alimens indigeſtes, les affections de l'ame, &c. ainſi tout n'eſt pas fini lorſque la fievre eſt guérie, mais il reſte encore quelque choſe à faire pour prévenir la recidive, & pour corriger les vices des fonctions, & les rétablir dans l'état naturel dont elles ſe ſont écartées par les altérations qu'elles ont ſubit pendant la fievre. On n'a pas beaucoup de précautions à prendre dans les fievres du printems, pour prévenir la rechûte, parce qu'elles ſont ordinairement courtes, qu'elles ſe guériſſent le plus ſouvent par les ſeuls efforts de la nature, & que la chaleur de l'atmoſphere augmente de jour en jour. Mais il n'en eſt pas de même des fievres d'automne, ſur-tout ſi elles ſont épidémiques. Car elles ſont beaucoup plus opiniâtres, elles affoibliſſent davantage, & le froid & l'intempérie de

l'air qui augmentent de plus en plus donnent beaucoup à craindre pour la récidive.

On fera donc uſer au malade d'alimens faciles à digérer & abondans en ſuc nourricier. Les principaux ſont les bouillons de viande, les œufs frais, les chairs des jeunes animaux rôties, les poiſſons de rivieres tendres, rôtis, & aſſaiſonnés avec le ſuc de citron ou d'orange, le pain bien fermenté, & même récuit, le lait, &c. on ſe trouvera bien d'une boiſſon moins abondante, & moins trempée. Il faut auſſi prendre garde que les malades, qui ſont ſouvent affamés après la guériſon de ces fievres, ne ſe gorgent d'une trop grande quantité d'alimens à la fois, quelques faciles à digérer qu'ils puiſſent être. Car la maſſe des liqueurs a été conſidérablement appauvrie, & les ſolides extrêmement affoiblis par les ſueurs qui terminent les paroxyſmes, & par les autres évacuations, tant naturelles qu'artificielles, comme on l'a démontré au §. 753. ainſi les deux cauſes dont dépend l'aſſimilation des alimens avec le liquide vital, qui ſont une quantité ſuffi-

ſante d'humeurs ſaines, & l'action des ſolides ſur les liquides (*a*), ſont foibles & languiſſantes. Il eſt donc évident que ſi on n'obſerve dans le régime les précautions dont je viens de parler, les alimens difficiles à digérer, & les meilleurs alimens mêmes pris en trop grande quantité, donneront infailliblement lieu à des crudités ſpontannées, acides, putrides, glutineuſes, &c. dans les premieres voies, vices qui peuvent non-ſeulement cauſer la rechûte, mais encore entraîner diverſes maladies croniques, comme on le verra dans une autre occaſion (*b*).

Les malades doivent dormir un peu plus qu'à l'ordinaire. La promenade leur eſt auſſi très-ſalutaire, ſi les forces peuvent la permettre. Mais ſi la foibleſſe s'y oppoſe, on pourra y ſuppléer par la voiture, la geſtation, les frictions. Mais on doit ſur-tout éviter le froid, puiſqu'il renouvelle facilement une fievre déjà aſſoupie, comme on la vû au §. 757.

Les médicamens les plus convenables

(*a*) Voyez les aph. de Boerh. §. 25. nº. 1.

(*b*) Voyez les aph. de Boerh. §. 1050.

ici, ſont ceux qui ont la propriété de fortifier les ſolides, & qui par le principe aromatique agréable qu'ils contiennent, donnent du ton au ventricule, & défendent le corps contre l'action du froid extérieur. Dans les fievres intermittentes d'automne, il ſe ramaſſe ordinairement une grande quantité de bile corrompue; qui eſt enſuite évacuée par haut & par bas par les efforts de la nature, & plus ſouvent encore par les ſecours de l'art; d'où il arrive qu'après la guériſon de ces fievres, la quantité de la bile louable qui reſte, n'eſt pas ſuffiſante. Mais la phyſiologie nous apprend que cette humeur eſt d'une extrême néceſſité dans la chylification. C'eſt pour cette raiſon qu'aux remedes corroborans & aromatiques, on en ajoute d'autres qui aient la propriété de ſuppléer au défaut de la bile; tels que ſont ces médicamens employés de tout tems à cet uſage, l'abſinthe, la petite centaurée, les racines d'helenium, la gentiane, la myrrhe, &c. les vins médicamenteux préparés avec ces remedes, en y ajoutant la cannelle, l'écorce de Winter, d'orange,

ou de citron, rempliſſent fort bien cette indication ; on en uſe à la doſe de deux ou trois onces trois fois par jour, lorſque l'eſtomac eſt vuide. La thériaque appellée *diateſſaron* à cauſe du nombre des ingrédiens dont elle eſt compoſée, mêlée avec partie égale de gingembre confit, en forme d'électuaire, produit le même effet, à la doſe d'une ou deux dragmes deux ou trois fois par jour. Les corpuſcules odoriférans dont ces drogues abondent, s'arrêtant pendant toute la journée dans les premieres voies, ils excitent par leur ſtimulus agréable ces parties languiſſantes, & en raniment la chaleur, tandis que la gentiane, la myrrhe, &c. ſuppléent merveilleuſement par leur principe amer au défaut de la bile.

Lorſqu'au moyen de ce régime analeptique & de ces remedes corroborans, le malade a repris ſes forces, il eſt à propos de le purger de tems en tems. Sydenham (dont les obſervations méritent plus de confiance que celles d'aucun autre Médecin, tant par ſa ſagacité ſinguliere à ſaiſir le génie des différentes ma-

ladies, que par la candeur ingénue qu'il montre dans tous ses écrits, parlant naïvement de ses propres fautes, sans jamais les cacher ni les excuser.) Sydenham, dis-je, a cru cette précaution si nécessaire qu'il assure (*a*) avoir pu prédire avec certitude qu'il surviendroit quelque maladie dangereuse après les fievres d'automne, si l'on avoit négligé de purger, sur-tout si le malade étoit d'un âge un peu avancé. Il avertit cependant qu'il faut bien se donner de garde d'employer les purgatifs avant que la fievre soit entiérement dissipée. Il s'en abstenoit même tant qu'il survenoit la moindre altération aux jours où les paroxysmes avoient accoutumé de revenir. Bien plus, il veut qu'on laisse un mois d'intervalle, avant d'employer ce purgatif, (*b*) & lorsque son opération étoit finie, il ordonnoit un parégorique dans la vue de calmer les mouvemens que les catharriques même les plus doux ne manquent gueres d'exciter dans la machine, & qui

(*a*) Sect. I. cap. V. p. 117.

(*b*) Sect. I. cap. V. pag. 118.

auroient

auroient peut être remis en jeu cette disposition cachée qui en agissant sur les nerfs, renouvelle les paroxysmes. Il a toujours observé que si on se pressoit trop de purger, la fievre revenoit, & qu'elle étoit ensuite beaucoup plus opiniâtre qu'auparavant (*a*). C'est pour la même raison qu'il aimoit mieux laisser de longs intervalles entre chaque purgation, & qu'il conseille de ne purger qu'une fois la semaine (*b*) pendant deux ou trois mois.

Tous les malades cependant n'ont pas besoin d'un si grand nombre de purgations, & il paroît que Sydenham ne s'est pas toujours conduit de la sorte. Car peu après il donne la formule d'un apozeme purgatif (*c*) qu'il faisoit prendre pendant trois jours consécutifs, lorsqu'il n'y avoit plus aucun danger de rechûte, & il ajoute qu'il falloit le répéter *autant de fois que cela étoit nécessaire* (*d*). Dans une épidémie de fievres intermittentes

(*a*) Ibid. pag. 118.
(*b*) Ibidem.
(*c*) Ibid. pag. 119.
(*d*) Ibidem.

d'automne, qui régnoient dans ce pays-ci, il y a quelques années, je laissois passer deux ou trois semaines après l'extinction totale de la fievre ; après quoi je faisois prendre aux malades un scrupule ou demi-dragme de pilules de ruffus, pendant deux ou trois fois, laissant quelques jours d'intervalle entre chaque prise. Un plus grand nombre de purgations étoit rarement nécessaire ; car toutes les fonctions s'exécutoient parfaitement. Il n'y avoit plus aucune ordure sur la langue, aucune oppression, aucun sentiment de pésanteur autour des parties précordiales, signes qui indiquent principalement la nécessité des purgatifs. J'observai cependant dans le même tems, que si on négligeoit de purger les malades, l'urine devenoit rougeâtre, les yeux prenoient une tinte jaune, la langue se chargeoit, l'appétit se perdoit, &c. un purgatif donné sur le champ dans ces circonstances, procuroit l'expulsion d'une quantité excessive de matieres bilieuses, & emportoit tous ces symptomes.

§. 767. *S'il s'agit d'une fievre d'au-*

tomne, si le corps est affoibli par la maladie, si elle dure déjà depuis un certain tems, s'il n'y a aucun signe d'inflammation, de suppuration interne, ni d'aucune obstruction considérable dans quelque viscere, c'est alors que le quinquina est nécessaire, en poudre, en infusion, en extrait, en décoction, en syrop, avec les additions convenables, dans l'apurexie, en observant la méthode, la dose & le régime qui conviennent.

Nous avons à parler présentement du traitement des fievres intermittentes par le quinquina.

Ce fut vers le milieu du siecle passé que l'on commença en Europe à se servir du quinquina. Son usage se répandit ensuite extrêmement, & l'on s'assura par un nombre infini d'observations journellement répétées, que ce remede avoit

la vertu de guérir toutes sortes de fievres intermittentes. Mais on réconnu en même tems que cette guérison n'étoit pas toujours également heureuse, & qu'elle étoit quelquefois suivie d'effets très-pernicieux. On regarda le quinquina comme la cause de ces accidens, & plusieurs Médecins en prirent occasion de le condamner & de lui imputer des qualités nuisibles, quoiqu'à dire vrai, on eut pu attribuer à des causes très-différentes, les désordres qui succédoient à la fievre guérie par cette méthode.

En effet, on a vu au paragraphe 753 que les fievres intermittentes produisent quelquefois des changement très-considérables dans les parties tant solides que fluides de notre corps, & que ces changemens donnent lieu à des maladies croniques rebelles, telles que l'hydropisie, le scorbut, l'ictere, les tumeurs schirreuses du bas ventre, &c. On ne pouvoit donc regarder avec fondement comme produits par le quinquina tous ces maux que les fievres de longue durée entraînent après elles, ou qui surviennent après leur guérison, lorsqu'on avoit em-

ployé ce remede dans le traitement de ces fievres, puisqu'il est certain par une infinité d'observations que les fievres intermittentes donnoient quelquefois lieu à ces désordres, avant même que le quinquina fut connu en Europe. D'ailleurs, le quinquina emporte la fievre, il est vrai, mais il ne corrige pas en même tems les altérations des parties solides & fluides que la fievre a produites, & qui subsistent encore après la guérison de la fievre, lors même qu'elle a été combattue par d'autres méthodes.

Il est également certain par ce que j'ai dit au paragraphe 754. que les fievres intermittentes emportent ou du moins suspendent pour un tems des maux invétérés dont la cause est absolument inconnue, & qui résistent à tous les secours de la médecine, tels que la palpitation de cœur, l'épilepsie, la goutte, &c. il est constant aussi que ces fievres disposent à une longue vie, & que ceux qui les ont éprouvées, supposé qu'elles n'ayent été accompagnées d'aucun symptome malin, & qu'elles n'ayent pas été trop violentes & trop longues, jouissent

enſuite de la plus parfaite ſanté. Or ; quand on emploie le quinquina dans des fievres dont on a à eſpérer de ſi grands avantages, on nuit aux malades, mais alors on doit imputer cela à l'ignorance du Médecin, qui à ſupprimé la fievre mal à propos, & non pas à l'action de cet excellent remede.

L'uſage du quinquina a paru fort ſuſpect à quelques Médecins, en ce qu'il guérit les fievres intermittentes ſans exciter aucune évacuation ſenſible, s'imaginant qu'après que la fievre a été guérie de cette façon il reſtoit toujours dans le corps un levain morbifique qui auroit dû être évacué à chaque paroxyſme, juſqu'à ce qu'il n'en fut plus rien reſté. Mais quoiqu'on ne puiſſe nier qu'il exiſte ſouvent dans le corps un amas de matieres impures qui, par le mouvement & l'agitation qu'elles ſubiſſent pendant la fievre, acquierent les diſpoſitions néceſſaires pour pouvoir ſe faire un paſſage à travers les différens couloirs ; cependant il eſt évident par ce qu'on a dit au paragraphe 757. que le retour des paroxyſmes dans les fievres intermittentes, ne

dépend pas toujours d'une collection d'humeurs dépravées, ni d'un levain qui se ramasse dans le tems de l'apurexie, mais bien plutôt d'un caractere inconnu imprimé aux esprits, aux nerfs, ou à leur origine commune; caractere qui peut, à la vérité, être irrité par un amas de matieres corrompues, & déterminé à rendre les paroxysmes plus longs & plus forts, ou être excité par les mêmes causes lorsqu'il est assoupit, mais qui n'a pas toujours besoin de leur présence pour entrer en action, & qui a la propriété de renouveller les paroxysmes sans le concours d'aucune cause étrangere. On a fait remarquer en même tems qu'il étoit très-probable que le quinquina agit sur ce caractere seulement lorsqu'il guérit les fievres intermittentes sans exciter aucune évacuation ni aucun autre changement sensible.

Au reste, il est hors de doute que le quinquina est par lui-même un remede innocent. Car on le prescrit sans inconvénient dans d'autres maladies en qualité de fortifiant, même aux sujets les plus délicats. Sydenham (*a*) le faisoit pren-

(*a*) Dissertat. epistolar. ubi de affectionib. hysteric. pag. 519.

dre soir & matin pendant quelques semaines à la dose d'un scrupule, aux femmes hystériques & aux hommes hypocondriaques, même lorsque la longueur de la maladie avoit pour ainsi dire bouleversé toute l'économie animale; & il assure être venu à bout de guérir par ce moyen parfaitement, & sans autre remede, cette ennuyeuse maladie. Il ajoute qu'il en avoit usé lui-même sans répugnance, & qu'il l'avoit fait prendre à sa femme & à ses enfans, toutes les fois que le cas le réqueroit. J'avois autrefois entrepris de ramasser des matériaux pour les faire servir à une histoire des drogues simples. Pour cet effet j'éprouvois sur moi-même la vertu de la plûpart d'entr'elles. Je pris un jour le matin à jeûn dans l'espace de deux heures jusqu'à une once de quinquina pulverisé, sans en ressentir la moindre altération. Je sçais qu'il y a eu des gens qui cherchoient à décrier ce remede salutaire, & qui le condamnoient en public, en lui imputant des qualités pernicieuses, tandis qu'ils s'en servoient en cachette, après l'avoir déguisé par différens mêlanges. Ces fourbes, indignes du nom de Méde-

cins, se vantoient ensuite honteusement de posséder des secrets pour guérir les fievres intermittentes, & ne rougissoient point d'extorquer des malheureux malades un prix exhorbitant.

Le quinquina, comme toutes les meilleures choses, peut devenir nuisible par un usage imprudent. Il faut donc avant de l'administrer, examiner avec attention, s'il y a dans le corps quelque altération pour laquelle la fievre soit le meilleur de tous les remedes, ou si en laissant subsister la fievre, on a quelque avantage considérable à espérer, & si on a lieu de s'attendre à la guérison de quelque maladie invétérée, ou à des changemens qui disposent le corps à une santé ferme & à une longue vie (voyez le §. 754.) car dans ce cas il faudroit s'abstenir du quinquina.

Mais si au contraire il est à craindre que la fievre en traînant en longueur ne produise des altérations qui donnent lieu ensuite à différentes maladies croniques (voyez le §. 753.) ou à d'autres désordres, il faut se hâter de récourir au quinquina. Ainsi, par exemple, si un

jeune homme robuſte, eſt attaqué d'une fievre quarte réguliere, qui ne ſoit accompagnée d'aucun mauvais ſymptome, ſi le malade eſt libre, & qu'il puiſſe uſer d'un régime convenable, il vaudra toujours mieux laiſſer ſubſiſter la fievre, parce qu'une expérience conſtante apprend aux Médecins qu'une pareille fievre change toujours l'état du corps en mieux. Mais ſi au contraire une fievre ſemblable attaque un foible vieillard, ou un ſujet en qui la moindre cauſe procure des ſueurs exceſſives, le quinquina eſt néceſſaire. Les principales raiſons qui indiquent l'uſage de ce remede, & les précautions qu'on doit obſerver en l'adminiſtrant ſont la matiere de ce paragraphe. Je vais les examiner en détail.

(*S'il s'agit d'une fievre d'automne*:) car les fievres du printems ſe guériſſent d'ordinaire avec beaucoup de facilité, en peu de tems, & par les ſeuls efforts de la nature, ainſi qu'on l'a dit au paragraphe 747. C'eſt pourquoi on emploie rarement le quinquina dans ces fievres, à moins qu'aigries par des évacuations faites mal à propos, elles ne traînent trop en lon-

gueur, ou que les malades ne ſoient épuiſés par des ſueurs exceſſives. Car dans ce cas j'ai vû ſouvent que les fievres intermittentes réſiſtoient à toutes les autres méthodes, & ne cédoient qu'au quinquina. Dans les fievres d'automne même, ſi on n'a point à appréhender une trop grande foibleſſe, ou d'autres maux dont j'ai fait mention au §. 753. Il vaut mieux s'abſtenir du quinquina, & les abandonner à elles-mêmes, ou les combattre ſeulement par la méthode qu'on a décrite depuis le paragraphe 758 juſqu'au paragraphe 767. Car comme Sydenham (*a*) nous en avertit expreſſément le quinquina ſuſpend plutôt la fievre qu'il ne la détruit, puiſqu'elle revient ordinairement deux ou trois ſemaines après qu'elle a diſparu, au lieu que la récidive eſt moins à craindre lorſqu'on a employé une autre méthode.

(*Si le corps eſt affoibli par la maladie*) car ſi le malade par un effet de ſon tempéramment, de ſon grand âge, ou de la violence de la maladie, eſt tellement af-

(*a*) Sect. I. cap. V. p. 112.

foibli qu'on ait lieu de craindre qu'il ne puiſſe ſupporter des paroxyſmes trop multipliés ou trop violens, on doit avoir recours au quinquina, lors même qu'il ſe préſente d'autres ſignes qui paroiſſent en contr'indiquer l'uſage. Par ce moyen on ſuſpend la fievre pour un tems, au grand avantage des malades qui dans cet intervalle peuvent reprendre leurs forces à l'aide d'un régime convénable, & ſe mettre en état de ſupporter enſuite facilement & ſans danger le retour de la fievre.

On ſe tromperoit ſi on croyoit dans ce cas devoir toujours s'efforcer de prévenir le retour de la fievre par l'uſage répété du quinquina. Une pareille pratique eſt rarement ſans danger. On emploie avec plus de ſuccès dans l'intervalle des paroxyſmes les remedes dont j'ai parlé au paragraphe 758. & dont l'effet eſt de réſoudre les obſtructions des viſceres, & de remédier à d'autres maux contre leſquels la nature ſe ſert ſi ſouvent de la fievre, comme d'un inſtrument de guériſon, ainſi qu'on l'a dit dans l'hiſtoire générale des fievres. Car il eſt à préſumer

que la fievre revenant deux ou trois semaines après sa suppression, lorsque le malade a repris ses forces, achevera en peu de tems, ce que ces remedes avoient commencé, & sera suivie d'une parfaite santé.

(*Si elle a déjà duré quelque tems.*) Cette régle est d'une extrême importance; on ne sçauroit trop y faire réflexion. Le peu d'attention qu'on y fait souvent donne lieu à des symptomes anomales, beaucoup plus fâcheux que la fievre elle-même, & quelquefois à la mort. Il est des Médecins qui ont une aversion si marquée pour la fievre, qu'ils s'empressent toujours de la détruire le plutôt qu'ils peuvent & dans tous les cas; ils se hâtent de faire usage du quinquina, même dans les fievres tierces du printems, après un ou deux paroxysmes afin d'étouffer, pour ainsi dire, la fievre dans son berceau. Ces ignorans praticiens ne sçavent pas que la fievre produit souvent des effets salutaires, comme Celse (*a*) nous le fait judicieusement remarquer, & que je l'ai

(*a*) Lib. II, cap. VIII. pag. 70.

démontré fort au long au paragraphe 558. Un Médecin avoit fait prendre le quinquina à un jeune homme, dans une fievre tierce du printems, après le second paroxyſme, de peur, diſoit-il, que la fievre ne jettât de profondes racines. La fievre revint quelques jours après, il la ſupprima de nouveau par le quinquina. Je vis quelque tems après ce malheureux malade dans un état pitoyable. Il éprouvoit de deux jours l'un à l'heure ordinaire du paroxyſme des bâillemens, des allongemens, des borborigmes extraordinaires. Le bas ventre étoit élevé, la voix éteinte, ſans aucune altération dans le pouls, mais avec une anxiété inſupportable. Ces ſymptomes fâcheux ne ceſſerent qu'au bout de deux mois, malgré les différens remedes qui furent mis en uſage pour les combattre. C'eſt au prix de tant & de ſi grands maux, que le malade ſe délivra d'un petit nombre de paroxyſmes d'une fievre vernale. Il conſte par des obſervations pratiques, que l'uſage imprudent du quinquina a quelquefois entraîné l'ictére, l'hydropiſie, l'aſthme, une ataxie ſinguliere du genre nerveux

(*a*). Qu'il me ſoit permis d'ajouter ici une obſervation rémarquable ; elle ne ſervira pas peu à confirmer ce que j'ai avancé. Un jeune homme attaqué d'une fievre intermittente quotidienne, avoit pris dans l'intervalle des trois premiers paroxyſmes, cinq dragmes de quinquina. Il n'éprouva qu'un léger friſſon à l'heure du quatrieme accès ; mais le lendemain après une horripulation de quelques minutes, il reſſentit vers les talons, une douleur extrêmement violente. Il ſembloit au malade qu'on lui tordoit cette partie, & qu'on la mettoit en pieces. Cette douleur dura environ cinq minutes ; après quoi elle quitta les talons & ſe fit ſentir aux génoux, puis aux articulations des cuiſſes, de la même façon & pendant le même eſpace de tems. A ce ſymptome ſuccéda la dureté, & l'élévation douloureuſe du bas ventre, qui ne ceſſerent que pour faire place à une douleur atroce de la poitrine avec danger d'une ſuffocation prochaine. Le malade tomba enſuite dans

(*b*) Eſſais de Médecine de la ſociété d'Edimbourg.

un état semblable à l'apoplexie, & bientôt après dans le délire. Au bout de cinq à six minutes le délire cessa, & le malade se trouva assez bien. Cette tranquillité dura environ autant de tems qu'il s'en étoit écoulé dans la durée de ces symptomes ; mais ensuite on les vit revenir dans le même ordre & avec la même durée (*a*). On trouve encore dans le même endroit d'autres observations semblables ; d'où l'on peut conclurre que c'est avec juste raison que Sydenham nous donne l'avis suivant (*b*). « Il faut prendre » garde avant toutes choses, de prescrire » trop tôt le quinquina, c'est-à-dire de » l'employer avant que la fievre se soit » détruite en partie par elle-même (à » moins que l'épuisement du malade » n'exige un peu plutôt l'administration » de ce remede.) Car il est à craindre » alors que le quinquina donné trop pré- » cipitamment, non seulement ne pro- » duise aucun effet, & ne trompe l'es- » pérance du malade, mais encore que

(*a*) Ibidem.

(*b*) Sect. I. cap. V. pag. 112, 113.

» ſa vie même ne ſoit en danger, ſi
» tandis que le ſang travaille à ſa dé-
» puration par toute l'action de la fer-
» mentation fébrile, on arrête tout d'un
» coup ſes efforts par l'uſage du quin-
» quina. »

Il ſemble que cette régle de pratique doive avoir lieu généralement dans tous les cas ; mais il eſt à remarquer que ſi les paroxyſmes ſont accompagnés de quelque ſymptome violent, qu'on ne puiſſe détruire qu'avec la fievre, on eſt quelquefois forcé d'en venir plutôt au quinquina. Il y a quelques années que je traitois pendant une épidémie de fievres quartes, une femme qui avoit le genre nerveux extrêmement mobile, & qui avoit accouché depuis cinq ſemaines. Elle étoit attaquée d'une fievre tierce. Au commencement du ſecond paroxyſme, elle entra en convulſion & demeura ſans voix pendant quelques heures. Comme elle ſe plaignoit d'un ſentiment de péſanteur à la région des hypocondres, & que j'avois vu des bons effets des émétiques & des purgatifs donnés avant le paroxyſme, à d'autres malades attaqués

de la même fievre, je lui fis prendre un léger purgatif huit heures avant le paroxyſme ſuivant, me propoſant enſuite de calmer par une potion cordiale & narcotique, avant l'arrivée de la fievre, & après l'opération du remede, les troubles qu'il auroit excités. Mais deux heures après avoir pris le purgatif, elle étoit déjà entrée en convulſion; elle demeura ſans voix plus long-tems que dans le paroxyſme précédent. Auſſi-tôt que l'accès fut fini je lui fis prendre le quinquina en décoction. Ses effets furent ſi heureux, que le paroxyſme ſuivant qui fut le dernier, ſe fit à peine ſentir, & ne fut accompagné d'aucun ſymptome fâcheux. La malade ſe trouva conſidérablement fortifiée; elle éprouva même moins de mobilité dans le genre nerveux, à l'occaſion des affections de l'ame, même les plus vives. Sydenham (*a*) lui-même, dans des cas ſemblables, lors par exemple que la fievre ſe maſquoit ſous le voile de l'apoplexie, veut qu'on en vienne au quinquina, auſſi-tôt que le paroxyſme

(*a*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. p. 387.

étoit terminé naturellement, & plutôt même s'il étoit possible.

(*S'il n'y a aucun signe d'inflammation, ni de suppuration interne.*) Il est certain par ce que j'ai dit au paragraphe 753. en parlant des effets des fievres intermittentes, que ces fievres, lorsqu'elles durent long-tems, & qu'elles sont violentes, dépouillent le sang de sa meilleure partie; & que ce qui reste devient âcre & épais, & par conséquent propre à produire des inflammations & des obstructions. Fondé sur le témoignage des plus célebres Médecins, j'ai avancé dans le même paragraphe, que les fievres intermittentes donnoient lieu quelquefois, quoique rarement peut-être, à l'inflammation, & à ses produits, qui étoient suivis pour l'ordinaire de la mort. Aux fievres épidémiques d'automne, se joint quelquefois une espece d'hépatite légére. Dans ce cas le quinquina n'a jamais produit que des effets funestes, parce qu'en supprimant la fievre il s'oppose à l'évacuation des matieres qu'elle auroit cuites & résoutes. Il faut donc s'abstenir du quinquina, toutes les fois que le malade se plaint d'une

douleur fixe, continuelle, & d'une ardeur intérieure, jointe aux autres signes de l'inflammation.

(*Ni de suppuration interne.*) On observe souvent dans les phthisiques, une fievre quotidienne parfaitement intermittente, & quelquefois remittente seulement. Elle est apparemment excitée par le pus qui se forme tous les jours, & qui s'évacue ensuite par les crachats. Cette fievre sert à cuire ce pus, & à le mettre en état de sortir par l'expectoration. Si on la supprime par le moyen du quinquina le malade s'en trouve très-mal; & une extrême anxiété suit de près l'usage de ce remede. Il faut donc s'abstenir du quinquina pour peu qu'il y ait lieu de soupçonner une suppuration intérieure.

(*Ni d'aucune obstruction considérable dans quelque viscere.*) On a observé qu'après des étés fort chauds, il y avoit eu pendant l'automne, une épidémie de fievres intermittentes, non seulement dans ce pays-ci, mais encore dans presque toute l'Europe. Elles furent sur-tout extrêmement nombreuses dans cette ville en l'année 1719. Il sembloit alors que les

chaleurs excessives de l'été, avoient dissipé la partie la plus fluide du sang, & que le résidu épais & ténace, ne circuloit plus qu'avec beaucoup de peine à travers les détours du foie, où tout le sang veineux qui retourne du bas ventre, doit passer par les rameaux convergens de la veine porte, sans le secours de l'action réitérée du cœur. De-là naissoient dans le foie des obstructions, qui non seulement s'opposoient à la sécrétion de la bile, mais qui dérangeoient encore les fonctions des autres viscères qui servent à la digestion & à la chylification. Les yeux, suivant ce que j'observai sur moi-même, & sur d'autres malades attaqués de ces fievres, avoient une teinte jaunâtre, & les urines présentoient une couleur ictérique. A ces symptomes se joignoient une anxiété, un sentiment de pésanteur autour des parties précordiales, des nausées, le dégoût, & dans quelques-uns une douleur sourde à l'hypocondre droit. Les Médecins accablés par le nombre des malades, sur-tout dans les villes fort peuplées, faisoient usage du quinquina. Mais ce remede produisoit ordinairement des

effets pernicieux, sur-tout si non content d'avoir suspendu la fievre, pour donner au malade le tems de reprendre des forces, on la supprimoit dérechef, lorsqu'elle reparoissoit, & si l'on s'efforcoit d'en prévenir le retour par l'usage répété du quinquina. Dans plusieurs malades la suppression de la fievre fut suivie de la tumefaction du bas ventre; ils porterent une couleur pâle & cirée, & ne firent que languir pendant tout l'hiver. Il en périt même un grand nombre, parce que les matieres impures qui croupissoient dans les visceres, s'y corrompoient insensiblement, & que venant ensuite à être rémuées au retour du printems, elles causoient une dyssenterie ou une diarrhée putride. Quelques-uns périrent d'une maniere subite & inattendue, après avoir rejetté par haut & par bas une quantité étonnante de sang qui venoit apparemment du foie putrifié dans toute sa substance. Lorsqu'au contraire on débutoit dans ces fievres, par évacuer au moyen d'un léger émétique, la saburre bilieuse qui croupissoit dans les premieres voies, & qu'on prescrivoit ensuite les décoctions

de chiendent, de chycorée, de pissenlit, des cinq racines apéritives & autres semblables, en y ajoutant le miel, le rob de sureau, le sel polycreste, &c. La fievre elle-même dégageoit parfaitement les viscères obstrués en distribuant ces remedes dans toutes les parties du corps; & les malades ne tardoient pas de guérir; aussi y en eut-il peu qui moururent, eû égard à leur nombre excessif. J'ai eu occasion d'éprouver la bonté de cette méthode dans des fievres semblables qui ont régné depuis épidémiquement. Je n'employois jamais le quinquina, à moins que la foiblesse du malade n'exigeât quelque relâche; & alors même je faisois continuer l'usage des apéritifs & des désobstruans, jusqu'au retour de la fievre qui reparoissoit tôt ou tard & achevoit la guérison. Je me serois bien gardé de combattre de nouveau la fievre par le quinquina, lorsqu'elle reparoissoit après un certain intervalle de tems. Cette pratique est toujours dangéreuse pour peu qu'il y ait lieu de soupçonner l'obstruction des viscères. C'est pourquoi Sydenham (*a*),

(*a*) Epistol. respons. I. ad ann. 1678. p. 385.

qui d'ailleurs paroît avoir employé le quinquina assez hardiment, nous donne cet avis. « Il faut remarquer que si la » fievre revient malgré toutes les pré- » cautions que j'ai proposées ci-dessus, » (ce qui arrive plus rarement dans les » fievres quartes que dans les fievres » tierces & quotidiennes.) Il est de la » prudence du Médecin, de ne pas in- » sister trop opiniâtrement sur l'usage du » quinquina, dans ces intervalles. Il doit » plutôt recourir aux autres méthodes, » & se décider pour celle qui lui paroîtra » la plus convenable. »

Il paroît donc par ce que j'ai dit jusqu'à présent, que le quinquina par lui-même est un remede innocent, & qu'on peut l'employer en toute sûreté. Suivant Sydenham (*a*) un rhumatisme scorbutique est le seul inconvénient qu'on doive craindre de son usage trop long & trop répété; encore le guérit-on facilement au moyen des antiscorbutiques ordinaires. A cela près, il assûre que le quinquina

(*b*) Ibid. pag. 376. confer. sect. VI. cap. V. pag. 351. 352.

n'a

n'a jamais procuré aucun accident fâcheux aux malades qui en ont uſé.

On peut encore aſſurer ſans crainte de ſe tromper, que le quinquina n'emporte que la fievre, & qu'il laiſſe ſubſiſter les altérations des parties tant ſolides que fluides du corps, qui exiſtoient avant la fievre, & qui n'ont pas eu le tems d'être corrigées, ou qui ſont les produits de la fievre elle-même, ou du moins qui ont été produites pendant ſon cours. Ainſi donc toutes les fois que la fievre peut être de quelque utilité pour détruire ou réparer ces altérations, l'uſage du quinquina eſt nuiſible. Il en eſt de même ſi on a lieu d'attendre de la fievre la guériſon de quelque maladie invétérée, comme par exemple de l'épilepſie, ou des changemens qui diſpoſent le corps à une longue vie & à une ſanté plus ferme & plus conſtante.

Ce n'eſt qu'en adoptant ces idées au ſujet du quinquina, qu'on peut parvenir à concilier les différentes opinions des Médecins ſur ce remede. Ceux-ci le condamnent abſolument & proſcrivent ſon uſage ſans reſtriction. Ceux-là au con-

traire ne cessent d'exalter ses vertus. Les uns & les autres en appellent à l'expérience. Il n'y a certainement aucun remede qui soit absolument & constamment salutaire ; il faut pour cela qu'il soit employé à propos.

Le quinquina possede une vertu corroborante dans un degré éminent. On s'en sert à ce titre avec beaucoup de succès, comme je l'ai dit, dans certaines maladies. Il paroît cependant que la propriété qu'il a de guérir les fievres intermittentes, ne dépend pas de cette vertu, puisqu'il n'y a aucun remede fortifiant qui produise le même effet aussi sûrement que lui. C'est donc avec raison qu'on lui a donné le titre de spécifique, puisque sa vertu, qui ne nous est connue que par cet effet, attaque directement cette disposition cachée (voyez le §. 757.) qui excite les paroxysmes dans les fievres intermittentes, & les rénouvelle dans un tems marqué, & qu'elle la détruit ou la réduit à l'inaction pour un tems, sans que l'usage de ce remede soit suivi d'aucun changement considérable dans le corps. La vérité de ce que je viens de dire n'est pas dé-

truite par ce qui arrive quelquefois à certains sujets que le quinquina purge, comme s'ils avoient pris médecine (*a*). Car cela arrive rarement, & ce remede guérit le plus souvent la fievre sans exciter aucune évacuation sensible.

Le célebre Médecin Hippolite-François Albertini (*b*) assure, il est vrai, avoir observé des évacuations copieuses par les selles, les sueurs, les crachats, les urines, &c. après la guérison des fievres intermittentes par le quinquina. Et ce qui est encore plus rémarquable, il dit qu'après l'usage de ce remede, les malades répandoient quelquefois une odeur si fétide, que les assistans en étoient affectés d'une maniere très-désagréable, & que cette odeur se faisoit sentir jusqu'à ce qu'il parût quelque évacuation par les selles, les urines, &c. Albertini pensoit que c'étoit alors qu'on devoit s'attendre à un heureux succès, & que la récidive n'étoit point à craindre, lorsque le quinquina excitoit ces sortes d'évacuations

(*a*) Sydenham ibid. pag. 377. 378.

(*b*) Institut. bonon. pag. 163. & 405.

critiques, comme il les appelle. Que l'on doit au contraire appréhender le retour de la fievre lorſqu'elles ne paroiſſoient pas, & qu'il étoit à propos de continuer l'uſage du quinquina, juſqu'à ce que, ces évacuations étant ſurvenues, le malade eût recouvré une parfaite ſanté.

Malgré cela, on ne ſçauroit nier, comme je l'ai fait rémarquer au paragraphe 757. qu'après l'exhibition du quinquina, la fievre n'ait déjà ceſſé avant que ces évacuations ſe faſſent; ainſi la vertu fébrifuge du quinquina ne dépend pas des évacuations qui ſuivent quelquefois ſon uſage.

Je n'eus pas plutôt lû les obſervations du Docteur Albertini que je me mis à obſerver attentivement tout ce qui ſe paſſoit chez les malades à qui je faiſois prendre le quinquina. Je n'ai pas pû m'appercevoir juſqu'à préſent de cette odeur deſagréable qui ſort du corps des malades; mais j'ai vû quelquefois qu'après avoir employé le quinquina dans des fievres tierces d'automne opiniâtres, le ventre ſe relâchoit quatre ou cinq jours après la ceſſation de la fievre; & il ſurvenoit

quelquefois un vomiſſement qui les ſoulageoit. Les évacuations cependant n'empêchoient pas que quelques malades ne réchûtaſſent, tandis que d'autres étoient délivrés de la fievre ſans retour. Je remarquerai d'ailleurs que quelques-uns avoient été guéris ſans éprouver la moindre altération ſenſible, & ſans rechûter cependant. Et il eſt bon d'obſerver que ceux qui eſſuyerent le vomiſſement ou la diarrhée, s'étoient plaints d'un ſentiment de péſanteur autour des parties précordiales, auſſi-tôt que la fievre avoit été ſupprimée par le moyen du quinquina.

Ces excrétions par les ſelles, les crachats, les ſueurs, &c. ne ſe faiſant quelquefois que long-tems après la ſuppreſſion de la fievre, ſuivant le témoignage d'Albertini lui-même, il eſt fort vraiſemblable que cela vient de ce que le corps ayant repris ſes forces après que la fievre a ceſſé, & raffermi par la vertu corroborante du quinquina, ſe débarraſſe alors par différentes voies, des humeurs qui pendant le cours de la fievre s'étoient écartées de leur état naturel; ou des

matieres qui s'étoient ramaſſées dans les premieres voies, à cauſe de la digeſtion imparfaite des alimens dont ſe gorgent quelquefois les malades devenus plus voraces par l'uſage du quinquina. De ſorte qu'à proprement parler ces évacuations ne dépendent pas proprement alors de la vertu fébrifuge de ce remede, puiſqu'elles ne ſuivent ſouvent que de fort loin ſon adminiſtration. Il eſt probable cependant qu'elles ſervent quelquefois à débarraſſer le corps des cauſes occaſionnelles qui auroient pû remettre en action le caractere duquel dépend le retour des paroxiſmes (voyez le §. 757) lorſqu'il eſt aſſoupi; lequel après cela, lors même que ces cauſes auroient été éloignées, n'en continueroit pas moins de les rénouveller par ſa propre force. Au reſte ce que j'ai dit ci-devant, ſuffit, je crois, pour faire voir que la méthode d'inſiſter ſur l'uſage du quinquina juſqu'à l'apparition des évacuations dont je viens de parler, n'eſt pas exempte de danger; puiſque ces évacuations qui ne ſe font ſouvent que fort long-tems après l'adminiſtration du quinquina, ne doivent pas être attribuées

à ſon action, & qu'il y a ſouvent dans la machine des cauſes cachées pour la deſtruction deſquelles la fievre eſt non ſeulement le meilleur, mais encore l'unique remede.

Il reſte à voir à préſent quelles ſont les regles qu'on doit ſuivre dans l'uſage du quinquina, lorſqu'une fois il eſt décidé qu'il faut en venir à ce remede, pour détruire la fievre, ou du moins pour la faire ceſſer pendant quelque tems, afin que pendant cet intervalle les malades puiſſent réparer leurs forces épuiſées.

Il paroît par la lecture des ouvrages qui ont été publiés ſur le quinquina, dans le tems que ſon uſage commença à ſe répandre dans l'Europe, qu'on le donnoit alors en ſubſtance, comme on dit, pulvériſé & délayé dans du vin. Mais ayant produit de mauvais effets à cauſe de la façon peu méthodique avec laquelle on l'employoit, pluſieurs Médecins s'imaginerent qu'il contenoit quelque principe malin, & propoſerent différentes préparations par leſquelles ils prétendoient l'en avoir dépouillé. La plûpart d'entr'eux évitoient ſur-tout de le donner en ſubſ-

tance, prévoyants de cette pratique je ne ſçais quels inconvéniens. Ils croyoient qu'on ne devoit employer que des infuſions extrêmement limpides, & dépurées pluſieurs fois par la filtration. Mais j'ai fait voir que l'uſage du quinquina eſt exempt de danger. On peut donc le faire prendre en poudre, ou le réduire en électuaire, en y ajoutant le miel, ou quelque ſyrop officinal. La meilleure infuſion de quinquina eſt celle que l'on prépare avec le vin. On en fait auſſi avec l'eſprit de vin une teinture qu'on trouve toute prête dans les boutiques. Le quinquina ſouffre l'ébullition ſans rien perdre de ſa vertu. Il faut même qu'on le faſſe bouillir long-tems pour que ſa décoction ſoit aſſez chargée; elle eſt alors trouble, jaunâtre, écumeuſe, & d'un goût amer, mêlé d'un ſentiment d'aſtriction. On prépare l'extrait de quinquina en faiſant évaporer cette décoction juſqu'à conſiſtance de miel. On peut le donner ſous cette forme en guiſe d'électuaire, ou le mêler à quelque ſyrop officinal, ou enfin en faire une maſſe plus ſolide en y ajoutant la poudre de regliſſe, pour en former des

pillules. On trouvera plusieurs formules de ce genre au chiffre correspondant de la matiere médicale. Si l'on a à faire à des malades qui ne puissent supporter l'amertume du quinquina, ou à des enfans auxquels il soit impossible de faire prendre ce remede, ou ses préparations, on fait prendre des lavemens composés avec sa décoction, ou avec sa poudre délayée dans l'eau. Cette pratique n'est pas moins efficace que la précédente. La seule différence qu'il y a, c'est que la dose doit être trois fois plus forte. On doit avoir la précaution de lâcher auparavant le ventre avec un ou deux lavemens composés avec le miel, le sel gemme, ou quelqu'autre sel semblable, de peur que les matieres fécales contenues dans les intestins, ne forment un obstacle au passage des lavemens fébrifuges; & afin que ceux-ci trouvant les intestins vuides puissent y séjourner plus long-tems. Il faut encore remarquer que comme on se propose de faire retenir ces lavemens, leur dose ne doit pas aller au-delà de cinq à six onces pour les adultes, & d'une ou deux pour les enfans. Une plus grande quantité irri-

teroit les intestins par sa masse, & feroit infailliblement expulsée. J'ai vû souvent réussir cette méthode dans les enfans; & Helvetius, Médecin de Paris (*a*) qui se vante d'en être le premier inventeur, rapporte une longue liste de malades guéris de cette maniere. Il employoit ordinairement la poudre de quinquina délayée dans quelques onces d'eau, sans y ajouter autre chose.

(*Avec les additions convenables.*) Le quinquina lui seul suffit pour guérir la fievre; & à cet égard il paroît inutile d'y rien ajouter. Quelques Médecins lui ont cependant associé différens ingrédiens, & même d'un caractere opposé; tels que les acides minéraux, les sels alkalis volatils & fixes, les sels neutres, comme le sel ammoniac, &c. les purgatifs, l'opium (*b*), les aromatiques, dans la vue de corriger le principe malfaisant que ce remede contenoit, suivant leur maniere de penser. Cependant on s'est

(*a*) Method. omnes febr. ita curandi, ut nihil ore assumatur. pag. 4. & sequ.

(*b*) Instit. Bonon. pag. 412.

convaincu par les effets de tous ces mêlanges, qu'on ne vient pas aisément à bout de changer la vertu du quinquina, puisqu'il opere à-peu-près de la même façon, soit qu'on le donne seul, soit qu'on lui associe divers ingrédiens; si ce n'est que les purgatifs, avec lesquels on le combine quelquefois, paroissent énerver sa vertu, en le précipitant en peu de tems par les selles. C'est ce qui engageoit Sydenham (*a*) à prescrire en même tems le laudanum aux malades chez qui le quinquina faisoit l'effet d'un purgatif assez fort, afin d'arrêter cette évacuation nuisible à la maladie, & contraindre à l'opération du remede. Si le malade éprouvoit un vomissement incommode, il l'arrêtoit auparavant par le moyen du suc de citron joint au sel d'absinthe, & ensuite avec le laudanum. D'ailleurs, il n'ajoutoit rien au quinquina, que ce qui devoit lui servir de véhicule, ou corriger sa saveur desagréable, s'il avoit à faire à des enfans, ou à des personnes trop délicates. On ajoute quelquefois certains

(*a*) Epistol. responsor. ad ann. 1678. p. 382.

ingrédiens au quinquina, dans la vue de le déguiser en en changeant la saveur & la couleur, afin que le malade le prenne sans le savoir. Car j'ai vû très-souvent des personnes assez déraisonnables pour imputer ensuite au quinquina tous les maux qu'ils avoient à essuyer pendant le cours de leur vie, ce qui décréditoit tout à la fois le remede, & le Médecin. Ainsi, par exemple, si on ajoute un sel alkali fixe au quinquina dans le tems qu'on le fait bouillir dans l'eau, sa décoction qui sans ce mêlange auroit été trouble & jaunâtre, devient limpide & d'un beau rouge ; c'est pour la même raison qu'on ajoute au quinquina, l'écorce de citron, ou d'orange, la canelle, & autres choses semblables dans la vue d'en changer la saveur.

(*Dans l'apyrexie.*) Lorsque l'on commença de faire usage du quinquina en Europe, on en faisoit infuser deux dragmes réduites en poudre impalpable, dans une bouteille d'excellent vin blanc, environ trois heures avant l'arrivée du paroxysme. Aussi-tôt que le froid commençoit à se faire sentir, & qu'il paroissoit

le moindre ſigne du retour de l'accès, le malade prenoit toute cette doſe à la fois, & ſe couchoit enſuite, comme on peut le voir par la feuille publiée à Rome (*a*) dans le tems, qui contenoit l'uſage du quinquina & la maniere de s'en ſervir; dans Bartholin (*b*) & dans pluſieurs autres Auteurs qui ont écrit ſur ce fébrifuge. On s'apperçut cependant que le quinquina adminiſtré de cette façon produiſoit de mauvais effets dans certains malades. Quoique cela fut rare, on ne laiſſa pas d'y faire attention. Sydenham (*c*) a même obſervé que cette méthode en avoit fait périr quelques-uns, ce qui avoit extrêmement décrédité ce fébrifuge. Il penſe avec raiſon que cet effet funeſte venoit de ce que le quinquina donné de la ſorte ſupprimoit le paroxiſme dans le tems qu'il commençoit à ſe développer (*d*), & que les malades ne pouvant ſurmonter le froid fébrile étoient ſuffoqués

(*a*) Ex ſchedulâ romanâ.
(*b*) Hiſt. anatom. & medic. cent. V. pag. 108.
(*c*) Epiſt. reſponſor. I. ad ann. 1678. pag. 379.
(*d*) Ibid. pag. 380.

dans le période dangereux de la fievre (voy. le §. 749.) Il eſt donc beaucoup plus sûr d'attendre, pour faire prendre le quinquina, que l'accès ſoit fini, & d'en diviſer toute la doſe de façon que le malade puiſſe en prendre une quantité ſuffiſante, avant l'arrivée du paroxiſme.

Pour ce qui eſt de ces fievres intermittentes qui par le rédoublement & la longueur de leurs paroxyſmes, imitent la marche des fievres continues, comme il arrive ſouvent dans l'automne (voyez le §. 748.) de façon qu'on n'apperçoit plus dans leurs cours qu'une rémiſſion, au lieu d'une véritable intermiſſion; Sydenham (*a*) commençoit de donner le quinquina le plutôt poſſible après que le paroxyſme avoit fini, autant qu'il lui étoit poſſible de le conjecturer; & enſuite il continuoit de le faire prendre de quatre en quatre heures, *même lorſque le paroxiſme étoit revenu* parce qu'il n'y avoit aucun tems plus propre pour en faire prendre la quantité convenable. Il aſſure que cette méthode lui avoit toujours réuſſi, à moins

(*a*) Ibid. 383.

que par un effet de la chaleur du lit, ou par l'usage des remedes stimulans ou échauffans, ces fievres intermittentes n'eussent dégénérés en fievres continues véritables, & ne parcouruſſent leurs tems ſans éprouver aucune rémiſſion; car dans ce cas il aſſure s'être convaincu par des obſervations répétées que le quinquina n'étoit d'aucun ſecours (*a*) & du reſte, il avertit expreſſement (*b*) que ce remede avoit toujours été non-ſeulement inutile, mais encore nuiſible, dans les fievres épidémiques continues, & dans les maladies inflammatoires, telles que la péripneumonie, la pleuréſie, l'eſquinancie, &c. (*c*)

(*En obſervant la méthode qui convient.*) La meilleure méthode de preſcrire le quinquina, ſuivant Sydenham (*d*) eſt d'en partager la quantité en pluſieurs doſes; & de faire prendre chacune de ces doſes dans des intervalles égaux, de

(*a*) Ibidem.

(*b*) Ibid. ad ann. 1680. pag. 401.

(*c*) Ibidem.

(*d*) Ibidem.

façon qu'il n'en reſte plus à prendre au retour du paroxiſme. Ainſi dans la fievre quarte, par exemple, ce Médecin diviſoit une once de quinquina en douze parties égales qu'il faiſoit prendre de quatre en quatre heures dans les deux jours intercalaires. (*a*) Mais dans les fievres dont les paroxyſmes ſont ſéparés par des intervalles moins longs, il ne ſeroit pas auſſi sûr de faire prendre une doſe auſſi conſidérable de quinquina, pendant le court eſpace de l'apyrexie. Par cette méthode on ne prévient pas tout-à-fait le paroxyſme ſuivant, mais on le rend moins fort pour l'ordinaire, & l'on termine enſuite la guériſon en revenant au quinquina dans le tems de l'intermiſſion. Sydenham (*b*) conſeille même en un autre endroit, en parlant du traitement de la fievre quarte par le quinquina, « de ne » faire paſſer ce remede dans le ſang, » que peu-à-peu & à des intervalles » éloignés des paroxiſmes, au lieu de » vouloir, pour ainſi dire, terraſſer le

(*a*) Ibid. ad ann. 1678. pag. 381.

(*b*) Sect. I. cap. V. pag. 113.

» paroxiſme d'un ſeul coup; car de cette » façon le quinquina a plus de tems » pour exercer ſon action ; & l'on ne » s'expoſe point au danger que pourroit » avoir la ſuppreſſion ſubite & préma- » turée, dans un tems qu'il eſt ſur le » point de paroître, & qu'il commence » à ſe déployer avec force. » C'eſt pourquoi il veut que les malades prennent alors ſoir & matin dans les jours intercalaires, la groſſeur d'une noix muſcade, d'un électuaire fait avec une once de quinquina & deux onces de ſyrop de roſes rouges (*a*).

(*La doſe.*) Sydenham a obſervé (*b*) qu'il falloit une once de quinquina pour guérir la fievre quarte dans les adultes. Six dragmes, c'eſt-à-dire les trois quarts d'une once, ſuffiſent pour la guériſon des autres fievres, ſinon entiere, du moins paſſagere, & pour procurer quelque relâche aux malades ; comme il paroît par ce que j'ai dit ci-deſſus, que le quinquina n'eſt nullement nuiſible par lui-même,

(*a*) Ibid.

(*b*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. p. 383.

il n'eſt pas néceſſaire d'en fixer les doſes avec la derniere préciſion. Pour prévenir le retour de la fievre quarte, après qu'elle a été guérie par une once de quinquina, le même Auteur veut qu'on en faſſe prendre encore une once de la même façon que la premiere fois, en laiſſant huit jours d'intervalle après la derniere priſe de la premiere once. Il conſeille même de répéter la même choſe juſqu'à trois à quatre fois, en laiſſant toujours écouler le même eſpace de tems (*a*) ſur-tout ſi le malade a été affoibli par des évacuations exceſſives, ou s'il s'eſt expoſé imprudemment à un air trop froid. Il dit dans un autre endroit (*b*) qu'il faut revenir trois fois à l'uſage du quinquina, en laiſſant toujours quatorze jours d'intervalle.

Il faut cependant remarquer avec ſoin, que ſi après avoir fait prendre une once de quinquina, la fievre ceſſe, mais que les malades ſoient languiſſans & qu'ils ſe plaignent d'un ſentiment de péſanteur

(*a*) Ibid. pag. 382.
(*b*) Sect. I. cap. V. p. 114.

autour des parties précordiales, que l'urine préſente une couleur jaunâtre, ou que les yeux commencent de ſe teindre en jaune, il ſeroit dangereux de s'attacher à prévenir la récidive en rédoublant la doſe du quinquina. Il vaut beaucoup mieux alors avoir recours aux réſolvans les plus actifs (*a*), & attendre le retour de la fievre qui achevera de remédier aux déſordres qui ſe ſont manifeſtés après l'uſage du quinquina ; car j'ai toujours vu de très-mauvais effets ſuivre l'obſtination de ceux qui continuoient de preſcrire ce remede en pareil cas. Il eſt aiſé d'en comprendre la raiſon par ce que j'ai dit ci-deſſus.

Une once de quinquina ſuffit ordinairement, ſi on le donne en ſubſtance. Mais il faut la doubler, ſi on le fait prendre en décoction ; & la tripler, ſi on le fait prendre en lavement ; il en faut même quelquefois davantage, ſur-tout ſi les malades ne peuvent retenir ces lavemens aſſez long-tems. Sydenham (*b*) a auſſi obſervé « que plus la fievre imitoit la

(*a*) Solventiſſimis remediis.

(*b*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. p. 384.

» marche des continues, soit par un effet » de son génie particulier ; soit par » l'action d'un régime trop chaud, plus » la dose du quinquina devoit être forte » il assure qu'il n'en avoit quelquefois pas moins fallu d'une once & demie ou même deux onces.

(*Et le régime*) Sydenham (*a*) a observé qu'il n'est pas nécessaire d'astreindre les malades à un régime si rigoureux. Il recommande cependant, avec raison, les alimens faciles à digérer, & qui contiennent un bon suc, parce que les malades affoiblis par la fievre, ne sçauroient se nourrir d'alimens de dure digestion, sans inconvénient, & sans s'exposer à récidiver, à cause de l'extrême facilité avec laquelle le caractere fébrile entre en action, (voyez le §. 757) lors même qu'il paroît entiérement détruit. Et comme il arrive souvent que les malades sont affamés après la guérison de la fievre par le quinquina, il faut veiller à ce qu'ils ne mangent point trop à la fois, mais peu & souvent. Sydenham

(*a*) Ibid. pag. 386.

(*a*) a toujours défendu à ſes malades les fruits & les liqueurs froides. Non-ſeulement il leur permet l'uſage du vin, mais encore il le leur recommande beaucoup. Mais ce à quoi il faut ſur-tout prendre garde, c'eſt que les malades ne s'expoſent pas imprudemment à un air trop froid, car il n'y a rien qui diſpoſe plus à la récidive, comme on l'a dit au paragraphe 757.

D'ailleurs, Sydenham (*b*) a remarqué que le quinquina ne guérit point les fievres intermittentes, ſi pendant ſon uſage les malades ſe tiennent continuellement dans leur lit.

J'ai fait remarquer au paragraphe 766. qu'après que la fievre eſt parfaitement guérie, il eſt à-propos de purger les malades de tems en tems. Mais il faut obſerver que ſi la guériſon a été opérée par le quinquina, il ne faut pas purger du tout, puiſque le lavement le plus doux, ſuffit alors pour jetter les malades dans un danger imminent de rechûte

(*a*) Ibidem.

(*b*) Diſſert. epiſtol. ubi de variol. pag. 467.

(*a*). C'eſt à quoi l'on doit faire une attention particuliere, parce que quelques Médecins voyant que les fievres intermittentes ſe diſſipoient ſouvent ſans aucune évacuation ſenſible, croyoient devoir recourir aux purgatifs pour évacuer la ſaburre qui, ſuivant eux, croupiſſoit encore dans le corps.

§. *768. De plus, les épithemes, les onctions de l'épine du dos, & les boiſſons aſtringentes ſont de quelque utilité.*

Outre les remedes dont j'ai fait mention juſqu'à préſent, on en propoſe encore certains autres, dont on a quelquefois obſervé de bons effets dans les fievres intermittentes.

(*Les épithemes*) on les applique ſur différentes parties du corps; mais plus ordinairement à la région du cardia, aux poignets, aux jarrets, ſous les aiſ-

(*a*) Id. epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. pag. 386.

ſelles ; & cela quelques heures avant l'arrivée du paroxiſme. Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit ailleurs (§. 757.) Il ne paroîtra point abſurde de fonder quelque eſpérance ſur de pareilles applications. Car puiſque le caractere caché qui rénouvelle les paroxyſmes des fievres intermittentes, paroît avoir ſon ſiege dans le fluide nerveux, les nerfs, ou leur origine commune, il n'eſt pas impoſſible, ce ſemble, qu'il puiſſe être corrigé ou détruit par des remedes qui, par les corpuſcules ſubtils qu'ils exhalent, ont la propriété d'agir ſur les nerfs ou le fluide qu'ils contiennent. On trouve dans les Auteurs pluſieurs obſervations ſur des fievres intermittentes guéries par le moyen des épithemes. Ainſi Boyle (*a*) raconte qu'il avoit été lui-même guéri d'une fievre quotidiene violente qui avoit réſiſté à tous les remedes ordinaires, en appliquant ſur ſes poignets une bouillie faite avec deux poignées de ſel noir, & de Houblon d'Angleterre

(*a*) De utilitate philoſophiæ experimentalis exercitat. V. cap. X. §. VII. pag. 275.

très-récent, & un quarteron de raisins de Corinthe, broyez ensemble. Il recommande plusieurs autres épithemes, tels que la suye mêlée avec la thérébentine, la millefeuille renfermée dans un sachet & appliquée sur la région de l'estomac (*a*). On a vu le seneçon vulgaire réduit en bouillie & appliqué froid sur la région du cardia, aux jours intercalaires, guérir la fievre (*b*). On peut sans beaucoup de danger prescrire ces sortes de remedes, sur-tout aux enfans, qui ont souvent une aversion insurmontable pour toutes sortes de remedes intérines. Peut-être même que le genre nerveux étant plus mobile à cet âge, est aussi affecté plus fortement par ces applications extérieures. Il faut cependant avouer qu'on ne guérit pas toujours les fievres intermittentes par ce moyen; car Boyle (*c*) confesse lui-même que cette

(*a*) Ibid. §. IX. pag. 276. & in additionib. ad priorem sectionem partis II. pag. 435.

(*b*) Medical essais. tom. II. pag. 47.

(*c*) De utilit. philos. exp. exercitat. V. cap. X. pag. 275.

bouillie

bouillie faite avec le sel, le houblon, & les raisins de Corinthe, avoit quelquefois manqué son effet. On recommande outre cela plusieurs autres épithemes dont l'effet est de picotter, d'irriter, d'enflammer, & souvent même de ronger les parties sur lesquelles on les applique, & qui, par la chaleur qu'ils excitent dans tout le corps, previennent le froid fébrile. Il y avoit dans un village voisin de cette ville, un paysan qui guérissoit beaucoup de fievres intermittentes en attachant dans les doigts, la renoncule des Prés réduite en bouillie. Cette application étoit suivie de la douleur, de la chaleur & de l'érosion de l'épiderme, qui est très-délicate à cette partie, & souvent de la guérison subite de la fievre.

On trouvera à ce chiffre de la matiere médicale, plusieurs formules de pareils épithemes.

(*Les onctions de l'épine du dos*) les anciens Médecins s'attachoient à prévenir le froid fébrile, par le bain, les frictions fortes, les onctions avec des linimens échauffans, comme il paroît par

ce que j'ai dit aux paragraphes 756. 758. 761. on ſçait qu'il ſort de l'épine du dos, des troncs nerveux en grande quantité, & que le liquide des nerfs eſt, comme on l'a dit au paragraphe 755. dans un état d'inaction lorſque le paroxiſme commence. C'eſt pour cela que l'on fait quelquefois avec ſuccès ſur toute l'épine du dos, des frictions avec des étoffes de laine chaudes une ou deux heures avant l'arrivée du paroxiſme, & des onctions auprès du feu avec des linimens aromatiques très-pénétrans. On trouvera à ce chiffre de la matiere médicale, une formule d'un pareil liniment. Il faut répéter ſouvent cette onction avant le retour du paroxiſme; car quoiqu'elle ſoulage ordinairement, il eſt rare qu'elle opere d'abord une guériſon radicale. C'eſt pourquoi Celſe après avoir recommandé une pareille méthode, ajoute ce qui ſuit (*a*) « on ne doit pas ſe rebuter ſi le » froid revient, car l'opiniâtreté du Mé» decin l'emporte ſouvent ſur celle de » la maladie. »

(*a*) Lib. III. cap. XII. pag. 142.

(*Les boissons astrigentes.*) Le menu peuple faisoit autrefois usage d'une boisson composée avec l'alun & la noix muscade. On en trouvera la formule à ce chiffre de la matiere médicale. Ce remede a quelquefois réussi. Il est des personnes qui employent le plantain, la tormentille, & divers autres astringens. Il semble qu'Hippocrate (*a*) conseilloit l'usage de ces sortes de remedes ; car dans la fievre tierce si le malade a déjà essuyé quatre paroxismes, il prescrit un purgatif. Mais lorsqu'il paroissoit n'avoir pas besoin d'être purgé, il lui faisoit prendre la racine de quintefeuille broyée dans l'eau à la dose d'un verre (*b*). Les astringens conviennent assez lorsque les humeurs sont dans un état de dissolution, soit à cause du tempérament du malade, soit par un effet de la maladie, & qu'il éprouve des sueurs excessives qui épuisent ses forces. Mais lorsque le sang n'est déjà que trop épaissi par la perte de sa partie la plus liquide, ou que les visceres obs-

(*a*) De morbis lib. II. cap. XIII.
(*b*) Ibidem.

trués indiquent plutôt la néceſſité des apéritifs & des atténuans, il eſt évident que l'uſage des aſtringens ne peut être que nuiſible.

§. 769. *Pour traiter chaque fievre d'une maniere qui lui ſoit particuliere, il faut remarquer* 1°. *que les fievres intermittentes régulieres, finiſſent d'autant plutôt, que le tems de leur intermittence eſt moins long, & réciproquement au contraire;* 2°. *qu'alors elles approchent plus de la nature des fievres aiguës, & qu'elles ont plus de penchant à ſe convertir en elles;* 3°. *qu'elles naiſſent d'un plus grand nombre de cauſes & peut être de cauſes plus mobiles;* 4°. *que conſéquemment, les fievres du printems ſe diſſipent d'elles-mêmes par la chaleur qui ſurvient;* 5°. *qu'au con-*

traire en automne, le froid succédant au chaud les rend plus violentes & plus opiniâtres ; 6°. que de-là il eſt facile de juger quelles ſont les fievres qui demandent à être traitées, & comment elles le doivent être.

Nous avons parlé juſqu'à préſent de la cure générale des fievres intermittentes. Voici maintenant quelques corollaires qu'on peut déduire de ce que nous avons dit précédemment, & qui appartiennent au prognoſtic, & à la curation de leurs différentes eſpeces.

1°. Sydenham (*a*) penſoit (voyez le §. 757.) que la principale différence qui ſe rencontre entre les fievres continues & les intermittentes, « conſiſte en ce que les premieres parcourent leurs tems ſans interruption, une » fois que leur effervescence a commen-

(*a*) Sect. I. cap. V. ubi de intermittent. autumnal. pag. 105. 106. confer. ibid. cap. III. pag. 56.

» cé, au lieu que les autres ne le font » qu'à diverſes repriſes. » Il croyoit au reſte que les unes & les autres employoient à peu près le même eſpace de tems pour travailler à la dépuration de la maſſe du ſang. Cette hypotheſe expliqueroit fort bien pourquoi les fievres intermittentes dont les paroxiſmes ſont les plus rapprochés, ſe terminent plutôt. J'ai dit cideſſus juſqu'à quel point cela pouvoit être vrai. Il s'enſuivroit de-là que la fievre quotidienne devroit être moins longue que la fievre tierce, celle-ci que la fievre quarte, & ainſi de ſuite. Mais cette regle ne paroît pas ſuſceptible d'une auſſi grande étendue. Tous les Médecins ſont d'accord que la fievre quarte eſt naturellement plus longue que la fievre tierce. Hippocrate (*a*) nous dit que la fievre quarte eſt de toutes les fievres la plus longue & la moins dangereuſe.

Il eſt vrai que la fievre tierce dure quelquefois pluſieurs mois; mais cela eſt rare; & l'on doit alors attribuer ce prolongement au mauvais traitement qu'on

(*a*) Epidem. lib. I. comment. III. text. IV.

a employé & aux évacuations excessives & fréquentes qu'on a pratiquées, comme je l'ai fait remarquer ci-devant. Les fievres quartes traitées de la même façon durent quelquefois les années entieres. Mais je ne déciderai point, à l'égard des fievres quintes, sextes, &c. s'il est également vrai de dire que leur durée est d'autant plus longue, que leurs paroxismes sont plus éloignés l'un de l'autre, parce qu'on a rarement occasion d'observer ces sortes de fievres dans ce pays-ci. Tout ce que je puis dire c'est qu'il paroît par les observations des Médecins, que j'ai rapportées au paragraphe 746. que cela n'arrive pas toujours, puisque la fievre quinte a quelquefois cessé après un petit nombre de paroxismes, & qu'elle a quelquefois duré au-delà de dix-huit mois.

La fievre quotidienne fournit l'exception la plus fréquente à cette regle, puisqu'elle est souvent beaucoup plus opiniâtre que la fievre tierce, comme je l'ai observé, & plusieurs Auteurs avant moi. Hofman (*a*) assure que la fievre quoti-

(*a*) Medic. rat. systemat. Tom. IV. part. I. sect. II. cap. III. §. XII. pag. 88.

dienne eſt plus longue, & que ſa durée s'étend quelquefois au-delà de pluſieurs mois. Galien (*a*) prétendoit que le levain de cette fievre étoit la pituite, c'eſt-à-dire, une humeur froide, lente & glutineuſe qui ne pouvoit être expulſée & corrigée auſſi facilement que la bile, à laquelle il attribuoit l'origine des fievres tierces, d'où on peut conclurre, ce ſemble, qu'il étoit perſuadé que la fievre quotidienne étoit plus longue que la fievre tierce. Dans un autre endroit (*b*) il dit expreſſément que la fievre quotidienne eſt longue, & qu'elle n'eſt pas ſans danger. Peut-être devons-nous rapporter ici cet aphoriſme d'Hippocrate (*c*). « Dans » ceux qui éprouvent des accès de fie» vre, à quelque heure que la fievre les » quitte, ſi elle revient le lendemain à la » même heure, la fievre eſt d'un juge» ment difficile. » Galien (*d*) dans ſes commentaires ſur cet aphoriſme, l'ex-

(*a*) De different. febrib. lib. II. cap. IV.

(*b*) Method. med. ad Glaucon lib. I. cap. IX.

(*c*) Aph. ſect. IV. n°. XXX.

(*d*) Ibidem.

plique de cette façon, si par exemple, quelqu'un a commencé d'avoir la fievre à trois heures, en quelle heure que cette fievre l'ait quitté, si le lendemain elle révient encore à trois heures, & ainsi de suite, cette fievre sera de longue durée. Mais cette fievre est une fievre quotidienne véritable. On pourroit donc conclurre de ce texte qu'Hippocrate a regardé cette fievre comme longue & d'une terminaison difficile. Si on adopte l'interprétation de Galien on trouvera qu'Hippocrate a très-bien fait d'ajouter *si le lendemain la fievre révient à la même heure*, pour distinguer la fievre quotidienne de la double tierce, avec laquelle Celse (*a*) paroît l'avoir confondue. Car dans celle-ci il n'arrive que très-rarement ou jamais que le jour suivant le paroxisme révienne à la même heure; mais les accès se repondent alternativement de deux jours l'un tant par heure à laquelle ils commencent que par les symptomes dont ils sont accompagnés. Galien avertit à la vérité à l'endroit cité,

(*a*) Lib. III. cap. III. pag. 116.

que d'autres interprêtes donnoient un sens différent á cet aphorisme, & prétendoient qu'il falloit l'entendre ainsi : si par exemple quelqu'un est attaqué d'une fievre, & que cette fievre finisse à midi, si le lendemain l'accès révient à midi, alors cette maladie est d'un jugement difficile. Mais il avertit en même tems que cette opinion n'est appuyée ni sur le raisonnement, ni sur l'observation, au lieu que la premiere est confirmée par l'expérience.

2°. En effet pour peu que les paroxismes de ces fievres quotidiennes soient prolongés, l'on peut à peine distinguer dans leurs cours quelques momens d'une véritable & parfaite intermission. On n'apperçoit plus qu'une rémission. Souvent même elles dégénerent en continues parfaites, comme Celse (*a*) le fait très-bien remarquer, en parlant des fievres quotidiennes. Voici ses paroles : « de plus, » il y a des fievres qui finissent par une » véritable intermission ; d'autres dimi» nuent, il est vrai, mais la fievre sub-

(*a*) Ibidem.

» siste toujours en partie jusqu'au rétour » du paroxisme ; d'autres n'éprouvent » que fort peu ou même point de rémis- » sion, & continuent avec le même de- » gré d'activité qu'elles ont commencé. » On observe souvent aussi que les fievres tierces, sur-tout celles d'automne, imitent la marche des continues, par la longueur & les redoublemens de leurs paroxismes. Cela arrive très-rarement dans les fievres quartes, à cause du long intervalle qui sépare les accès. C'est ce qui a fait dire à Celse (*a*) « la fievre quarte » n'est jamais mortelle ; mais si elle se » change en quotidienne, elle devient » très-dangereuse ; mais cela n'arrive » jamais que par la faute du malade ou » du Médecin. » Il est certain néanmoins que les fievres quartes se triplent quelquefois ; ainsi dans ce cas elles pourroient dégénérer en continues par les prolongemens de leurs paroxismes ; mais cela n'arrive que très-rarement. On observe cependant quelquefois que les fievres d'automne sont d'abord continues, lors-

(*a*) Ibid. cap. XV. pag. 146.

qu'elles commencent à se répandre, & que leur fougue venant ensuite à se calmer, elles se changent en quartes, comme je l'ai fait observer ci-dessus d'après Sydenham (*a*). Mais il n'y a, que je sçache, aucune observation qui prouve que les fievres quartes & les autres fievres intermittentes dont les paroxismes sont encore plus éloignés l'un de l'autre, se soient jamais changées en continues.

3°. Voyez à ce sujet, ce qui a été dit au paragraphe 757. 4°. & 5°. voyez ce qui a été dit sur cette matiere au paragraphe 747. De plus j'ai remarqué au paragraphe 757. que le froid tient le premier rang parmi les causes qui peuvent exciter & mettre en jeu le caractere fébrile, lorsqu'il est dans l'inaction, sans être parfaitement détruit. Il n'est donc pas surprenant que le froid qui augmente de jour en jour, pendant l'automne, rende plus opiniâtres les fievres de cette saison, puisque la même cause peut réveiller les fievres intermittentes, lorsqu'elles paroissent guéries. D'ailleurs, j'ai fait

(*a*) Sect. II. cap. II. p. 49.

observer qu'il eſt ſouvent avantageux de procurer aux malades un degré de chaleur plus fort que l'ordinaire, pendant l'apyrexie, & ſur-tout aux approches du paroxiſme. Or la chaleur modérée que le printems ramene, opere cet effet que nous nous efforçons d'imiter par les ſecours de l'art.

6°. Les fievres du printems ſont d'un caractere ſi bénin, comme on l'a dit précédemment, qu'elles n'ont beſoin d'aucun remede, & qu'elles ſe diſſipent ordinairement d'elles-mêmes. Si elles ſont quelquefois opiniâtres, ce n'eſt que dans des ſujets qui ont la maſſe du ſang appauvrie, & dont les humeurs ſont tellement diſſoutes, qu'ils éprouvent des ſueurs exceſſives qui les affoibliſſent extrêmement. Dans ces ſortes de fievres on doit avoir recours aux fortifians & au quinquina. Les fievres d'automne ſont beaucoup plus rebelles. Leur guériſon demande ſouvent beaucoup d'attention de la part du Médecin, & un grand nombre de remedes variés avec art. Leur traitement eſt différent ſelon le génie de la conſtitution épidémique, qu'on reconnoît par des

obſervations exactes, ſelon la différence de l'âge, du tempérament, &c. des malades. Selon qu'il y a un amas d'humeurs dépravées dans les premieres voies, ou des obſtructions dans les viſceres. Nous avons traité de toutes ces circonſtances.

Mais quoiqu'il y ait tant de variété dans le traitement des fievres intermittentes, on peut cependant réduire tous les moyens de guériſon, à deux claſſes, comme Sydenham (*a*) l'a très-bien remarqué. « Car il faut ou en obſervant » avec ſoin la maniere dont la nature à » coutume de ſe délivrer de cette ma» ladie, apprendre à ſéconder ſes efforts, » & accélerer la fermentation qu'elle a » excitée, & rendre par-là la ſanté aux » malades, ou bien attaquer la cauſe » immédiate de la fievre, & s'efforcer de » la détruire par des remedes efficaces & » ſpécifiques. » Ainſi par exemple lorſque dans les fievres d'automne, les malades réjettent pendant le paroxiſme par haut & par bas, une grande quantité de

(*a*) Sect. I. cap. V. ubi de intermittent. autumnal. pag. 108.

matieres bilieuſes dont l'excrétion les ſoulage, les Médecins imitent par les ſecours de l'art cette évacuation naturelle. De plus, voyant que la fin du paroxiſme eſt accompagnée d'une ſueur qui eſt bientôt ſuivie de la rémiſſion de tous les ſymptomes, ils s'attachent à entretenir cette ſueur par des remedes propres à la pouſſer doucement & long-tems (voyez le §. 764). C'eſt ainſi encore qu'ayant obſervé que la fievre quarte aigrie par le froid de l'hiver, diminuoit peu à peu au retour de la chaleur du printems, & diſparoiſſoit enfin tout à fait, nous nous efforçons d'imiter cet effet par un régime fortifiant, par des alimens faciles à digérer, par une boiſſon moins trempée; ſecours qui ſont d'une grande utilité pour raffermir les forces des malades, & pour les mettre en état de ſupporter facilement ce qu'ils doivent ſoutenir long-tems. Ils emploient en même tems des vins médicamenteux préparés avec les amers & les aromatiques, dans la vue de munir le corps contre l'impreſſion du froid extérieur, & d'exciter l'action languiſſante des viſceres qui ſer-

vent à la chylification. Lorſqu'enſuite au mois de Février, la température du printems commence de ſuccéder au froid, ils prennent garde à ce que les malades ne ſe dérangent point par quelque aliment indigeſte, ou par quelqu'autre faute dans le régime. C'eſt ce que Celſe (*a*) recommande fort bien « comme la fievre quarte, dit-il ſe guérit » rarement avant le retour du printems, » il faut prendre garde que le malade ne » faſſe rien, dans ce tems-là qui l'empêche de recouvrer la ſanté » & comme on obſerve qu'il ſe fait pendant le printems, des changemens conſidérables dans le corps des animaux & que la conſtitution épidémique ceſſe alors, pour faire place à une autre, ainſi que je l'ai déjà dit pluſieurs fois, le Médecin tâche d'augmenter les effets de la chaleur de cette ſaiſon, par l'uſage prudent des remedes échauffans. Cette pratique manque rarement alors d'avoir le plus heureux ſuccès, tandis que ſi on l'employoit avant ce tems-là, elle ne ſeroit ſouvent

(*a*) Lib. III. cap. XVI. pag. 147.

pas sans danger. C'est pourquoi Sydenham (*a*) conseille dans ces circonstances, aux malades, d'aller respirer un air différent de celui qu'ils respirent, soit en passant dans un climat plus chaud, soit en quittant le pays où ils ont gagné la fievre. Mais il ne veut pas que ce voyage ait lieu avant le commencement de Février. Lorsqu'il y avoit de trop grands inconvéniens à ce changement d'air, il faisoit prendre dans ce tems-là des remedes échauffans, *afin d'accélérer cette dépuration languissante & de l'achever même d'un seul coup, s'il étoit possible* (*b*). Celse (*c*) remarque de plus, qu'il est utile dans une fievre quarte invetérée de changer tout d'un coup de régime de vie; & de faire prendre aux malades avant l'accès, du vinaigre, de la moutarde, du vin grec salé, du poivre, du castoreum, du lazer, de la myrrhe. Car, dit cet Auteur, il faut porter le trouble dans toute l'œconomie animale,

(*a*) Sect. I. cap. V. pag. 115.
(*b*) Ibidem.
(*c*) Lib. III. cap. XVI. pag. 147.

par ces remedes & d'autres semblables ; si l'on veut venir à bout de changer l'état où le corps se trouve. Si on se pressoit trop de prescrire ces remedes échauffans, & qu'on les fit prendre avant le tems, on feroit dégénérer la fievre en double quarte, ou même en continue, comme Galien (*a*) & après lui Sydenham (*b*) l'ont très-bien remarqué. De tout cela il résulte que la méthode générale de guérir les fievres intermittentes, employée par les anciens, & confirmée par le témoignage des modernes, n'est autre chose qu'une imitation des efforts que la nature a coutume de faire pour s'en délivrer.

Quant à l'autre méthode, qui selon l'expression de Sydenham, (*c*) agit contre la cause immédiate de la fievre elle-même, & qui est très-différente de la premiere ; elle consiste ou à troubler le corps & à y produire des changemens capables de corriger la disposition cachée

(*a*) Meth. med. ad Glaucon. lib. I. cap. XII.
(*b*) Sect. I. cap. V. pag. 116.
(*c*) Ibid. pag. 108.

qui renouvelle les paroxiſmes, comme quand on emploie les émétiques & les purgatifs non pas tant dans la vue de purger le corps, que de le changer, (voyez le §. 756.) ou bien à prévenir le paroxiſme en détruiſant la cauſe primitive, (voyez le §. 756.) par le moyen des boiſſons légérement aromatiques, la chaleur du lit ou du foyer, les frictions, les onctions de l'épine du dos, les épithemes, &c. Mais la cure des fievres intermittentes par le moyen du quinquina mérite ſur-tout le nom de ſpecifique, parce qu'elle s'opere ſans exciter aucun trouble, ni aucune évacuation. On a dit au paragraphe 767. dans quelles circonſtances cette cure convient, & quelles ſont les précautions qu'elle exige.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
De la Premiere Partie.

§. 746.

Définition de la fievre intermittente, & sa division en ses différentes especes, pag. 1--13

§. 747.

Distinction entre les fievres intermittentes d'automne & celles du printems, 13--16. *Importance de cette distinction,* 17--23

§. 748.

Les intermittentes du commencement de l'automne imitent souvent la marche des continues ; cependant leur caractere & leur cure sont entiérement différens, 23--28

§. 749.

Symptomes du froid fébrile, ou du premier tems du paroxisme, 28--43

§. 750.

Symptomes du chaud fébrile, ou du second tems du paroxiſme, 43--47

§. 751.

La fin du paroxiſme eſt annoncée par la ſueur, & des urines qui dépoſent un ſédiment briqueté, 48--54

§. 752.

Inconvéniens des remedes trop chauds dans les fievres intermittentes ; ils les font dégénérer ſouvent en continues, 54--57

§. 753.

Effets ou produits de la fievre intermittente dans ces trois tems, 57--82

§. 754.

Quand ces fievres ne ſont pas d'un mauvais caractere, elles ſervent à diſſiper les maux invétérés, & diſpoſent le corps à une longue vie, 82--88

§. 755.

La cauſe prochaine en eſt probablement la viſcoſité du liquide artériel, & un

certain caractere particulier imprimé au genre nerveux, 88--99

§. 756.

Si on peut parvenir à prévenir & surmonter le premier tems, & la premiere cauſe de la fievre, on pourra emporter tout le paroxiſme, 100--103

§. 757.

Extrême difficulté d'aſſigner la cauſe du renouvellement des paroxiſmes; cette cauſe réſide vraiſemblablement dans les nerfs, 104--144

Fin de la Table des Matieres de la Premiere Partie.

TABLE
DES MATIERES
De la Seconde Partie.

§. 758.

TRaitement des fievres pendant l'apyrexie, regime à observer, en général on doit alors augmenter la fluxilité & le mouvement des liqueurs, pag. 1--16

§. 759.

Un émétique ou un purgatif est souvent nécessaire, tems & indications de ces remedes, il est bon de donner un narcotique après leur effet, 16--29

§. 760.

Les évacuans servent aussi, par les secousses qu'ils occasionnent, à changer la disposition vicieuse du corps; Méthode de Sydenham dans les fievres tierces d'automne, 29--34

§. 761.

L'usage trop fréquent des purgatifs toujours suivi d'un mauvais succès, les sudorifiques dissipent souvent la fievre, maniere de les administrer dans ce cas, 35--47

§. 762.

La saignée & la diete rigoureuse également nuisibles dans les fievres intermittentes, l'une & l'autre ne peuvent être employées qu'en certain cas, 48--55

§. 763.

Maniere de traiter les fievres intermittentes dans le second période ou la chaleur fébrile, 55--59

§. 764.

Traitement de ces fievres dans le troisieme période ou la sueur, nécessité d'entretenir cette sueur sans l'exciter, 60--64

§. 765.

Regles qu'on doit suivre pour remédier aux symptomes

Symptomes urgens des fievres intermittentes, 64--66

§. 766.

Moyens de prévenir la rechûte, lorſque la fievre eſt diſſipée, uſage des corroborans très-utiles, dangers de l'air froid, purgatifs néceſſaires, ſelon Sydenham, 66--74

§. 767.

Traitement des fievres intermittentes par le quinquina, il guérit ſans exciter aucune évacuation ſenſible, indications & contrindications de ce remede, raiſon des différentes opinions des Médecins à ſon ſujet, régles qu'on doit ſuivre dans l'uſage de cette écorce, maniere de l'adminiſtrer, ſa doſe, regime que doit garder le malade, 75--118

§. 768.

Les épithemes, les onctions de l'épine du dos, les boiſſons aſtringentes ſont de quelque utilité pour, la guériſon des fievres intermittentes, 118--124

§. 769.

Corollaires de ce qui a été dit précédemment, ils appartiennent sur-tout au prognostic & à la curation des différentes especes de fievres intermittentes, 124--139.

Fin de la Table des Matieres de la Seconde Partie.

9
75
F.